

LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

Série : CEUX DE LIÈGE

SOUS LES OURAGANS D'ACIER

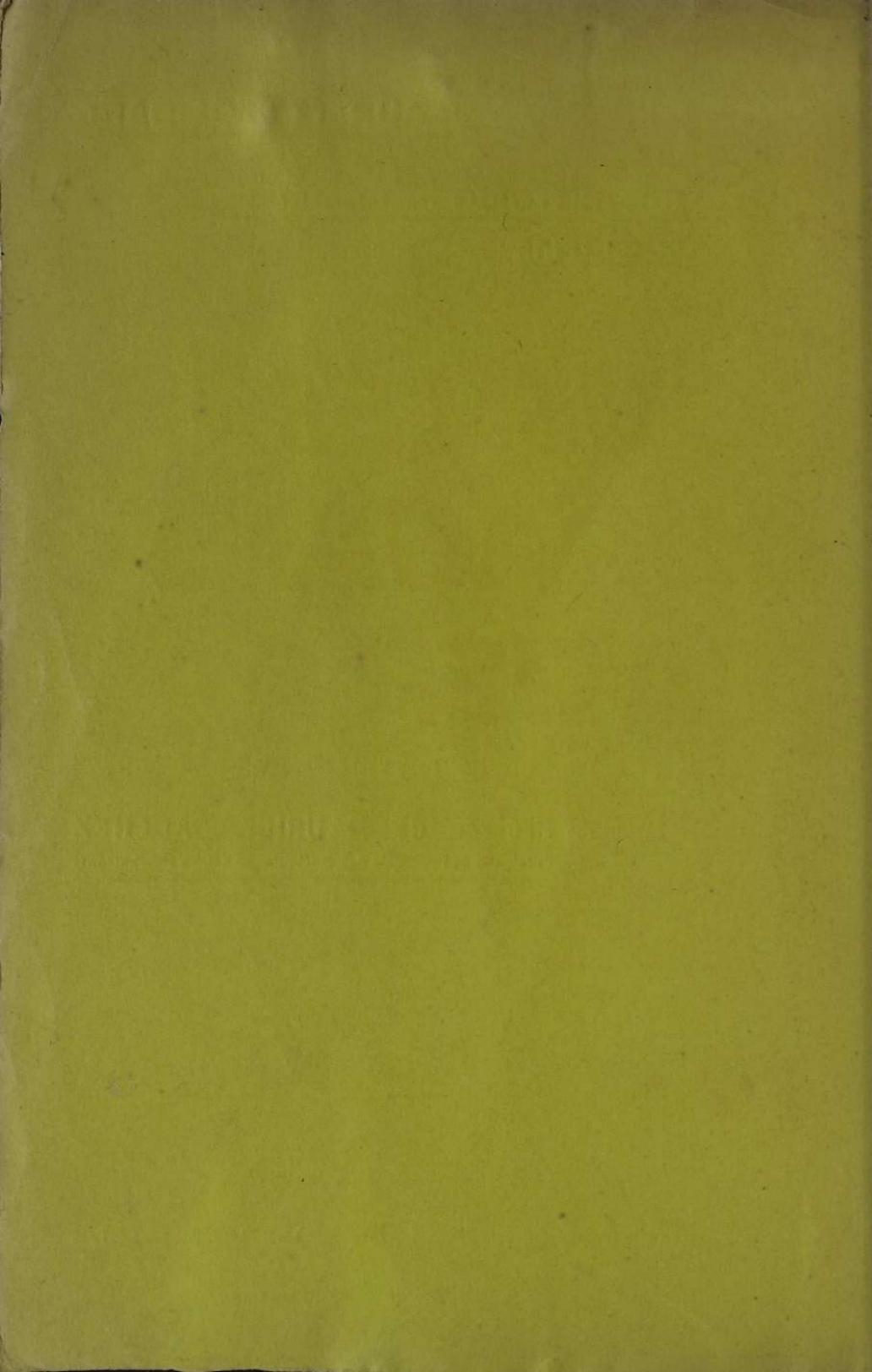
Préface de MAURICE GAUCHEZ

Président de l'Amicale des Ecrivains Anciens Combattants

ÉDITIONS VOX PATRIÆ

76A

12742



ALA 12742



BE 397

1501

SOUS LES OURAGANS D'ACIER

DU MEME AUTEUR :

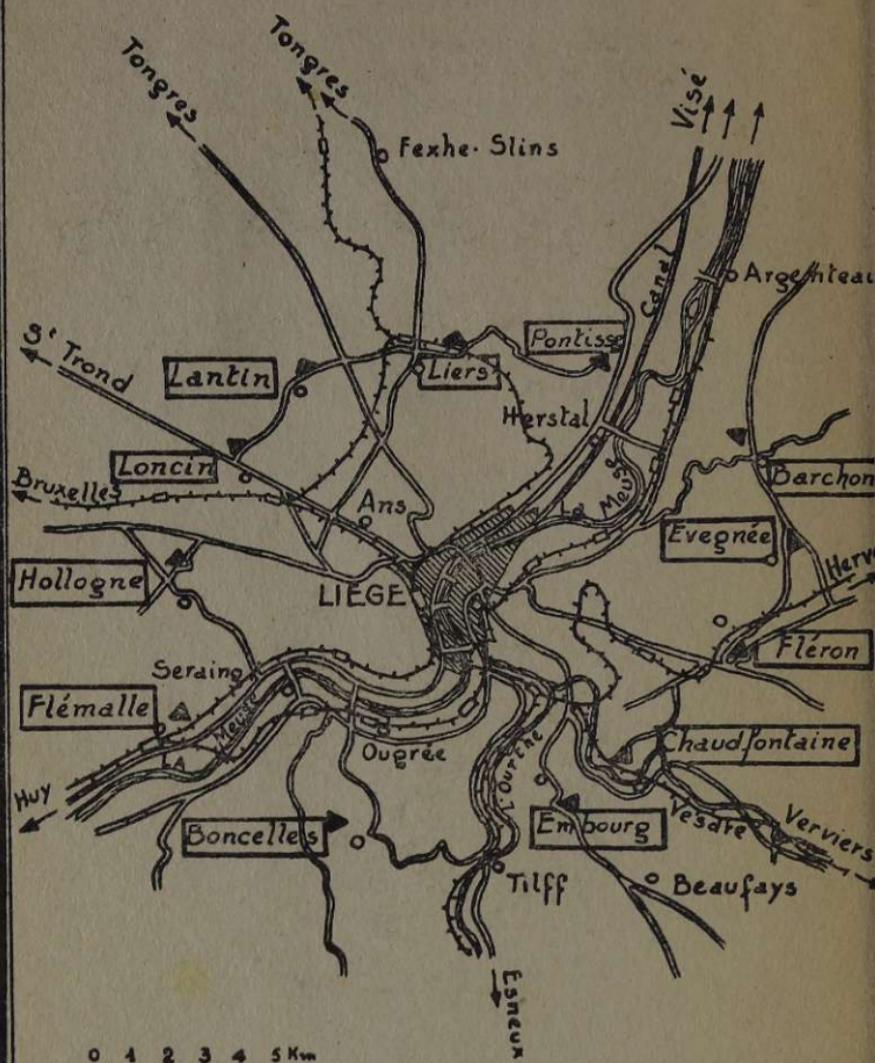
La Vitalité Romane de Malmédy. (Epuisé).
L'Épopée de Loncin.
La Victoire de Sart-Tilman.
Face à l'Invasion.
Chocs de Feu dans la Nuit.
Sous les Ouragans d'Acier.
Face au Peloton.
Le Tragique Destin de M.82.
Ludendorff à Liège.
Zone de Mort.
Le Drame de la Villa des Hirondelles.
Les Exploits du Commissaire Radino.

A PARAÎTRE :

Evasions de Condamnés à mort.
Le Fusillé Vivant.
La Dame Blanche.
Haelen (12 août 1914).
La Bataille de Namur.

*AUX DÉFENSEURS
DES FORTS DE LIÈGE*

LA POSITION FORTIFIÉE DE LIÈGE



0 1 2 3 4 5 Km

L. J. Janssens

LAURENT LOMBARD

SOUS LES OURAGANS D'ACIER



ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT

Tous droits réservés.

Copyright by LAURENT LOMBARD 1939.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Outre les rapports officiels des commandants de forts, les ouvrages suivants ont été consultés :

GÉNÉRAL BENOIT. — La Fortification permanente pendant la guerre.

(Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1922).

COLONEL DE SCHRIJVER. — La bataille de Liège.

(Liège, Vaillant-Carmanne, 1922).

DESOMBIAUX M. — Le général Leman.

(Paris, Bloud et Gay, 1916).

DE THIÉR J. ET GILBERT O. — Liège pendant la grande guerre (4 vol.).

(Liège, Bénard, 1919).

DE WILDE. — De Liège à l'Yser.

(Paris, Plon, 1918).

COLONEL A.E.M. FASTREZ. — L'effet de la résistance de Liège.

(Bulletin Belge des Sciences Militaires, septembre 1921).

GÉNÉRAL GALET. — S. M. le Roi Albert commandant en chef devant l'invasion allemande.

(Paris, Plon, 1931).

KANN R. — Le plan de campagne allemand de 1914 et son exécution.

(Paris, Payot, 1923).

GÉNÉRAL LERAS. — Places fortes et fortifications pendant la guerre de 1914-1918.

(Paris, Payot, 1923).

LIEUTENANT GÉNÉRAL MOZIN. — La défense du fort de Fléron en août 1914.

(Bruxelles, Institut Cartographique Militaire, 1936).

COLONEL NORMAND R. — Défense de Liège, Namur, Anvers en 1914.

(Paris, Librairie Militaire Universelle, 1923).

LIEUTENANT GÉNÉRAL NUYTEN. — La manœuvre enveloppante du mois d'août 1914 surprit-elle l'Etat-Major français ?

(Bulletin belge des Sciences Militaires, 1921).

MAJOR R.E.M. PAQUOT. — Quelques enseignements de la bataille de Liège.

(Bulletin belge des Sciences Militaires, septembre 1926).

COLONEL REBOLD. — La guerre de forteresse 1914-1918.

(Paris, Payot, 1935).

GÉNÉRAL SELLIER DE MORANVILLE. — Contribution à l'histoire de la guerre mondiale 1914-1918.

(Bruxelles, Goemaere, 1934).

LIEUTENANT-COLONEL SPEESEN. — La défense de Pontisse.

(Bruxelles, Institut Cartographique Militaire, 1931).

TASNIER et VAN OVERSTRÆTEN. — L'armée belge dans la guerre mondiale.

(Bruxelles, Bertels, 1923).

LIEUTENANT GÉNÉRAL WÉRY. — La bataille de Liège. (Inédit.)

ETAT-MAJOR DE L'ARMÉE. — Les opérations de l'armée belge pendant la campagne 1914-1918 (5 vol.).

(Bulletin belge des Sciences Militaires, 1920-1930).

OUVRAGES ALLEMANDS :

- Dr. W. ARNDT. — Im Kampf und Sieg durch Belgien.
(Meldinger's Jugendchriften Verlag, G.m.b.H., Berlin).
- O. BENE. — Das Lauenburgische Feldartillerie-Regiment N° 45.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1923).
- H. CASTENDYK. — Das Infanterie-Regiment « Herzog Ferdinand von Braunschweig » (8. Westfälisches N° 57) im Weltkriege.
(Oldenburg, Berlin, 1926).
- OBERSTLEUTNANT a.D. CLAUSIUS. — Infanterie-Regiment von Wittlich (3. Kurhessisches) N° 83.
(Oldenburg, Berlin, 1926).
- DOBZYNSKI M. — Fuzartillerie-Regiment Enoke (Magdeburgisches) N° 4.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924).
- F. EBELING. — Geschichte des Infanterie-Regiments Herzog Friedrich Wilhelm von Braunschweig (Ostfriesischen) N° 78.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924).
- MAJOR a.D. FLIESS UND HAUPTMANN DITTMAR. — 5. Hannoversches Regiment N° 165. im Weltkriege.
(Oldenburg, Berlin, 1927).
- FRICK F. — Lüttich 1914.
(Gadow und Sohn, Hildburghausen).
- GENERALMAJOR C. GROOS UND HAUPTMANN W. v. RUDLOFF. — Infanterie-Regiment Herwarth von Bittenfeld (I. Westfälisches) N° 13 im Weltkriege.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1927).
- H. HARMS. — Die Geschichte des Oldenburgischen Infanterie-Regiments N° 91.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1930).
- H. E. HENNING. — Feldartillerie-Regiment Generalfeldmarschall Graf Waldersee (Schleswigisches) N° 9.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).
- K. HEYDEMANN. — Schleswig-Holsteinisches Fuzartillerie-Regiment N° 9.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1921).
- OBERSTLEUTNANT a.D. HULSEMAN. — Das Infanterie-Regiment v. Manstein (Schleswigisches) N° 84.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).
- OBERST HUTTMANN UND OBERLEUTNANT KRÜGER. — Das Infanterie-Regiment von Lützow (I Rhein) N° 25 im Weltkriege 1914-1918.
(Verlag Tradition W. Kolk, Berlin, 1927).
- W. JURGENSEN. — Das Füsillier-Regiment « Königin » N° 86 im Weltkriege.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1925).
- GENERALLEUTNANT KABISCH. — Lüttich.
(Berlin, Vorhutverlag, 1934).
- A. KAISER. — Paderborner Infanterie Regiment (7 Lothr) N° 158.
- Dr. LEONHARDT. — Das 5. Westfälische Infanterie-Regiment N° 53 im Weltkriege 1914-1918.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1924).
- ERICH LUDENDORFF. — Meine Kriegserinnerungen 1914-1918.
(Ernst Siegfried Mittler und Sohn, Verlagsbuchhandlung Berlin, 1919).
- MÜLLER F. — Brandenburgisches Jäger-Bataillon N° 8.
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).
- NEUMANN E. — Das Magdeburgische Jägerbataillon N° 4 im Weltkriege 1914-1918.
(Verlag Bernhard Sporn, Zeulenroda-Thüringen, 1935).

- HAUPTMANN a.D. PFLIEGER. — **Holsteinisches Feldartillerie-Regiment N° 24.**
(Oldenburg, Stalling, 1922).
- HAUPTMANN POETTER. — **Infanterie-Regiment N° 55.**
(Oldenburg, Stalling, 1922).
- REICHSARCHIV. — **Der Weltkrieg 1914-1918. Band I.**
(Berlin, Mittler, 1923).
- M. REYMANN. — **Das Infanterie-Regiment von Alvensleben (6 Brandenb) N° 52 im Weltkriege.**
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1923).
- FREIHERR RINCK VON BALDENSTEIN. — **Das Infanterie-Regiment Freiherr von Sparr (3 Westfälisches) N° 16 Weltkriege 1914-1918.**
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1927).
- ROSENTHAL H. — **Kurmärkisches Feldartillerie-Regiment N° 39.**
(Oldenburg, Stalling, 1923).
- F. v. RUDORFF. — **Das Füsillier-Regiment General Ludendorff (Niederrheinisches) N° 39 im Weltkriege.**
- OBERST SCHMIDT UND MAJOR AHLHORN. — **2. Kurhessisches Infanterie-Regiment N° 82.**
(Oldenburg, Stalling, 1922).
- M. SCHWARTE. — **Der Grosse Krieg 1914-1918.**
- TH. SPIESS. — **Minenwerfer im Grosskampf.**
(I.F. Lehmanns Verlag, München, 1933).
- OBERLEUTNANT a. D.R. SCHINDLER. — **Elne 42 cm. Mörser-Batterie im Weltkriege.**
(Verlag H. Hofmann, Breslau).
- OBERLEUTNANT TAEGELICHSEBECK. — **Das Füsillier Regiment Prinz Heinrich von Preussen (Brandenburgisches) N° 35.**
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1921).
- VON BIERERSTEIN. — **Lüttich-Namur.**
(Publié par ordre de l'Etat-Major Général de l'armée allemande).
- GENERAL FELDMARSHAL VON BULOW. — **Mon rapport sur la bataille de la Marne.**
- OBERLEUTNANT a.D.H. LARISCH. — **Das 2. Groszherzogl. Mecklenburg Dragoner Regiment N° 18. im Weltkriege 1914-1918.**
(Oldenburg i.O., Berlin, Stalling, 1924).
- OBERLEUTNANT a.D. VON STEPHANI. — **Das Füsillier-Regiment General Ludendorff (Niederrheinisches) N° 39. im Weltkriege 1914-1918.**
(Oldenburg, Berlin, Stalling).
- H. VON SYDOW. — **Das Infanterie-Regiment Hamburg (2. Hanseatisches) N° 76.**
(Oldenburg, Berlin, Stalling, 1922).
- X. — **Wie Lüttich fiel.**
(Schaffsteins Grüne Bändchen, Köln).
- X. — **Das Königlich-Preussische Infanterie-Regiment Prinz Louis Ferdinand von Preussen (2. Magdeb.) N° 27.**
(Verlag Bernard u. Graefe, Berlin-Charlottenburg, 1933).
- X. — **Kriegsgeschichte des Königlich-Preussischen Infanterie-Regiments Graf Taubentzien von Wittenberg (3. Brandenb.) N° 20.**
(Bernhard Sporn, Zeulenroda).

Bruxelles, le 15 juin 1939.

Mon Cher Lombard.

Je tiens à vous réitérer mes compliments. Votre œuvre, réellement nationale, aura non seulement établi l'histoire complète de la défense héroïque de la position de Liège, mais, à l'héroïsme de la Cité Ardente, vous aurez permis de comparer l'esprit d'abnégation des agents des Services de Renseignements, fussent-ils de notre Gaume, d'Anvers, de Liège, et, aussi, la hardiesse des « passeurs d'hommes ».

Vos récits ont une vie prodigieuse, un réalisme qui prend, émeut et fait vibrer.

En tant que président de notre Amicale des Ecrivains Anciens Combattants dont vous êtes un des plus productifs adhérents, je vous remercie de votre activité et de votre générosité nationale.

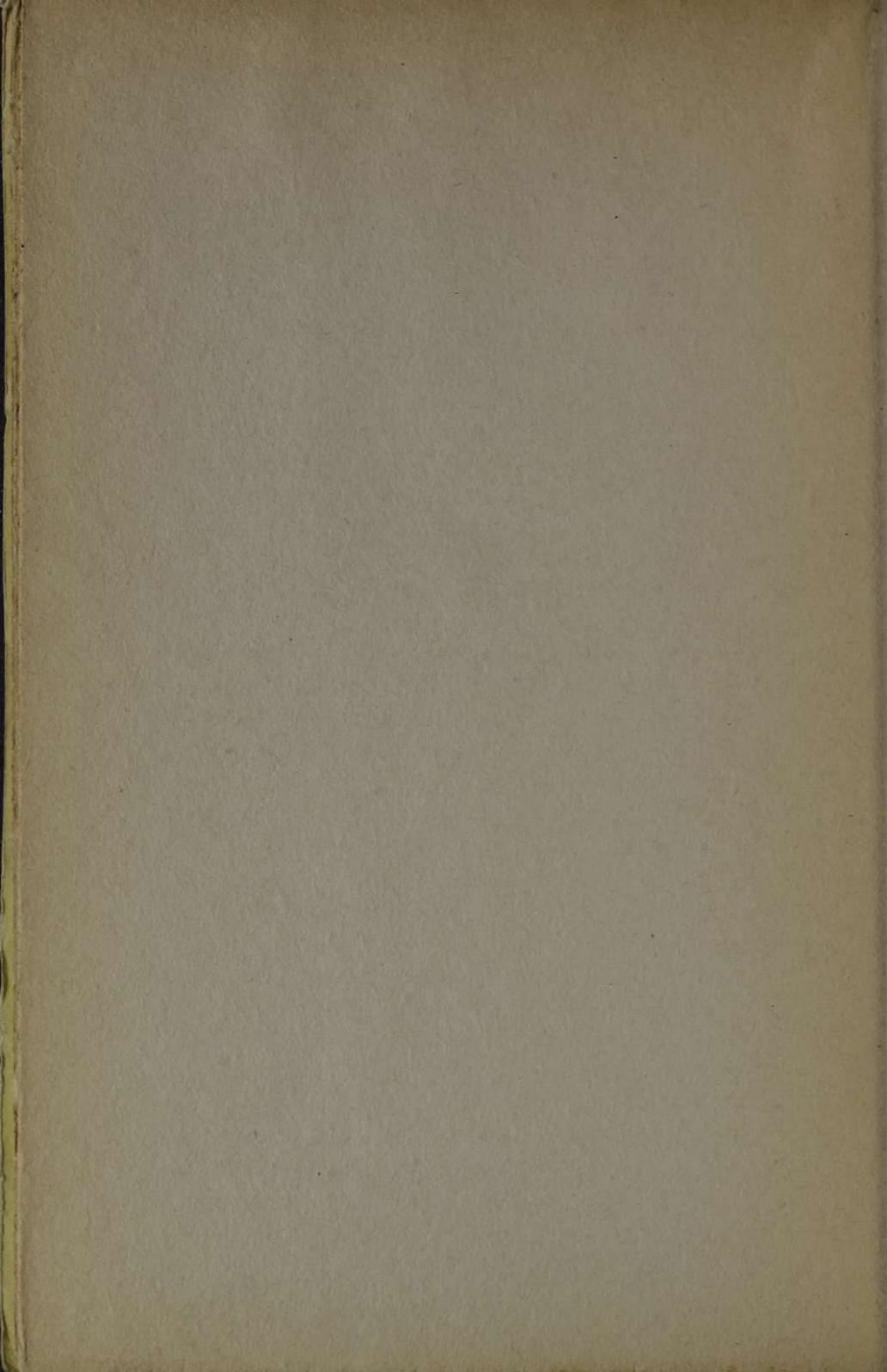
J'avais aimé votre étude sur Malmédy : Claude Farrère, Jacques Péricard, les généraux Mozin, Wéry, Merzbach, l'abbé Thésin m'ont engagé à lire toute votre œuvre actuelle. Elle est aussi vaillante que consciencieuse, aussi instructive que morale.

Bravo, Mon Cher Confrère; je vous encourage à poursuivre vos travaux et vous serre cordialement la main.

MAURICE GAUCHEZ.

Quel spectacle que celui de ces quatre mille hommes ensevelis sous l'acier des coupoles et le béton des voûtes, coupés du reste du monde, immobilisant devant eux plus de 120.000 soldats et un matériel énorme !

ALBERT I.



I.

Après la retraite de la 3^e Division... La bataille continue...

Le 4 août, les journaux allemands avaient annoncé que l'Armée de la Meuse, sous les ordres du général Emmich, marchait sur Liège. La rapidité de cette mise en mouvement, indice d'une minutieuse préparation à la guerre, était de nature à ancrer dans les esprits l'espoir de promptes victoires.

Le peuple allemand était d'ailleurs en proie à un délire guerrier qui avivait le sentiment de sa force et le gavait d'illusions. Sa présomption était telle que, déjà dans la journée du 5, il attendait le premier bulletin de victoire.

Son attente fut déçue. Le communiqué annonça que « bien que des détachements isolés de cavalerie eussent pénétré dans la ville, le coup de main escompté n'avait pas complètement réussi ». (Bieberstein).

Le lendemain, 6 août, l'impatience fit place à de l'inquiétude. Des rumeurs déprimantes se répandirent dans toute l'Allemagne : le coup de main sur Liège avait échoué, l'armée avait subi de lourdes pertes.

Dans les bureaux d'état-major, on voyait les choses en noir et l'anxiété grandissait d'heure en heure. « A Berlin, le moral était, on le conçoit, très bas », écrit le général Kabisch.

« L'incertitude presque complète qui régnait sur les événements devant Liège m'impressionna de manière très troublante », note également le Feldmaréchal Bülow.

« C'est seulement dans l'après-midi du 6 août, continue-t-il, qu'un message téléphoné du capitaine baron de La Motte-Fouqué, officier de liaison du quartier général de la 2^e armée, envoyé en avant, annonça que, jusqu'au 6 au matin, l'assaut n'avait pas réussi. Les colonnes d'attaque trouvaient partout les approches barricadées et solidement défendues par des habitants fanatisés; par suite, les troupes auraient subi d'assez fortes pertes. » (Mon Rapport sur la Bataille de la Marne).

Vite il fallait renforcer les effectifs d'Emmich, afin qu'il pût immédiatement recommencer l'attaque, car il importait de dissiper au plus tôt la désastreuse impression produite par ce premier échec.

« Déjà, dans la nuit du 6 au 7, à la suite des nouvelles inquiétantes venues d'Aix-la-Chapelle, Moltke avait immédiatement envoyé sur Liège la 28^e brigade composée des 39^e et 56^e régiments. » (Kabisch).

Jusque vers 5 heures du soir, la journée du 7 s'écoula dans la même atmosphère d'anxiété, puis, brusquement, le bulletin de victoire, si impatientement attendu, arriva : la forteresse de Liège était tombée !

Lüttich ist gefallen! Lüttich ist gefallen! Le téléphone et le télégraphe propagèrent la nouvelle dans toute l'Allemagne. Du coup, ce fut une formidable explosion de joie.

« Maintenant la première des forteresses de la Meuse était entre nos mains, pendant que les

transports de concentration s'acheminaient encore vers la frontière, écrit Bieberstein. La joie en Allemagne fut extrême; partout, les convois de troupes furent follement acclamés... Chacun voyait dans la prise de Liège un gage de succès pour la campagne entière. »

A Berlin se déroulèrent des scènes d'enthousiasme indescriptible.

Le lendemain, le communiqué allemand confirma la bonne nouvelle en ces termes : « La forteresse de Liège est prise ». Les journaux le reproduisirent en caractères sensationnels et pour rehausser l'exploit des troupes d'Emmich, s'empressèrent d'accréditer dans le public la sotte légende des francs-tireurs. « Des atrocités inouïes ont été commises par la populace contre nos soldats, lit-on dans l'un d'eux, l'« Illustrierte Chronik der Zeit » (N^o 1). La plume se refuse à les retracer. La Belgique porte le châtiment de sa lâche trahison. Elle a entretemps déjà cessé d'exister. »

Si les Allemands, abusés par ce communiqué inexact, avaient pu se rendre compte de visu de la situation de leurs troupes à Liège, leur enthousiasme fût tombé instantanément. C'est que cette situation, comme l'écrit Ludendorff, « était très critique ».

Enfermé dans un cercle de douze forts, Emmich est à l'intérieur de la ville comme un prisonnier privé de la liberté de ses mouvements. Voici maintenant que les renseignements qui lui parviennent aggravent d'une nouvelle menace les risques de son isolement. On annonce, en effet, que des troupes françaises sont en marche vers Liège.

« Dans la matinée du 8 août, relate le général

Kabisch, Emmich reçut un message de la 9^e division de cavalerie annonçant que les Français avaient franchi la frontière française le 7 août et qu'ils marchaient de Dinant sur Liège. »

Cette fois l'aventure semble tourner au tragique. Affolé, Emmich donne des ordres pour qu'immédiatement les issues sud et ouest soient mises en état de défense.

Ces préparatifs firent entrevoir aux Liégeois l'exaltante perspective d'une prochaine délivrance. Depuis la veille, ils savaient que la France avait conféré à leur cité la croix de la Légion d'honneur. La nouvelle avait volé de bouche en bouche comme un message de confiance. Mais les Français, qu'on attendait depuis le 4 août, arriveraient-ils à temps ? Les grondements tout proches des canons faisaient battre les cœurs. L'âme altière de la Cité Ardente frémissait d'impatience et d'espoir.

Malheureusement, si en ce moment Belges et Français n'étaient pas en état de porter aide à la place, les Allemands, eux, ne restaient pas inactifs. Les batteries de 21 c. amenées devant Liège le 4 août, harcelaient sans répit les forts de Pontisse, Barchon, Evegnée, et déjà des renforts arrivaient.

Envoyée en grande hâte à la rescousse de l'armée Emmich, la 28^e brigade allemande, comprenant les 39^e et 56^e R.I., était déjà arrivée à Herbesthal le 8 août à l'aube. Les hommes étaient mal renseignés sur la situation. « Des rumeurs invraisemblables se croisaient : Liège serait tombée, les habitants auraient pris part à des combats de rue, etc... », écrit Franz v. Rudorff, l'historiographe du 39^e R.I.

Induits en erreur par le communiqué du 8 août annonçant la chute de Liège, chefs et soldats ont quelque peine à se représenter la situation. Liège est prise ? Alors pourquoi est-on bloqué à vingt kilomètres de la ville sans pouvoir faire un pas en avant ? Liège est prise ? Que signifient alors ces canonnades aux portes de la cité belge et d'où partent les shrapnels qui clouent au sol toute troupe qui commet l'imprudenc de se hasarder en terrain découvert ?

Les patrouilles qui ont dépassé Micheroux et, avec mille précautions, ont tenté de s'approcher de Fléron, ont aperçu un immense drapeau belge hissé au sommet d'un sémaphore et qui semble les narguer. Soudain, des coups de canon les ont forcées à faire demi-tour. Un fort est là tout proche, barrant l'entrée de la ville. Son drapeau claque au vent en signe de défi.

Gardien de la voie de communication la plus directe entre l'Allemagne et Liège, Fléron s'est voué avec un implacable acharnement à la mission que le pays lui a confiée. Stylée par son chef le commandant Mozin, sa garnison est un corps d'élite qui, jusqu'à la dernière minute, restera insensible aux intimidations du danger et de la mort.

Le matin à 7 heures, dans la galerie centrale, le commandant a réuni ses hommes. En quelques mots, il leur a exposé la situation : la 3^e division a quitté Liège, les Allemands ont pénétré dans la ville, le fort est donc isolé et devra désormais combattre sans aucune aide extérieure. Qu'importe ! Sa mission n'en sera que plus belle. Il s'agit d'empêcher l'ennemi d'utiliser les voies de

communication qui lui sont nécessaires pour continuer sa progression vers l'ouest.

— Aussi longtemps que nous serons là, dit-il, les Allemands ne passeront pas. Nous leur avons d'ailleurs déjà montré que nous sommes forts. La lutte va donc continuer. Votre commandant compte sur vous. Tous ceux qui sont avec lui, trois pas en avant !

Dans un beau mouvement d'ensemble, les deux cent cinquante hommes font les trois pas et des clameurs s'élèvent : « Vive Fléron ! Vive le Roi ! Vive la Belgique ! »

Parmi tous ces braves unis dans une enthousiaste volonté de lutte à outrance, se trouve le canonnier Hautvast, amputé d'un bras depuis quarante-huit heures. « Sa voix domine toutes les autres », raconte un témoin de cette scène émouvante.

Sûr de lui-même, sûr de ses hommes, le commandant Mozin envisage avec sérénité les lourdes inconnues des jours à venir. Il sait que rien ne brisera la résistance morale de la garnison. Sa seule appréhension c'est que la résistance du matériel ne soit pas à la mesure de celle des hommes.

A 9 heures, la suspension d'armes prend fin. Les observateurs dans les coupoles sont à l'affût de la piétaille grise. On la devine derrière les « terrils », les maisons, les couverts qui la dissimulent aux coups du fort.

Ah ! si on pouvait réinstaller les P.O. (postes d'observation) au sommet d'une de ces pyramides noires qui se dressent là, à quelques centaines de mètres de l'ouvrage ! De là-haut, on découvre tout le panorama de l'est. Ce serait un jeu alors de dépister l'ennemi et d'entraver tous ses mou-

vements par des tirs bien ajustés. Le commandant décide de tenter un effort en vue de réoccuper le bâtiment qui recouvre la belle-fleur de la bure Charles. A défaut des « terrils », c'est un observatoire qui peut servir.

Accompagnés d'un détachement d'infanterie, les observateurs sortent du fort. Fusil à la main, les hommes avancent prudemment. Ils ne vont pas fort loin. Le poste est déjà occupé par les Allemands qui mitraillent la petite troupe belge.

Un quart d'heure après, tout le dessus du bâtiment s'écroule avec fracas. Dans l'impossibilité de réoccuper le poste, le commandant Mozin le démolit à coups de canons.

Dépourvu d'observatoires extérieurs, Fléron n'est cependant pas aveuglé. Bravant tous les risques, une équipe volante se charge de parcourir la région et de signaler au commandant les mouvements de l'ennemi et l'emplacement de ses batteries.

Dans le courant de l'après-midi, le fort frappe à plusieurs reprises dans les rangs du 39^e fusiliers allemands, lui inflige des pertes et l'oblige à chercher refuge dans les fonds de Soumagne.

Les réservistes du 35^e R.I., venus ce jour d'Aix-la-Chapelle, tombent également sous ses feux et sont contraints de retourner à Battice pour y bivouaquer.

Pendant toute la journée, la chaussée d'Aix-la-Chapelle-Liège est survolée par des essaims de shrapnels qui explosent dans d'épais tourbillons de fumée noire. Les masses d'hommes qui s'y pressent, se disloquent, s'égaillent et, fuyant les coups de Fléron, se font écharper par Evegnée.

Car, aussi vigilant que Fléron, Evegnée s'est

mis de la partie et mêle ses rugissements à ceux de son voisin.

Placé en flèche, Evegnée est la sentinelle la plus avancée de l'hémicycle de la rive droite. Une sentinelle isolée et de ce fait exposée à de hardis coups de main.

L'ouvrage est entouré de dépressions qui offrent à l'ennemi des voies d'accès bien défilées. Aussi la tâche des défenseurs est-elle difficile. Harcelés de toutes parts, depuis le 4 août, ils sont en proie à la fièvre de l'action. Sous la conduite de leur chef, l'énergique commandant Genonceaux, ils ont fait face à toutes les attaques et brisé net trois tentatives d'assaut.

Plusieurs hommes ont été grièvement blessés. Le jeune volontaire Habras a eu les deux jambes presque enlevées : il est mort après quelques heures d'atroces souffrances. Quant au commandant qui est sur la brèche nuit et jour, il l'a échappé belle : une balle a traversé son képi.

Le moral de la garnison est à l'abri de toute défaillance. Il n'en est pas de même du matériel qui, sous les coups de l'ennemi, s'avère d'une inquiétante caducité. Une coupole de 5 c. 7 est déchaussée et 3 grosses pièces, 2 canons de 12 c. et un canon de 15 c. sont hors de service.

L'activité du fort ne se ressent nullement de ces premières atteintes. Elle garde tout son allant. Depuis le matin, les coupoles s'ébrouent, tournent, se soulèvent et, telles des chaudières sous pression, lâchent des jets de fumée blanche qui se dissipent dans l'éclatante clarté du soleil. De puissants coups de gong épandent alors des ondes sonores sur les paysages assoupis.

Non loin du fort, on aperçoit vers le nord, le

clocher de Tignée, localité de 200 habitants située entre Evegnée et Barchon. L'église en briques rouges patinées est d'aspect vieillot; sa tour élancée se dresse au-dessus des habitations et des massifs verdoyants.

De là-haut la vue porte au loin jusqu'aux lisières de Micheroux, Mélen, Herve, Battice, bref toute la région où grouille la 28^e brigade allemande. Or, le clocher est occupé par les observateurs d'Evegnée. Postés derrière les abat-sons, ceux-ci sont tout à leur mission. Un grand maréchal des logis est là debout, les jumelles braquées sur les lointains ensoleillés. Derrière lui, couché près de son petit appareil portatif, le téléphoniste attend les renseignements à communiquer au bureau de tir. Tout à coup, l'homme aux jumelles tressaille. Une colonne ennemie vient de s'aventurer sur la route La Bouxhe-Retinne-Queue-du-Bois. Elle s'allonge, s'allonge...

Vite, le téléphoniste alerte le bureau de tir.

Lorsqu'il a transmis le renseignement, il se tait brusquement. Son correspondant lui demande sans doute des précisions... Il lève la tête vers le maréchal des logis.

A combien de mètres du point repéré 3396 se trouve la tête de la colonne ?

— A 30 mètres.

Le téléphoniste reprend.

— A 30 mètres, mon Commandant.

Maintenant le fort est prévenu. Il va tirer. Les autres soldats qui, carabine à la main, sont également dans le clocher, se placent près des abat-sons pour mieux voir le spectacle. Mais voici que déjà, le fort fait entendre sa grosse voix.

— Boum, boum, boum.

Les projectiles fendent l'air dans un long grincement et vont exploser en plein dans la colonne ennemie. Celle-ci disparaît un moment derrière d'épais remous de fumée noire qui, peu à peu, se dissipent. On aperçoit alors des chevaux affolés qui galopent à travers les campagnes. Le désarroi est complet. Les voitures non atteintes refluent vers La Bouxhe, poursuivies par des rafales de mitraille.

Les observateurs se remettent à l'affût. Un quart d'heure passe. Rien à signaler. Routes et campagnes sont désertes. Du côté de Barchon, les canons égrènent d'interminables gammes de notes graves.

— Ah ! en voilà encore !

Le maréchal des logis se tourne vers le téléphoniste :

— Infanterie ennemie en vue sur la route La Bouxhe-Micheroux. Point repéré 3290.

Le renseignement est à peine transmis que, déjà, de la coupole de 15 c. s'envolent l'un après l'autre, deux, trois, quatre, cinq shrapnels. Les Allemands surpris fuient éperdument. Plusieurs restent étendus sur la route.

On sent que l'ennemi veut, à tout prix, pénétrer dans les intervalles pour gagner Liège et y aller renforcer les effectifs d'Emmich.

Il est 12 h. 15. Tout le panorama que l'on découvre du haut de la tour ruisselle de lumière.

Ah ! çà, par exemple ! Ils ont le goût du suicide ! Les voilà qui avancent vers le fort !

Dans le clocher, les hommes regardent. Sur la route blanche venant de La Bouxhe et qui passe à quelques mètres des coupoles d'Evegnée, une colonne de munitions se meut paisiblement. Les

conducteurs ont-ils perdu la tête ? Ils marchent tout droit sur les invisibles canons du fort.

Les observateurs de service dans les petites coupoles ont vu arriver le long convoi. Ils ont peine à en croire leurs yeux. Bien dissimulés, ils suivent tous les mouvements des ennemis. Ceux-ci sont sans méfiance et semblent goûter tout à leur aise les charmes de leur promenade. De l'intérieur du fort, on entend le bruit des sabots des chevaux et les accents du parler tudesque.

Ils ne sont plus qu'à quelques mètres lorsque les canons de 5 c. 7 montrent leurs gueules de feu. Quelle surprise ! Hommes, chevaux, caissons, tout est culbuté sens dessus-dessous par la tornade. Des bêtes affolées se redressent, se cabrent, ruent, s'élancent à travers champs en un galop infernal. Autour des caissons renversés, des blessés se contorsionnent dans la poussière du chemin.

Des feldgrauen accourant, les bras levés, vers le fort, celui-ci cesse le feu. Des brancardiers sortent aussitôt, relèvent les blessés et les transportent à l'infirmerie. Six caissons pleins d'obus de 10 c. 5 sont abandonnés sur la route. Après avoir enlevé les projectiles, le commandant les fera détruire pendant la nuit.

Bien renseigné par ses observateurs, Evegnée reste en action jusque dans la soirée. Détachements d'infanterie, troupes de cavalerie, batteries de campagne, patrouilles de reconnaissance, tout ce qui s'aventure dans son rayon d'action est aussitôt dépisté et pourchassé. A partir de 17 h., les lisières des localités d'où déborde la masse de la 28^e brigade, La Bouxhe, Mélen, Micheroux, sont systématiquement battues. Grâce à sa vigilance, les renforts envoyés d'Allemagne ne par-

viendront pas ce jour-là à opérer leur jonction avec les troupes d'Emmich.

Malheureusement à 16 heures, son voisin de gauche, Barchon, capitule.

Sur la coupole de 12 gauche, une main invisible vient de hisser un drapeau blanc. Perchés dans la tour de l'église de Blégny, les observateurs allemands ont aperçu l'insigne de reddition et ont aussitôt communiqué la bonne nouvelle à leurs batteries.

Quelques obus encore s'abattent sur la cuirasse de l'ouvrage, mêlant leur fumée à la poussière du béton pulvérisé, puis il se fait un silence étrange. Là où, depuis trois jours, se déchaîne la fureur des engins de guerre, tout redevient calme.

L'immense surface de béton, parsemée de gravats, s'étale au milieu d'un paysage verdoyant qui alterne ses dépressions ombreuses avec de belles nappes de gazon baignées de lumière.

A l'intérieur de l'ouvrage, une scène pénible se déroule. Le commandant Hannefstingels a réuni un conseil de défense composé des officiers et des deux adjudants et a posé à chacun la question : Y a-t-il lieu de rendre le fort ? » Quatre membres du Conseil ont répondu « oui ». Le cinquième, le lieutenant Francisse, a répondu « non ». L'avis de la majorité l'a emporté.

Barchon était entré dans la bagarre le premier jour des hostilités. C'est dans son rayon d'action que s'étaient aventurées les unités d'avant-garde des 27^e et 34^e brigades allemandes. Il les avait forcées à faire demi-tour.

Le lendemain, 5 août, avait été son grand jour de bataille. L'une après l'autre, il avait réduit au

silence les batteries de campagne qui avaient essayé de le neutraliser.

Puis, l'ennemi tenta l'abordage. Les sonneries d'alarme appelèrent la garnison sur le terre-plein et là-haut, dans l'éclatante lumière du soleil, les hommes reçurent le baptême de feu. Décimés par un violent feu de mousqueterie et par les rafales des 5 c. 7, les assaillants lâchèrent pied.

Mais lorsque fantassins et artilleurs, tout frémissants encore de l'ardeur de la lutte, rentrèrent dans les longues galeries souterraines, la mort les suivit. Sous leurs yeux consternés, le cortège des tués et des blessés, portés à bras d'hommes, défila lentement.

Ensuite, le bombardement du fort recommença. Outre plusieurs batteries de campagne, une batterie d'obusiers de 21 c., en position sur un chaume à 200 m. au sud-ouest de Hochoister, le prirent comme cible et le martelèrent avec une exaspérante régularité.

Et pas moyen de les contrebattre. Le fort avait deux excellents postes d'observation : les clochers de Blégny et de Heuseux, malheureusement ils sont tous deux occupés par les observateurs du Fuss-artillerie-Regiment Encke N^o 4. C'est une batterie de ce dernier régiment qui a reçu mission de détruire Barchon.

Du haut de la tour de Blégny, les Allemands découvrent nettement toute la superstructure de l'ouvrage : le dôme du massif central, les dos arrondis des coupoles, les lignes des banquettes d'infanterie. De ce fait, le tir des grosses pièces postées à 4500 m. de Barchon est d'une inquiétante précision.

Les observateurs belges en sont réduits à occu-

per des emplacements de retraite : l'Hospice de Housse et la Ferme des Hospices. De là, leur champ visuel est très restreint et, pendant tout l'après-midi du 5, ils ne transmettent au bureau de tir du fort que des décevants : « Rien à signaler ».

Pendant, l'artillerie allemande s'en donne à cœur joie et Barchon accuse les coups sans pouvoir les rendre. Humiliante impression. Dans leurs tourelles d'acier, les canonniers se morfondent.

Pendant la nuit, un orage incendia le ciel et des averses torrentielles cinglèrent les superstructures. La masse bétonnée étant déjà disloquée par le bombardement de la journée, l'eau s'infiltra par de nombreuses fissures et bientôt les locaux d'habitation furent inondés par un liquide boueux mêlé d'éclats de verre. Les hommes en repos se réfugièrent dans la galerie centrale.

Dans la salle des machines, l'eau monte, monte sans arrêt. Si elle atteint le cendrier de la machine, une catastrophe est à redouter. Une pompe à bras est mise en action. Sous l'énergique impulsion de l'adjudant du matériel Verdcourt, les hommes s'acharnent et, après une demi-heure d'efforts, réussissent à conjurer le danger.

A 23 heures, le bombardement a pris fin. Il est près de minuit. Tout le personnel de service est au travail. Dans les coupoles, on remet en état les bouches à feu de tous calibres; ailleurs, on répare les dégâts de l'inondation. Une tranchée est creusée dans le fossé pour faciliter l'écoulement des eaux. Partout, sous la lumière blafarde, artilleurs et fantassins, transformés en ouvriers, vont et viennent.

En ce moment, l'infirmierie présente un aspect macabre. Les morts y ont été déposés côte à côte

non loin des blessés. Par suite de la chaleur torride qui a régné dans le local pendant toute la journée, ils se décomposent déjà. Une odeur cadavérique emplit la pièce et incommode les blessés qui geignent. Le commandant fait transporter les dépouilles mortelles dans un autre local.

Tous ces inconvénients de la nuit font présager des conditions de lutte extrêmement ardues.

A l'aube du 6 août, les grilles s'ouvrent et une lugubre procession sort de la forteresse souterraine : huit brancards portés par des artilleurs. Sur chacun d'eux est étendu un mort enveloppé dans un linceul. La garde présente les armes. Le cortège s'achemine vers une prairie toute proche. Le bourgmestre de Barchon est là. Il se chargera de faire inhumer les glorieuses dépouilles.

La journée du 6 s'annonce mal. Dès le matin, le commandant apprend que la compagnie-soutien du poste d'observation de l'Hospice de Housse s'est retirée et que les lignes téléphoniques reliant le fort à ses observatoires ont été hachées. Après de vaines tentatives pour rétablir la liaison téléphonique avec l'Hospice de Housse et la Ferme des Hospices, on ne réussit qu'à installer un nouveau poste à la Brasserie située à 500 m. environ au sud-ouest du fort.

Et le bombardement reprit, moins régulier et violent que la veille mais tout aussi précis. De temps à autre, Barchon sort de sa torpeur et lâche quelques bordées. Du poste de la Brasserie, ses observateurs aperçoivent des bandes éparses de feldgrauen de la 27^e brigade battant en retraite. Ils les font talonner par la mitraille des gros shrapnels de 21 c.

Au cours de l'après-midi, le commandant pro-

fite d'une interruption du bombardement pour évacuer les blessés sur l'ambulance de Wandre.

Sans communications avec le quartier général, ni avec les forts voisins, Barchon est complètement isolé. Une sourde inquiétude gagne peu à peu la garnison. Que se passe-t-il au dehors ? Qu'est devenue la 3^e division ? Les troupes belges se sont-elles retirées des intervalles ? Rien de plus déprimant que cette incertitude.

Pour y mettre fin, le commandant fait appel à quelques hommes décidés. Il leur confie la mission d'atteindre le commandant de la position et de rapporter des instructions ou tout au moins des renseignements sur la situation. Ils s'efforceront d'arriver à Liège en suivant des itinéraires différents.

En attendant leur retour, les observateurs ont beau fouiller de leurs jumelles les environs du fort, plus un seul soldat belge en vue. L'impression d'isolement s'accroît d'heure en heure. D'isolement et d'abandon. Quatre cents hommes sont là dans les longues galeries voûtées, inactifs, impuissants, rongés par de mortifiantes appréhensions. Une atmosphère d'angoisse se crée insensiblement.

Au cours de la nuit, nouvelles infiltrations d'eau produites par la dislocation des voûtes. Couloirs et locaux sont inondés.

Le lendemain, 7 août, les canons allemands reprennent leur œuvre de destruction. Le bombardement est cependant entrecoupé de pauses pendant lesquelles les fusiliers se tiennent prêts à monter sur le terre-plein, mais les assauts qu'on attend avec anxiété ne se produisent pas. Rendu

plus prudent par son échec du 5, l'ennemi se tient à distance.

Sur ces entrefaites, des nouvelles plus meurtrières que les obus allemands pénètrent dans le fort et portent un coup fatal aux derniers espoirs des défenseurs : l'armée belge est en retraite, toute la rive droite est abandonnée, la ville de Liège est occupée par des troupes ennemies.

Officiers, gradés et soldats sont consternés. La plupart ne veulent pas ajouter foi à ces rumeurs tant elles paraissent invraisemblables. Un soldat est aussitôt envoyé à Liège pour s'assurer de leur exactitude.

Entretemps, rentre au fort le canonnier Deffet, parti depuis la veille à la recherche du gouverneur de la place. Il déclare au commandant qu'il a pu atteindre le général Leman au fort de Loncin mais qu'il n'a pas reçu d'ordres écrits. Ceux-ci parviendront incessamment. Le canonnier confirme la retraite de la 3^e division et l'occupation de la ville par les Allemands.

Ainsi donc, non seulement il faut renoncer à l'espoir d'être secourus par les renforts français dont le quartier général a annoncé la proche arrivée le 5 août, mais, de plus, on est bel et bien abandonnés par l'armée belge ! Exclue des prévisions les plus pessimistes, pareille situation déconcerte, aigrit et décourage les hommes.

Et le 8 août, à 10 heures du matin, le bombardement fit vibrer toute la lourde structure de l'ouvrage. Une nouvelle batterie de mortiers de 21 c. appartenant au Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie-Regiment N^o 9 vient de s'installer au nord-ouest de Mortier. Quant à l'autre batterie du Fussartillerie-Regiment Encke N^o 4, la veille

au soir, elle a reçu un important convoi de munitions.

Le vacarme de la canonnade s'enfle et bientôt les coups se suivent à une cadence accélérée. Tandis que les mortiers pilonnent le massif central, des bouches à feu de moindre calibre arrosent sans interruption le fossé de gorge.

Enveloppé de feu et de fumée, le fort entier crépite, geint, hurle à la mort.

La dernière communication avec l'extérieur est coupée, le poste de la Brasserie, abandonné. Le commandant fait sortir des patrouilles. A leur rentrée, celles-ci sont aussitôt entourées par les hommes avides de nouvelles. Hélas! les renseignements qu'elles rapportent sont désespérément les mêmes: pas de troupes en vue dans les intervalles, les Belges ont disparu et les Allemands qui bombardent l'ouvrage, occupent des emplacements lointains et invisibles.

Après avoir, pendant deux heures, secoué avec une violence la forteresse bétonnée, vers midi l'artillerie ennemie se tait. Que signifie cette accalmie? Les Allemands vont-ils enfin déclencher une attaque?

Les hommes de service au corps de garde, dans les caponnières et dans les petites coupoles de 5 c. 7, s'attendent à voir surgir les vagues d'assaut, lorsqu'un parlementaire, portant le drapeau blanc, se montre. Il descend la rampe d'accès, remet un billet au chef de poste du corps de garde puis disparaît.

Le message est aussitôt transmis au commandant. En termes très brefs, ce dernier y est sommé de se rendre immédiatement et sans conditions.

Officiers et adjudants réunis au bureau de tir

sont unanimes à déclarer qu'il n'y a pas lieu d'abandonner la résistance. Le lieutenant Francis est chargé d'aller aussitôt répondre par un refus à la sommation du parlementaire allemand.

— Si à 13 heures vous n'avez pas capitulé, dit l'Allemand, le bombardement recommencera.

— Soit, répond l'officier belge, mais nous ne nous rendrons pas.

Les deux hommes se saluent et se séparent.

A 13 heures précises, avec un ensemble impressionnant, canons de campagne, obusiers légers, obusiers de 21 c. se réveillèrent et mêlèrent leurs abois. Cette fois, c'est une véritable pluie de projectiles qui s'abat sur l'ouvrage. Obus de tous calibres s'acharnent sur les voûtes et les murs bétonnés, les griffent, les entaillent, les lézardent.

Bientôt, les gaz provenant des explosions s'infiltrèrent dans le couloir d'accès du terre-plein. Le commandant fait fermer la porte roulante. Peine perdue : d'autres infiltrations de fumées et de gaz par les fenêtres et la poterne d'entrée font refluer toute la garnison vers la galerie centrale.

Maintenant les pièces de gros calibre exécutent des salves de quatre coups qui font grincer toute la carapace de l'ouvrage. L'une d'elles immobilise le phare.

Vers 15 heures, l'adjudant du matériel Verd-court chargé de vérifier l'état des grosses coupelles constate qu'elles sont toutes calées. Comme elles sont inutilisables, leurs servants les évacuent.

La violence du bombardement va crescendo. Des morceaux de béton se détachent des voûtes et tombent sur les hommes. La lourde porte d'accès de l'escalier conduisant au terre-plein saute de ses gonds et s'abat avec fracas. Les soldats qui

se trouvaient à proximité ont heureusement pu se garer à temps.

On n'entend plus que le tonitruant délire des obus qui sifflent, miaulent, craquent avec des sonorités graves ou stridentes.

Un gros projectile éclate dans la chambre des canons de la coupole de 12 droite, met les pièces hors de service et projette la flamme de son explosion jusqu'à l'étage inférieur.

Peu de temps après, la coupole de 5 c. 7 du saillant I est fauchée par une rafale. Le canonnier Jacquemyn qui s'y trouve est grièvement blessé.

« Les shrapnels dont les explosions rendaient le fossé inaccessible, empêchaient même toute retraite vers l'extérieur, écrit le commandant Hannefstingels; des projectiles éclatèrent dans la rampe d'accès, d'autres entamèrent le mur percé de créneaux du local en face de la garde, l'un d'eux pénétra et éclata dans ce local.

« Aux conséquences de cette situation, continue-t-il, vint s'ajouter bientôt l'insuffisance d'air respirable malgré les bombonnes d'oxygène réparties dans le massif central; l'atmosphère viciée par les gaz de la poudre, était en outre empestée par le fait que les bacs-tinettes, qui ne pouvaient plus être vidés, débordaient.

« Des salves continuelles de quatre coups éclataient sur le magasin à poudre. »

C'est alors que, jugeant la situation « extrêmement grave », le commandant Hannefstingels, le sous-lieutenant Van Remoortere, les adjudants Verdcourt et Bonnier décidèrent de hisser le drapeau blanc.

II.

Pontisse, Evegnée, Fléron en action...

Journée du 9 août.

Après avoir affirmé que le coup de main sur Liège fut une victoire allemande, Ludendorff, dans ses « Souvenirs de guerre », non seulement s'abstient de préciser le sens de son affirmation, mais il ne souffle mot de la seconde attaque dont le plan fut élaboré dans la journée du 8 août et ratifié par le général Bülow dans la matinée du 9.

L'objectif de cette attaque était celui que la première n'avait pu atteindre : la réduction de la place forte de Liège. S'inspirant de la cuisante expérience du 6 août, les auteurs du nouveau plan adoptèrent une autre tactique. Maintenant plus de ruée sanglante, plus d'assauts, mais la mise en œuvre méthodique de forces écrasantes.

La première attaque attestait un incroyable mépris de l'adversaire, la seconde au contraire est, dans les dispositions essentielles de son plan, un hommage tacite mais éclatant à la valeur militaire du même adversaire.

Ce n'est pas 50.000 mais 120.000 hommes que l'état-major allemand va lancer contre la Cité Ardente. Bien plus redoutable encore que ces effectifs le matériel d'artillerie mis à leur disposition : environ 500 bouches à feu parmi lesquelles on relève toute la gamme des obusiers lourds : les 210, les 280, les 305, les 380 et enfin

les fameux 420 fabriqués dans le plus grand mystère à Essen et dont on avait soigneusement caché l'existence à l'armée allemande elle-même.

Voilà le plus beau titre de gloire de « Ceux de Liège », c'est d'avoir contraint l'Allemagne à ce fantastique déploiement de forces, de l'avoir obligée à sortir de ses arsenaux les mortiers géants dont elle comptait réserver la surprise aux places fortes françaises. Et, qu'on ne l'oublie pas, au moment où le général Bülow envoie contre Liège cette nouvelle armée, la ville belge n'est plus défendue que par 4000 hommes.

Par son ampleur, ce second effort démontre que, le 9 août, l'état-major allemand était loin d'attribuer le sens d'une victoire à l'exhibition de l'armée Emmich devant Liège.

En écrivant à la première page de ses « Souvenirs de guerre » que le coup de main sur Liège ouvrit la série des victoires allemandes, Ludendorff dénature le sens des faits et des mots. Pour être une victoire le coup de main aurait dû livrer aux Allemands non pas la ville mais la position tout entière. C'est dans cet espoir qu'il avait été conçu. « Cet espoir ne se réalisa pas », écrit le général Kraewel.

La chute de Barchon ne tarde pas à faire sentir ses conséquences. Elle ouvre en effet dans la ceinture des forts une trouée qui donne de l'air à l'armée Emmich enfermée à Liège et lui permet d'assurer sa liaison avec les renforts venant d'Allemagne. « La capitulation de Barchon améliora réellement la situation des forces allemandes qui se trouvaient à Liège », lisons-nous dans la « Reichsarchiv » (Der Weltkrieg 1914-1918).

Toutefois les voies du nord nécessaires à la

mise en marche de l'armée Kluck n'en restent pas moins indisponibles. Elles sont gardées par le fort de Pontisse.

Juché sur un éperon de terrain aux confins de la plaine hesbignonne, dominant la vallée de la Meuse, Pontisse a joué un rôle de premier plan pendant les journées du 5 et du 6. Nul n'a mieux que lui ajusté ses coups sur l'adversaire. Ayant accroché la 34^e brigade allemande, il l'a écharpée.

Maintenant l'ennemi a renoncé à ses audaces du début et la lutte a pris tout autre caractère. Un caractère décevant et qui va mettre à une rude épreuve le moral de la garnison. Les Allemands ne se montrent plus, ils dissimulent prudemment leurs batteries loin, très loin, de façon à régler leurs tirs en toute sécurité.

Cependant, la veille, le fort a surpris deux de leurs colonnes qui tentaient de pénétrer dans la position par les hauteurs de la rive opposée et par la route longeant la Meuse. Il les a aussitôt dispersées.

Pendant tout l'après-midi, les observateurs ont scruté le vaste écran de verdure qui se dresse depuis les bords du fleuve jusqu'aux sommets de la rive droite. Ils ont vu dans le lointain de longues colonnes de fumée noire s'étirer sur la carapace de Barchon, puis, le soir, la mauvaise nouvelle leur est parvenue : Barchon avait renoncé à la lutte.

Depuis le 6 août, d'ailleurs, toutes les nouvelles reçues sont mauvaises et grignotent le moral de la garnison. « Malgré toutes mes précautions pour ne pas laisser pénétrer dans le fort les renseignements sur ce qui se passe à l'exté-

rieur, notre isolement se sent, écrit le commandant Speesen. Cette sensation inquiète mes jeunes soldats, chacun étant livré à soi-même dans sa casemate, sa coupole, son trou noir et empesté, au milieu d'un roulement de tonnerre et d'explosions. »

Mais Pontisse est sous les ordres de chefs qui connaissent le sens plénier de ce beau mot : « commander ».

Pour que ses hommes comprennent d'emblée le caractère implacable de la lutte où ils sont engagés, le commandant donne l'ordre de démolir toutes les échelles de sortie des fossés. De son côté, le lieutenant d'infanterie qui garde les issues, a mission d'abattre quiconque tenterait de quitter l'ouvrage et d'abandonner son poste.

La chute de Barchon est un rude coup pour Pontisse. C'est l'effondrement du compagnon avec l'aide de qui on comptait faire face à l'ennemi. Désormais, il n'y aura plus personne là-bas sur les hauteurs nord de la rive droite pour interdire l'accès des couverts si propices au camouflage des pièces d'artillerie. Les Allemands vont disposer d'emplacements sûrs pour frapper Pontisse à revers.

Le 9 de grand matin, une demi-batterie du Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie-Regiment N^o 9, en position au sud-ouest de St-Remy, le prend à partie. Dans la journée du 5, cette même demi-batterie a déjà tiré 234 obus de 21 c. sur le fort; puis, à la suite de l'échec du coup de main, elle est retournée à Aix-la-Chapelle avec une partie des troupes de la 27^e brigade.

Rudement secoué par les bombardements des

jours précédents, l'ouvrage porte de multiples atteintes. Les surfaces lisses de sa superstructure sont brouillées par des éraflures, des entailles, des brèches. Massif, coupoles, terre-plein, tout est gris de poussière et de gravats.

L'intérieur ressemble au bas-fond d'une mine. Les longues galeries ne sont plus éclairées que par quelques lampes à pétrole devant lesquelles glissent les ombres des hommes qui vont et viennent.

Des terres projetées sur le massif central ayant été entraînées dans les citernes et les chaudières, il a fallu démonter dare-dare les tuyauteries pour les nettoyer. D'où, panne de lumière.

L'atmosphère est lourde. Nul ne se fait d'illusions sur la gravité de la situation. Plus que la retraite de la 3^e division et que la chute de Barchon, ce qui inquiète les chefs et démoralise les hommes c'est de se sentir pressés de toutes parts par l'ennemi.

Grâce à la curieuse topographie des lieux, les Allemands ont pu s'approcher très près de l'ouvrage. Accrochés aux versants escarpés qui entourent celui-ci au nord et à l'est, ils tiennent toutes les coupoles et toutes les issues sous le feu de leurs mitrailleuses. « Ces mitrailleuses nous rendent la vie très dure, raconte le commandant Speesen. Impossible de lever un casque ou de sortir le jour si ce n'est isolément. »

Et le bombardement fait rage. A la demi-batterie de 21 c. installée à St-Remy, à présent d'autres se sont jointes. De Sarolay, de Cheratte, de Wandre, les bolides s'envolent, tracent dans l'air des trajectoires de feu qui, toutes, convergent vers la crête de Pontisse. A certains moments, trois, quatre projectiles tombent ensem-

ble du ciel et mettent une variante dans la monotonie de cet infernal concert.

Dans la forteresse souterraine, on perçoit avec netteté tous les coups, tous les chocs, toutes les vibrations. Ce vacarme incessant où se mêlent sifflements, grincements, craquements, c'est comme une clameur de défi. On y reconnaît la voix insolente d'un ennemi conscient de sa supériorité et fier de sa force.

Commencé à 7 heures du matin, le bombardement ne prendra fin que vers 21 heures. Pendant toute la durée de ce radieux dimanche, la garnison endure le supplice de ce fracas qui énerve, abrutit, fait mal au corps et engourdit l'âme.

Lorsque, peu à peu, la nuit camoufla Pontisse, les voûtes cessèrent de tressaillir et un lugubre silence enveloppa l'îlot de béton sur lequel s'était épuisée la rage des canons ennemis.

Malgré les refus essayés par ses parlementaires dans la journée du 7, Emmich n'a pas renoncé à ses procédés d'intimidation. Est-ce parce qu'elle contredit les plus sûres de ses prévisions? La résistance belge le déconcerte. Il garde l'espoir d'y mettre fin par de simples menaces. Onze forts sont encore intacts. Un seul est tombé. A ce train là, il est à prévoir que Liège tiendra encore longtemps. Or, il importe que les voies de communication du nord de la province soient rendues disponibles le plus tôt possible pour permettre à l'armée Kluck d'opérer son mouvement tournant à travers la moyenne Belgique.

Emmich ignore probablement que l'état-major allemand a résolu de recourir aux grands moyens et qu'une nouvelle armée va se mettre en marche vers Liège.

A 9 h. 30, un parlementaire, porteur d'un drapeau blanc, se présente à la poterne d'entrée d'Evagnée. Les hommes du corps de garde l'arrêtent, lui bandent les yeux et le conduisent auprès du commandant Genonceaux.

Entrevue très brève. Le parlementaire déclare qu'il est envoyé par le général Emmich pour exiger la reddition du fort.

— Je suis en possession de tous mes moyens de défense et je résisterai jusqu'à leur complet épuisement, réplique le commandant Genonceaux. En outre, je désire qu'à l'avenir aucun parlementaire ne se présente plus au fort.

Offre est ensuite faite à l'émissaire d'Emmich de lui remettre, sans condition, des soldats allemands blessés. Le parlementaire remercie. Les blessés continueront à être soignés au fort.

On replace le bandeau sur les yeux de l'Allemand qui est ensuite reconduit jusqu'à bonne distance de l'ouvrage

Renseigné sur tous les mouvements de l'adversaire par ses observateurs qui occupent le clocher de Tignée, le fort fait, avec vigueur, la police de son vaste rayon d'action. Grand routes, venelles, sentiers sont sous sa surveillance. Dès qu'une troupe ennemie s'y hasarde, il la balaie de ses rafales.

En communication téléphonique avec le clocher, le bureau de tir s'anime chaque fois que tinte la sonnerie d'appel. Les officiers se penchent sur la grande carte des points repérés, se font préciser les renseignements transmis, puis alertent le personnel des coupes. Quelques secondes après, la voix rauque des canons résonne dans tous les locaux du fort.

Dans l'après-midi, la route de La Bouxhe à Queue-du-Bois est à plusieurs reprises battue par des tirs meurtriers qui font refluer en plein désordre, les troupes et les convois tentant de pénétrer dans la ville par cette voie.

A partir de 16 h. 45, le téléphone devient brusquement muet. Une vive alerte a mis en émoi les observateurs. Tandis que, les jumelles à hauteur des yeux, ils font pour la centième fois le tour des horizons, un cri d'alarme retentit : « Voici les Allemands ! »

Vite, on charge les appareils sur les épaules, on dégringole échelle et escaliers et on se replie sur le fort. Il était temps ; une troupe ennemie est là, toute proche. Les observateurs l'ont échappé belle.

Les Allemands s'enhardissent. En se fauflant dans la zone non battue du fond d'Evegnée, ils ont réussi à prendre pied sur la crête en arrière du fort.

Des casques à pointe se démarquent derrière les haies. Les petits canons de 5 c. 7 se mettent à aboyer et les dispersent.

Sur ces entrefaites, une batterie ennemie ouvre le feu à cadence lente. On pressent des mouvements suspects tout autour du fort. Le soir tombe. Partout on guette, on épie l'adversaire. Tentera-t-il un assaut ? Evegnée est sur le qui-vive.

Ayant appris, dès le matin, la chute de Barchon, de son côté, le commandant de Fléron fait aussitôt braquer ses grosses pièces sur le fort occupé par l'ennemi.

Ne disposant plus de postes d'observation, il a constitué une équipe de guetteurs chargés de parcourir le pays à bicyclette et de dépister les mou-

vements de l'ennemi. L'un d'eux, le champion cycliste Dieudonné Gauthy, se distingue par son mépris du danger.

Grâce au dévouement de ces modestes « sans-grades », le fort a d'invisibles antennes tendues dans toutes les directions et qui lui révèlent la présence de l'ennemi même dans les fonds et les couverts les mieux dissimulés. Aussi ses canons ne restent-ils pas longtemps silencieux.

Les colonnes ennemies dont, la veille, il a arrêté la progression sur la chaussée Liège-Aix-la-Chapelle tentent aujourd'hui de le contourner par le sud. Ce mouvement est facilité par les dépressions qui, en bordure du plateau de Herve, constituent de longs couloirs d'accès tout indiqués pour pénétrer dans la ville de Liège.

C'est ainsi que plusieurs unités de réserves du 35^e Fusiliers venues d'Allemagne le 8 août et qui ont été bloquées sur la chaussée par les tirs du fort, se sont orientées vers les profondeurs de Soumagne. Ayant renoncé à forcer l'intervalle Evegnée-Fléron, elles vont tenter de traverser par ruse l'intervalle Fléron-Chaufontaine.

Leur colonne déroule son ruban gris sur les routes ensoleillées, pénètre dans le village de Soumagne où une halte rompt brusquement la symétrie des rangs. La masse grouillante se disperse dans les rues de la localité.

Sur la place du village, une foule compacte de feldgrauen est massée. Les hommes parlent, rient, plaisantent. Nul danger ne semble les menacer. Depuis qu'ils ont quitté l'Allemagne, ils n'ont pas encore vu un seul soldat belge.

De temps à autre, un coup de canon tiré au loin fait tinter les vitres.

Soudain, on entend un grondement suivi d'un sifflement puis un fracas épouvantable. Un nuage noir strié d'éclairs s'est abattu sur la place, projetant de toutes parts de foudroyantes volées de mitraille. Fléron a tiré.

Tout est culbuté par ce souffle de feu. Des cris, des hurlements s'élèvent. Peu à peu, le nuage se dissipe. Horreur! plus de quarante hommes sont étendus dans la poussière, sanglants, défigurés, déchiquetés. Plusieurs ne donnent plus signe de vie. D'autres remuent encore et essayent de se redresser.

La place offre un aspect saisissant : à côté des morts et des blessés, casques, fusils, débris d'équipement sont éparpillés dans un indescriptible désordre.

* * *

Journée du 10 août.

En ces jours mémorables, l'homme le plus embarrassé c'est, à coup sûr, le rédacteur du communiqué officiel allemand, le Generalquartiermeister Stein. Le 8 août, sur la foi des renseignements qui lui sont parvenus, il a annoncé la nouvelle qu'attendait toute l'Allemagne : la chute de la forteresse de Liège. Cette première victoire, il l'a fait claironner aux quatre coins du pays. Elle répond si bien aux espoirs de toute la nation!

Après Liège, ce sera sans doute l'irrésistible progression vers la France. Le peuple allemand vit dans une atmosphère de fiévreuse impatience. Il lui faut de nouveaux bulletins de victoire. Or, pendant dix jours encore, il ne sera question que de Liège dans les communiqués. C'est le 17 août

seulement que Stein dévoilera le « Geheimnis von Lüttich », le « secret de Liège ».

En attendant la chute de la place belge, il se garde bien de rectifier le communiqué du 8. La déception que provoquerait cette rectification serait un coup trop rude pour l'enthousiasme de ses compatriotes. Toutefois comme le communiqué a ses exigences, Stein contraint de signaler les nouveaux envois de troupes contre Liège, les justifie par la nécessité de garder le terrain conquis.

Puis, pour entretenir dans les cœurs la fierté provoquée par la première « victoire » allemande, il revient sur les difficultés de l'entreprise et les détaille longuement.

Enfin, il donne libre cours à sa mauvaise humeur. « Ses troupes (belges) se battirent mal », lit-on dans le communiqué du 10.

Le croirait-on? A la date du 10 août, ce n'est pas seulement le peuple allemand mais le chef de l'état-major général lui-même qui ignore la vérité sur les événements de Liège. Persuadé que la position a capitulé et que toutes les voies de communication qu'elle barrait sont devenues disponibles, le général Moltke, ce jour-là, ordonne la mise en place immédiate de l'armée Kluck (1^{re} armée) à hauteur de Liège (rive ouest de la Meuse) et transmet le même ordre au commandant de la 2^e armée (Bülow) en lui laissant un délai de deux jours pour l'exécuter.

Ces ordres étaient en contradiction avec les dispositions adoptées la veille par le général Bülow lui-même. Après avoir pris connaissance du rapport de Ludendorff, ce dernier a immédiatement constitué un corps de siège chargé d'enlever le plus tôt possible les forts de Liège. Les ordres du

grand quartier général étaient donc inexécutables. Il fallait d'abord rendre les routes libres avant de pouvoir en disposer. Il transmit un message dans ce sens au grand quartier général. « ...Suivant les rapports déjà renouvelés, annonce-t-il à Moltke, tous les forts, à part Barchon, sont encore au pouvoir de l'ennemi. Aussi longtemps que les forts ne sont pas tombés, la traversée de Liège est inexécutable. »

Entretemps, la mobilisation allemande se poursuivait activement et les armées Kluck et Bülow qui devaient emprunter les voies de communication de la province de Liège, se concentraient rapidement dans leur zone respective.

La première, forte de 230.000 hommes, se masse le long de la frontière hollandaise entre Aix-la-Chapelle et Clèves. La seconde, groupant 300.000 hommes, se rassemble entre Aix-la-Chapelle et Malmédy.

Depuis le 6 août, des centaines, des milliers de trains ont amené dans ces régions environ un demi-million de soldats et un fabuleux matériel de guerre. Nuit et jour, les routes charrient l'obsédant bourdonnement des colonnes de marche.

A la 2^e armée, les VII^e, IX^e et X^e corps désignés pour contraindre à la capitulation la place forte de Liège, sont, dès leur débarquement, dirigés vers la frontière belge.

Le sérieux mécompte que leur a valu l'échec du coup de main d'Emmich incite les Allemands à faire preuve d'une extraordinaire célérité et à mettre en œuvre leurs plus puissants moyens d'attaque contre Liège. « J'attache la plus grande importance à la mise en batterie la plus prompte des gros mortiers de côte, quelles que soient les

circonstances, parce que cet engin d'attaque seul garantit des résultats absolument décisifs, écrit le général Bülow. »

Le fort de Pontisse tenant sous le feu de ses canons les routes nécessaires à la mise en marche de l'armée Kluck, l'artillerie ennemie ne lui laisse nul répit et les tirs de destruction qu'il subit deviennent de plus en plus violents.

A l'aube, le commandant Speesen et ses collaborateurs sont sortis du fort et ont examiné les dégâts produits par le bombardement des jours précédents. Cet examen leur a réservé une bien désagréable surprise.

Ils s'attendaient certes à trouver des entailles et des brèches dans le béton et l'acier des superstructures, mais ce qui s'offre à leurs yeux c'est un bouleversement inimaginable. L'ouvrage n'a plus de forme; ce n'est plus qu'un lambeau de terre lunaire criblée de cratères.

Tout un fossé est comblé par des éboulis. Quant au glacis, il a été éventré et une partie du réseau de barbelés qui le recouvrait a disparu.

On ne voit plus les coupoles. Elles sont recouvertes de gravats. Les officiers les examinent. Toutes portent des atteintes. Les obus ont égratigné leur calotte sphérique et y ont laissé les traces de leurs griffes de feu. Un canon de 15 c. a la gueule enlevée en biseau, un autre est immobilisé dans son embrasure.

Mais voilà qui est plus grave : l'épais anneau protégeant les coupoles de 12 c. et de 15 c. a été mis en pièces de sorte que, déchaussées et décentrées, les tourelles métalliques oscillent dans leur gaine. Le tir des pièces qu'elles abritent ne pourra plus être réglé.

Sous la carapace bosselée du fort, 380 hommes répartis à tous les postes de combat suppléent par d'héroïques résolutions aux premières défaillances du matériel. Enfermés depuis plus de dix jours dans leur souterrain, ils savent que de sinistres présages ont marqué leur destin. Pour eux, la bataille ne comporte plus qu'une issue : la captivité ou la mort.

Huit heures de service, huit heures de repos, huit heures de garde... La vie de la petite collectivité, malgré son atmosphère de drame, se déroule dans la parfaite harmonie de l'ordre.

Pendant toute la nuit, le silence n'a été troublé que par le vrombissement de la salle des machines. Brusquement à 5 h. 30, un premier craquement sur les superstructures annonce la reprise du bombardement. D'autres suivent. Ce n'est que le prélude. Bientôt cinq, six, huit, dix canons alternent leurs abois en un infernal tintamarre qui va se prolonger jusqu'à 22 h. 30. « L'enfer ! » écrit le commandant Speesen.

C'est dans les coupoles qu'on perçoit le mieux la stridente cacophonie du vacarme extérieur. Voici une de ces hautes tourelles de béton dans laquelle est encastrée une coupole cylindrique de 12 c. De l'étage inférieur, on accède par une échelle en fer à l'étage intermédiaire. Là, se tient le maréchal des logis sous-chef de coupole qui, au moyen d'un volant, commande le mouvement giratoire de la masse métallique, l'accélère, le ralentit, manie le curseur et lit à haute voix l'angle d'orientation. Le plafond est très bas. Une trappe permet de se hisser dans la chambre à canon.

Eclairée à l'électricité, la chambre à canon apparaît très exiguë sous son épais dôme d'acier.

Deux canons aux culasses luisantes s'y dressent l'un à côté de l'autre. Leur gueule invisible disparaît dans la double embrasure pratiquée dans la cuirasse de la coupole.

Huit hommes sont là autour des deux pièces : le chef de coupole, le chef de pièce et six servants. De la main ils peuvent toucher l'épaisse voûte de 22 cm. qui les sépare de l'extérieur. Emprisonnés dans ce réduit circulaire, assis, accroupis, les hommes attendent, depuis plus de deux heures, que le téléphone haut-parleur qui les relie au bureau de tir, leur transmette l'ordre de charger les pièces.

Boum, boum. Voici qu'au loin retentit le signal annonciateur du bombardement. Bientôt des bolides tombent des hauteurs du ciel et viennent s'écraser autour de la coupole.

Les coups se rapprochent. Soudain un terrible fracas fait sursauter les huit hommes. La tourelle se déplace, vibre. Un obus l'a frappée de plein fouet.

Pendant que le chef de coupole regarde si les jointures de la cuirasse n'ont pas cédé, un second choc jette les hommes les uns sur les autres. Blêmes, les dents serrées, ceux-ci sont à peine remis de leur émoi qu'une nouvelle explosion fait grincer toute la carcasse de la coupole.

Elle est si proche qu'elle produit l'effet d'une décharge de tonnerre. On a l'impression d'être pris dans un tourbillon de feu et d'être rejeté sur le parquet d'acier.

Mais qu'est-ce ? Une voix résonne dans le téléphone. Le vacarme du bombardement ne laisse filtrer que des syllabes incompréhensibles. Vite le chef de coupole fait répéter les ordres communiqués. Il les transmet au sous-chef de coupole. A

tous les étages, les voix d'hommes s'efforcent de dominer le tintamarre des explosions. Des mots se détachent : orientation, inclinaison... La tourelle se meut... Les servants sont debout autour du canon de droite. L'autre est hors service. Le premier manie le volant de l'appareil de pointage en hauteur et le frein d'arrêt de rotation. Les autres graissent l'anneau, le plateau obturateur, le cylindre de chargement. Le projectile et la charge disparaissent dans l'âme de la pièce. Un homme saisit le refouloir, un autre, le tire-feu.

Encore un dernier ordre :

— Pièce, feu...

Le canon s'est rejeté en arrière puis a bondi comme s'il allait s'élancer au dehors par l'embrasure. Sous le choc de la détonation, la coupole tressaute et s'emplit de fumée. A l'étage inférieur, un homme manœuvre la manivelle du ventilateur.

Dix, quinze, vingt, trente fois, les canonniers recommencent les mêmes manœuvres et, autant de fois, la pièce mêle ses abois au vacarme extérieur.

Si les hommes de service dans les coupoles ne voient rien et en sont réduits à des conjectures sur les objectifs de leurs tirs, d'autres sont en contact continu avec l'ennemi. Ce sont les éclaireurs. De grand matin, ils quittent l'ouvrage et se mettent en campagne. Ils ne s'attardent guère aux abords immédiats du fort, ils fouillent la vallée puis gagnent les hauteurs de la rive droite et surveillent l'ancien rayon d'action de Barchon. Ce 10 août, ils réussissent à signaler d'importants rassemblements ennemis dans les environs de Visé et en particulier à Dalhem. Les Allemands croyant Pontisse aveuglé sont déconcertés par la violence et la précision de ses tirs. « De 6 h. 30 à 8 de l'avant-

midi, l'artillerie ennemie du fort de Pontisse bombarde le village de Dalhem, relate l'historique de l'Infanterie-Regiment Hamburg (2 Hanseatisches) N^o 76... La présence du régiment a probablement été signalée au fort au moyen de messages transmis par des pigeons qui abondent ici. »

Dans le cours de l'après-midi, une batterie de 21 c. installée sur la route Visé-Warsage tombe à son tour sous le feu de Pontisse et est réduite au silence. « L'effet moral fut considérable tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du fort », écrit le lieutenant Van Roy.

Peu à peu cependant, les ripostes du fort perdent de leur vigueur. Le 76^e régiment d'infanterie allemande chargé de l'investir a occupé Wandre. La tâche des patrouilleurs devient plus périlleuse. Il faut attendre la nuit pour rentrer. De ce fait, le service de renseignements fonctionne avec moins de régularité.

Sous les coups répétés du bombardement, les organes vitaux se délabrent de plus en plus. La plupart des coupoles enterrées sous des débris de béton ne tournent plus. En tirant, les gueules des canons poussent le béton devant elles, provoquant ainsi des éclatements prématurés.

Le séjour dans les chambres à canon est à présent un véritable supplice. Les jointures de la calotte sphérique cèdent, livrant passage à de longues flammes qui brûlent les canonniers.

Les coupoles de 21 c. offrent moins de protection encore aux servants de l'obusier. Le choc des explosions cisaille avec une extraordinaire violence et projette sur les hommes les tire-fonds à têtes boulonnées reliant les segments de la tôle intérieure. A chaque coup, les malheureux canonniers

se courbent, se couchent, se protègent de leurs bras la nuque et la tête, mais les débris de fer giclent dans tous les sens et les blessent comme des balles.

Les officiers vont d'une coupole à l'autre, font évacuer celles qui sont devenues intenable, réconfortent les blessés. Dans tous les locaux, dans toutes les galeries, des hommes souffrent en silence. On souffre, mais on tient. « Voilà quinze jours que nous n'avons plus un instant de répit, presque plus de repos, on ne mange plus que des biscuits et du « singe » abreuvés d'eau fangeuse », raconte le commandant Speesen.

Cependant vers 6 heures, au moment où toute la garnison abattue, résignée à son sort, subit passivement le roulement abrutissant du bombardement ennemi, une bonne nouvelle la redresse dans un frisson de fierté. Le commandant vient de recevoir un message du général Leman. Aussitôt, il a rassemblé ses hommes et leur en a donné lecture :

Fort de Loncin, le 10 août 1914.

Quartier-Général de la Position,

Je suis très satisfait de la résistance du fort de Pontisse et j'ai appris avec plaisir que l'attitude et le moral de la garnison sont excellents.

J'exhorte à nouveau ce fort à tenir jusqu'à la dernière extrémité, le salut de la Patrie en dépend. J'ai nommé aujourd'hui, maréchal des logis, le brigadier Emile Calemyn de la 11^e Batterie, pour le récompenser des services qu'il a rendus à la défense de la Position.

*Le Lieutenant Général
Commandant la Position fortifiée,
(s) Leman.*

Pendant la lecture de ce message, le commandant observe les figures non rasées souillées de poussière et de poudre qui l'entourent : une magnifique expression de confiance les détend, les illumine. « Toutes les peines sont oubliées, écrit-il, » si on pouvait venir nous aider ! Il serait temps, » car la maison est bien près de crouler. »

A l'autre extrémité de la brèche que Barchon a ouverte dans la ceinture fortifiée, le petit fort d'Evegnée, gravement mis à mal, lui aussi, est depuis le matin, la cible d'une batterie de 21 c. et de plusieurs batteries de campagne.

Les obus cognent avec fureur sur les surfaces arrondies de béton, en font jaillir d'épais nuages de fumée grise qui s'évanouissent dans la légère brume matinale. Autour de l'ouvrage, sur les routes, dans les vergers et les champs, toute vie a disparu. Hommes et bêtes ont fui ces lieux où retentissent sans arrêt les abois de monstres invisibles.

Depuis l'aube, le fort martelé, secoué, mordu par le feu des projectiles semble frappé à mort. Il ne réagit pas. Une heure, deux heures passent. Ses coupoles restent immobiles. Sous les lourds nuages de fumée qui l'enrobent, il n'est plus qu'une masse inerte. Serait-il au terme de sa résistance ? Non, il lui reste à en vivre la phase la plus dramatique : celle de l'agonie.

Vers huit heures, un groupe de soldats, carabine à la main, sortent du fort. Ils inspectent les environs puis, en longeant une haie, se dirigent vers le village de Tignée. L'un d'eux porte un panier de pigeons. Bientôt, ils sont dans le clocher de la petite église rustique et, les jumelles braquées sur l'immense panorama verdoyant, cher-

chent l'emplacement des canons ennemis qui, sans répit, font trembler la terre de leurs rugissements.

Tous les couverts, bois, bosquets, villages, surgissent tour à tour en images nettes dans les verres des lunettes d'approche, mais sans révéler le moindre indice d'une batterie en action.

Déconcertés, les observateurs échangent leurs impressions. Là-bas, sur la carapace du fort, la fumée noire des obus forme un large écran mouvant. On écoute les coups de départ... une, deux, trois secondes s'écoulent et les projectiles viennent s'écraser sur le béton et l'acier de l'ouvrage.

Au bureau de tir, devant leurs cartes déployées sur la table, les officiers de service se morfondent dans l'attente des renseignements qui leur permettront de répondre à coups de canon aux défis de l'ennemi.

Enfin, voici que la voix lointaine d'un observateur résonne dans le téléphone :

— Batterie allemande en position derrière le château de Cerexhe-Heuseux.

Aussitôt, alerte dans les coupoles. Le fort secoue sa torpeur. Tir progressif avec un canon de 15 c. et le mortier de 21 c., les deux seules pièces qui soient encore en état de tirer. Tel un fauve blessé, Evegnée rugit. Sa voix se mêle, en un colloque sauvage, à celle des obusiers allemands qui s'acharnent à sa ruine.

Du haut du clocher de Tignée, les observateurs assistent au duel. Dans tous les esprit, une pensée, un espoir : assister au musellement de la batterie allemande. Quelle joie! Voici que celle-ci semble espacer ses hurlements, puis se tait.

Pas pour longtemps hélas! Un quart d'heure

après, elle se réveille. Elle a changé d'emplacement.

Au bureau de tir à présent, plus de renseignements, la ligne téléphonique le reliant au clocher de Tignée est coupée. Décidément, tout s'acharne à éliminer de la situation les derniers espoirs. Tandis que les canons du fort sont devenus muets, ceux de l'ennemi donnent de la voix à qui mieux mieux. Certains d'entre eux qui viennent d'ouvrir le feu sont postés du côté de la ville et battent la gorge de l'ouvrage.

A 10 h. 35, les observateurs de Tignée transmettent par pigeon le message suivant : « Des batteries semblent se trouver dans les grands carrés 4571 et 4572. »

Quelques minutes après, les grands carrés signalés sont balayés en tous sens par des rafales de feu. Cependant, le bombardement ne perd en rien de sa violence. Les déflagrations qui ébranlent les voûtes des galeries et des casemates, font présager une catastrophe.

Rien de plus déprimant que l'inaction. Pour inspirer confiance à ses hommes, le commandant Genonceaux donne l'ordre de tirer sur des emplacements présumés de batteries.

Une de celles-ci semble tapie dans les dépressions qui entourent Barchon. Le fort braque ses deux canons disponibles dans cette direction.

Mais toutes ses tentatives en vue de faire pièce à l'adversaire restent sans résultat. Le matériel se délabre de plus en plus : la coupole de 15 c. se cale, celle de 5 c. 7 du saillant III est mise hors de service.

A 12 h. 30, la meute des canons ennemis se tait. Accalmie. Le commandant monte aussitôt sur

le fort et constate les effets du bombardement. Partout, des brèches et des entonnoirs. Le béton du front I-II a particulièrement souffert.

Une demi-heure plus tard, le bombardement recommence, plus violent que l'avant-midi. Plus précis aussi. Le massif central — énorme dôme de béton — est comme une cime battue par la foudre. Des débris de béton s'en détachent, s'effritent, sont projetés au loin en pluie de cailloux.

Le front de gorge est durement martelé.

Le fort est comme un navire en perdition. Partout, on veille à prolonger son existence par des moyens de fortune. Les blindages défoncés des fenêtres sont remplacés par d'épaisses couches de matelas.

L'adjudant du matériel et ses aides s'exténuent à remettre en mouvement les coupoles calées. Travail pénible. Pendant que, le torse nu, ruisselants de sueur, ils s'acharnent sur les lourdes masses métalliques, l'orage qui gronde au-dessus de leurs têtes les secoue, les assourdit. Parfois, une décharge plus rapprochée projette des flammes à travers les fentes à l'intérieur de la coupole : on entend alors des cris, des hurlements. Des hommes brûlés se tordent le douleur. Un coup de plein fouet brise l'avant cuirasse de la coupole de 15 c.

Pendant ce temps, l'obusier de 21 c. met sa note grave dans le tintamarre du bombardement. Les observateurs ont signalé une batterie à gauche du château de Cerexhe et des rassemblements de troupes au point repéré 3119. Avec l'unique pièce à longue portée qui lui reste, Evegnée tient à montrer à l'adversaire qu'il n'est pas encore hors de combat.

Dans le courant de l'après-midi, les Allemands

tentent de s'emparer du poste d'observation de Tignée. Une de leurs patrouilles est dispersée par des renforts envoyés en toute hâte. Deux Allemands sont faits prisonniers. A 19 h. 10, les observateurs quittent en toute hâte le clocher : une troupe ennemie menace de leur couper la retraite.

Cette fois, Evignée est tout à fait aveuglé. En effet, l'ennemi a pris la précaution d'empêcher toute observation par les « trous d'hommes » des coupoles : au moindre mouvement des calottes métalliques, la mitraille des shrapnels les cingle avec violence.

Dans la soirée, la situation s'aggrave. Gaz et fumées envahissent les longues galeries souterraines. Plus moyen de pénétrer dans les locaux du front de gorge où sont installées les batteries. Une odeur immonde se répand peu à peu partout.

Extérieurement, le fort n'est plus qu'un monceau de ruines. Les observateurs allemands ont l'impression que sa destruction est assez avancée pour pouvoir exiger de son commandant une capitulation immédiate. Avant la tombée du soir, un parlementaire se présente à la poterne d'entrée du fort. Le commandant Genonceaux refuse de le recevoir. Pendant la nuit, le bombardement continue à cadence ralentie.

Quant à son voisin de droite, Fléron, il veille. Sous les coupoles, sur le terre-plein, à toute heure, des hommes scrutent le terrain. Hélas! aux abords immédiats de l'ouvrage, nul mouvement suspect. Tout reste désespérément calme. La large chaussée toute proche sur laquelle les petits canons sont braqués, est déserte. L'ennemi qui s'est fait échauder plusieurs fois dans le rayon de tir du fort, est à présent d'une prudence extrême. Il se tient à

bonne distance et dissimule soigneusement ses batteries.

Bien qu'en cette journée, l'artillerie allemande ne le prenne pas à partie, Fléron est en action de grand matin. Il se pique de ne laisser nul répit aux occupants du fort de Barchon qu'il harcèle pendant de longues heures.

Mais voici que s'offre l'occasion d'intervenir plus efficacement encore dans la grande bagarre : Evegnée est malmené par l'artillerie adverse, on va lui porter aide. Les observateurs découvrent une batterie en position à Parfondvaux, 800 mètres Est de Bellaire. Toutes les grosses pièces prennent immédiatement l'emplacement repéré sous leurs feux concentrés. Le résultat ne se fait pas attendre. Les canons ennemis deviennent muets. Ils changent d'emplacement. Fléron essaie encore de les atteindre, mais en vain cette fois.

Il est plus heureux du côté de Barchon où une batterie, qui bombardait le fossé de gorge d'Evegnée, s'effondre sous ses coups bien ajustés. D'autres interventions non moins vigoureuses, particulièrement contre des troupes signalées sur la route Saive-Barchon, exaltent la confiance et le moral de la garnison.

« Les pièces allemandes qui bombardaient Evegnée furent énergiquement contrebattues par les forts voisins de gauche à droite : Pontisse et Fléron », rapporte l'historique de l'Infanterie-Regiment von Lützow N° 25.

Vers 3 heures, le personnel de garde à la poterne d'entrée voit une forme humaine se glisser dans une des rigoles de la rampe d'accès. C'est, dirait-on, un mendiant loqueteux. Il approche en rampant. De l'intérieur, les hommes lui crient :

— Que faites-vous là? Qui êtes-vous?

— J'apporte un message.

— D'où venez-vous?

— De Loncin. Je suis envoyé par le général Leman.

Vite, on abaisse le tablier du pont, on ouvre la grille et l'homme entre. Il fait peine à voir. Couvert de poussière, à bout de forces, il demande à être conduit auprès du commandant, à qui il révèle son identité.

C'est le maréchal des logis Joseph Krantz. Attaché au quartier-général de la position en qualité d'agent de renseignements, c'est lui qui assure la liaison entre Leman et les commandants de forts. Mission extrêmement périlleuse. Arrêté plusieurs fois au cours de ses randonnées, Krantz se tire d'affaire grâce à son sang-froid et à sa connaissance approfondie de la langue allemande.

Maintenant il vient de Chaudfontaine. Par quel miracle d'astuce et d'énergie a-t-il réussi à traverser les lignes allemandes?

Le message dont il est porteur est réconfortant.

Le général communique que tout va bien, qu'il faut avoir confiance et tenir ferme.

Le commandant félicite le brave messenger de son audace, le fait restaurer, puis le charge d'annoncer au général Leman que Fléron attend l'ennemi de pied ferme et qu'il remplira sa mission jusqu'au bout.

L'homme quitte le fort et disparaît...

III.

L'armée Einem marche sur Liège. Evegnée succombe.

Journée du 11 août.

L'armée Einem constituée par Bülow en vue de mettre rapidement fin à la résistance de Liège, a quitté sa zone de concentration dès l'aube et se dirige à marches forcées vers la ville belge. Elle comprend 3 corps d'armée : le IX C.A. (Général Quast), le VII C.A. (Général von dem Borne) et le X C. A.

Avec son artillerie, ses convois de munitions, ses grands bagages, un corps d'armée comporte 41.000 hommes, 14.000 chevaux, 2400 voitures (y compris canons et caissons). Echelonné sur une route, il forme une colonne de 49 kilomètres de profondeur. Trois de ces colonnes s'étirent de la frontière allemande dans la direction de l'ouest.

Ce n'est pas tout. A chacun de ces corps d'armée on a adjoint de puissantes formations d'artillerie lourde. Canons, obusiers, lance-mines, mortiers, tous les engins de destruction les plus récents et les plus efficaces, ceux que les usines Krupp ont fabriqués en grand mystère et qui sont destinés à écraser les cuirasses métalliques et bétonnées les plus résistantes.

Dans ces immenses convois trépidants, il y a des pièces de toutes formes et de tous calibres,

depuis le canon de 7 c. 7 au profil peu compliqué jusqu'aux obusiers de 21 c., de 28 c. et de 30 c. 5, mastodontes d'acier menaçant le ciel de leurs gueules énormes. Et cependant ce n'est pas encore cela la grosse surprise du siège de Liège. On va bientôt en avoir la révélation...

Tout ce matériel de guerre ne porte nulle trace d'usure, mais semble sortir d'un arsenal. Tandis que les Belges ont conservé dans leur artillerie de vieux engins inutilisables comme le canon de 12 c. de 1862 et le canon de 15 c. en fonte, les Allemands partent en guerre avec des armements ultra-modernes.

Voilà qui donne à cette seconde invasion un aspect bien plus formidable que celle du 4 août, c'est cette longue succession de monstres trapus, tirés par des attelages de douze, seize et même vingt-quatre chevaux. Ils défilent dans un tintamarre de ferraille qui se répercute dans les combes et les vallées.

Tout vibre, tout tremble sur leur passage. Leur cheminement lent et régulier évoque l'idée d'une inexorable force d'écrasement et de nivellement devant quoi tout cédera.

Les hommes qui les accompagnent — conducteurs et canonniers — prennent plaisir à voir l'ébahissement des civils belges qui assistent à ce spectacle.

Comme le 4 août, un soleil radieux fait scintiller l'acier des armes, dore les remous de poussière enveloppant les colonnes et entretient l'illusion de la joie dans cette catastrophique atmosphère de guerre. Les bêtes des attelages sont toutes ruisse-lantes de sueur.

Bien alignés, en rangs par quatre, les fantassins

passent en grouillantes théories. Pendant des heures, les compagnies succèdent aux compagnies, toujours dans le même ordre et à la même cadence. Un obsédant bruit de bottes court au loin sur toutes les routes de l'est.

Raides comme des automates sous leur casque pointu, les feldgrauen abattent avec un remarquable allant leur première étape en territoire ennemi. L'angoisse de la guerre se lit sur la plupart des physionomies qui sont graves et soucieuses. C'est que la terre belge avec laquelle ils ont pris contact n'offre à leurs yeux que des images de destruction et de mort.

A peine ont-ils franchi la frontière qu'apparaissent des villages déserts, partiellement incendiés ou entièrement transformés en monceaux de ruines, autour desquels rôdent des animaux affamés. Terrorisés par les forfaits des envahisseurs, les habitants ont fui bien loin pour échapper au cauchemar qui s'est abattu sur leur région.

Pendant que ces masses d'hommes et de matériel se meuvent vers Liège, les batteries amenées le 4 août par l'armée Emmich ne restent pas inactives. Les bombardements auxquels les forts de Pontisse et d'Evegnée ont été soumis les jours précédents n'ayant pas donné les résultats escomptés, d'autres dispositions d'attaque sont prises pour la journée du 11.

Plus qu'un seul objectif pour cette journée : quelque répit est laissé à Pontisse et toute l'artillerie disponible reçoit l'ordre de concentrer ses feux sur Evegnée.

Depuis le 4 août, ce petit fort est en action; l'ennemi connaît la précision et la vigueur de ses ripostes. Aussi, pour l'aveugler et le réduire à une

passivité absolue, tout un régiment — le 25^e — est chargé de l'investir.

Commencées pendant la nuit, les manœuvres d'investissement ne sont pas terminées à l'aube. Dès que point le jour, les observateurs du fort aux aguets aperçoivent des tirailleurs ennemis près de la ferme Fawetay, le long de la route militaire et dans un chemin creux tout proche. « Les récoltes aux abords du fort sont remplies de troupes ennemies », note le général Genonceaux.

Ordre d'ouvrir le feu : les petites coupoles de 5 c. 7 se soulèvent, aboient rageusement et épanchent de larges nappes de mitraille tout autour de l'ouvrage. La piétaille grise est dispersée et se réfugie dans les chemins creux et les dépressions de terrain.

Alors le bombardement commença. La violence des premiers chocs de feu qui ébranlent l'ouvrage, impressionne les plus braves. Les obus accourent de tous les points de l'horizon, s'acharment sur toutes les faces de l'ouvrage. Dans les fossés, sur le béton et l'acier des superstructures, les éclatements se suivent en un roulement infernal.

Bien que la supériorité de l'artillerie ennemie s'avère écrasante, le commandant Genonceaux qui n'a plus qu'une seule grosse pièce en état de tirer, ne songe qu'à une chose : se défendre, riposter aux coups fracassants de l'adversaire. Pour se défendre, il faut voir. D'où nécessité de rétablir à tout prix le poste d'observation de Tignée.

Une poignée d'hommes résolus sortent du fort et pour la toute dernière fois se dirigent vers le petit clocher, dont on aperçoit la pointe là-bas à quelques centaines de mètres au-dessus des arbres

du hameau. Les hardis gars réussissent à le récupérer.

Ils n'y restent pas longtemps. Après vingt minutes, branle-bas dans la tour. Les fantassins qui protègent le poste et surveillent les issues de Tignée ont jeté l'alarme. D'importantes forces ennemies s'approchent de la localité. Vite en retraite sur le fort. Des coups de feu claquent.

Les hommes d'Evegnée se replient en tenant l'ennemi à distance et, poursuivis par une fusillade drue, rentrent dans l'ouvrage. Quelques-uns sont blessés.

Pendant ce temps, le bombardement dont la violence s'exaspère d'heure en heure, fait craquer le fort comme s'il allait s'abîmer dans un effroyable écroulement. Les hommes ont maintenant la certitude que la lourde carapace de béton qui les protège n'est pas invulnérable. Elle se fissure et se désagrège. Des débris de béton tombent des voûtes. « Des pierres sont projetées à l'intérieur du bureau de tir », écrit le commandant Genonceaux.

Les coupoles tressautent et grincent dans leur gaine de béton. Les explosions corrodent leur acier qui cède aux jointures, livrant passage aux flammes. Les canonnières sont secoués, ballotés par la tempête de feu qui gronde au dehors. Blessés par des boulons qui se détachent avec force de la cuirasse, brûlés par des jets de feu, plusieurs sont transportés à l'infirmerie.

La coupole du 21 c. est calée et déchaussée; d'énormes flammes y pénètrent. Leur lueur rouge éclaire la galerie toute proche. Le commandant Genonceaux est brûlé à la jambe droite par l'une d'elles.

Les dégâts s'aggravent partout : presque toutes

les coupoles, grosses et petites, sont hors de service. Un seul canon de 15 c. est encore en état de tirer, mais comme l'avant-cuirasse de la coupole est brisée, il est difficile d'en régler le tir avec précision.

Cependant, officiers et gradés poursuivent la lutte. Sous la conduite du maréchal des logis Baudoux, une équipe d'élite tente une dernière fois de réoccuper le poste de Tignée. Mais c'est folie de vouloir sortir du fort sous la pluie de feu qui l'assaille : à peine ont-ils franchi la grille qu'un de ces braves s'abat, tué net.

Que faire? S'avouer vaincus? Pas encore. Le fort n'a plus qu'un canon : on y enfourne projectile sur projectile et on tire vers Cerexhe-Heuseux, vers Mortier, vers Julémont. On tire sans grand espoir d'atteindre l'ennemi mais pour la satisfaction de lui montrer qu'on n'a pas encore reçu le coup fatal et qu'on tient bon quand même.

A midi, court entr'acte. Pendant vingt minutes, le tintamarre fait place à un lourd silence. Vite les officiers sortent pour examiner l'état extérieur de l'ouvrage. Le surveillant du génie fait constater au commandant qu'en certains endroits le béton, rongé par les projectiles, n'a plus que 30 centimètres d'épaisseur.

La reprise du bombardement est marquée par des salves de quatre coups qui font vibrer le fort jusque dans ses fondements. Puis les craquements se suivent à une cadence saccadée et se confondent.

Le béton vole en éclats et retombe en pluie crépitante sur la calotte sonore des coupoles. Tout l'ouvrage fume comme s'il avait pris feu. D'épais

nuages couvrent ses brèches, se traînent dans les fossés et s'infiltrèrent dans les longs couloirs obscurs.

Evegnée n'est plus qu'une caverne empestée et menacée d'effondrement. Maintenant plus d'espoir. Le dernier canon s'est tu. Pour toujours. Les équipes de travailleurs qui s'acharnaient à remettre les coupoles en état, en ont été chassées par les souffles de feu et les éclats d'acier qui y pénètrent.

Tout tremble, grince, craque. Les 380 hommes de la garnison ont évacué les locaux et les galeries de la périphérie et se sont massés au cœur de l'ouvrage, dans la galerie centrale. Ils savent que la partie est définitivement perdue. Leurs figures hâves ont une émouvante expression de résignation.

Nulle plainte, nulle récrimination. Et cependant, à mesure que les heures passent, ils sentent que le dénouement de la tragédie approche. Que peut-il être sinon l'anéantissement de l'ouvrage et de ses occupants?

De plus en plus, le fort aspire les gaz et les fumées du dehors. Une angoisse étreint le cœur des chefs. On va périr asphyxiés. Déjà des hommes s'évanouissent. Au corps de garde, on étouffe : le personnel qui y est de service appelle à l'aide.

A l'infirmierie, les secousses sont d'une telle violence que le local semble se déplacer. Instruments de chirurgie et flacons pharmaceutiques dégringolent des étagères. Les fenêtres blindées, capitonnées de matelas, menacent à chaque coup de voler en éclats. Elles laissent filtrer une épaisse fumée qui saisit les blessés à la gorge.

Couchés sur leur lit, les pauvres gars sont en proie à un cauchemar hallucinant. Les dents ser-



Le Commandant O. GENONCEAUX
(Ct du fort d'Evegnée)
† 20 février 1938.



rées, ils écoutent les hurlements des monstres d'acier qui encerclent le fort. La fièvre emplit leur cerveau de visions torturantes. D'un moment à l'autre, la voûte du local va s'effondrer... et les broyer vifs. Mais qu'est-ce? Elle bouge... Horreur!

Tremblant de terreur, un malheureux s'est levé sur son séant et a poussé un long cri strident. Les infirmiers se précipitent. Mais voici que d'autres blessés s'agitent et appellent à l'aide. Scène d'hallucination collective. Des hurlements, des lamentations fusent de toutes parts. On veut fuir cette caverne infernale où la mort va faire irruption.

Le commandant Genonceaux et ses auxiliaires, le lieutenant Paix, les sous-lieutenants Hardenne et Simon se prodiguent partout aux endroits les plus menacés. Le calme des hommes dans cette atmosphère de catastrophe les émeut. A présent, tout espoir de prolonger la résistance s'est évanoui. Non seulement on ne peut plus se défendre, mais on va périr dans la fumée, dans les éboulis. Faut-il laisser se consommer le sacrifice de ces 380 braves qui, depuis le 4 août, n'ont jamais faibli ni devant les risques, ni devant la souffrance, ni devant la mort?

C'est à cette question qu'à 3 h. 50 tous les officiers réunis en conseil de guerre sont conviés à répondre. En effet, un officier allemand, accompagné d'un interprète, vient de se présenter à la poterne d'entrée, muni d'un écrit du commandant des troupes devant Evagné, ainsi conçu : « Le commandant des troupes devant Evagné prie le commandant, brave défenseur de ce fort, de se rendre. »

A l'unanimité, les membres du conseil esti-

ment qu'il est impossible de continuer la résistance.

Après la mise hors de service de ce qui fonctionne encore et la destruction de tous les documents, la garnison est faite prisonnière avec les honneurs militaires. Les officiers conservent leur sabre.

A la sortie du fort, le commandant allemand salue le commandant Genonceaux, lui serre la main et lui dit : « Vous êtes un brave soldat. »

Les Allemands sont très étonnés de voir si peu d'officiers parmi la garnison. Ils examinent avec une visible satisfaction les ravages de leur artillerie. « Le bétonnage du massif central avait été fort abîmé; les obus allemands y avaient creusé d'énormes entonnoirs », écrit Bieberstein.

Par suite de la chute de Barchon et d'Evegnée, l'hémicycle fortifié de la rive droite est à présent réduit à quatre forts et les routes du nord ne sont plus barrées que par Pontisse, placé sur la rive gauche à environ dix kilomètres de la frontière hollandaise.

C'est à ce moment que l'armée Einem, traînant le tonnerre roulant de ses pièces lourdes, arrive devant Liège.

Cependant, malgré les forces massives dont ils disposent, malgré la formidable puissance de leur matériel d'artillerie, les Allemands s'obstinent à recourir à des procédés d'intimidation pour obtenir la capitulation immédiate des ouvrages qui résistent encore. Tout comme Emmich, Einem croit qu'il suffira de démontrer aux derniers défenseurs de Liège, l'inutilité de leur résistance et l'effroyable risque d'anéantissement auquel elle les expose, pour qu'ils cèdent au décourage-

ment. On avait tant répété en Allemagne que l'armée belge était dénuée de tout esprit militaire!

En cet après-midi du 11, le fort qui contrarie le plus les plans du commandant allemand c'est Fléron. Tant par sa situation que par son activité. Placé au centre de l'hémicycle, tout contre la grand'route Liège-Aix-la-Chapelle il bloque les masses d'hommes du IX^e corps qui affluent d'Allemagne et encombrant Herve et les environs.

Grâce à l'audace de ses guetteurs, Fléron voit clair et voit loin. Il sait qu'une fantastique marée de soldats gris déferle sur le territoire belge, qu'elle se renforce d'heure en heure, qu'elle cherche des issues, des voies de communication pour se répandre dans toute la région qu'il surveille.

Successivement, des troupes ennemies sont signalées à Julémont, La Xhavée, Ayeneux, Magnée, Romsée, Micheroux, Retinne. Fléron ajuste sur elles le tir de ses grosses pièces, les disperse, les contraint à fuir la zone confiée à sa vigilance.

Un orage incessant emplit le ciel de ses éclairs et de ses grondements. Avec la soudaineté de la foudre, obus et shrapnels volent d'un bout à l'autre de la contrée, abattent hommes et bêtes, culbutent véhicules et canons, sèment l'énerve-ment et la panique parmi les envahisseurs qui en sont réduits à se terrer et à dissimuler leurs moindres mouvements.

La combativité du fort étonne et inquiète le commandant des troupes cantonnées à Herve. Ces malheureux Belges ignorent donc le sort qui les attend s'ils s'obstinent à résister? On va les en prévenir...

A 15 h. 30, on voit arriver sur la grand'route, venant de Micheroux, un cavalier allemand portant un fanion blanc. Il est encadré par deux trompettes et précède, d'une vingtaine de mètres, une automobile roulant très lentement. Sur chaque marche-pied de la voiture, se tient un soldat, fusil à la main.

Dès que les sentinelles extérieures ont aperçu les cavaliers ennemis, elles les somment de s'arrêter. Le petit groupe et l'automobile qui le suit font halte. De la voiture descendent un officier allemand et M. de Franquen, juge de paix de Herve.

Les soldats belges se portent à la rencontre des Allemands. Ceux-ci demandent de pouvoir parler au commandant du fort : ils ont une communication très importante à lui faire. On les autorise à s'avancer jusqu'au saillant I de l'ouvrage.

Peu de temps après, le commandant Mozin, qui a été prévenu, arrive, escorté de quelques-uns de ses hommes, baïonnette au canon.

Les deux officiers se saluent. Aussitôt le parlementaire allemand, un hussard de la mort, prend la parole :

— Je suis envoyé par le général commandant la division cantonnée à Herve et au-delà, dit-il.

Puis, dépliant une feuille qu'il tient en main, il se met en devoir de lire une note de son chef, rédigée en français. Ce n'est qu'une longue suite de menaces : une division et demie vient d'arriver à Herve, trente batteries, dont de l'artillerie lourde et d'un calibre inconnu jusqu'à ce jour, vont ouvrir le feu sur Fléron et l'anéantir.

Le civil a été amené pour confirmer ces renseignements. Le commandant Mozin le regarde :

— Et vous vous prêtez à cette vile besogne, lui dit-il.

— Que voulez-vous, mon commandant, je suis venu contre mon gré. Ils m'ont emmené de force.

L'officier allemand continue : « Résister serait inutile, d'autant plus que le fort d'Evegnée vient de se rendre. »

Ça, la chute d'Evegnée, c'est une grosse surprise, l'argument décisif, semble-t-il...

Mais le commandant Mozin n'a pas bronché. Pendant toute la durée de l'entrevue, ses hommes l'observent. Petit de taille, il apparaît tout menu dans sa tenue de service, devant son grand et solennel interlocuteur. Mais quelle assurance dans son attitude, quelle fermeté dans son regard!

A peine l'Allemand a-t-il terminé la lecture de sa note, qu'il lui dit d'un ton sec :

— Bref, c'est une capitulation que vous demandez?

— Oui.

— Eh bien, vous direz à votre général que je répons : Non!... Vous pouvez disposer...

L'officier ennemi salue et se retire... Un quart d'heure après, il rend compte de sa mission au général Klüge qui n'en peut croire ses oreilles et... décide de renouveler la démarche. Le commandant de Fléron ne sait sans doute pas qu'Evegnée a capitulé. On va le lui prouver. D'autre part il faut qu'il sache que le « calibre inconnu jusqu'à ce jour » est le 42 c.!

Cette fois, la mission d'aller le convaincre de l'inutilité de sa résistance, est confiée au Haupt-

mann Hüttmann, de l'Infanterie Regiment von Lützow N^o 25. Celui-ci fait monter le commandant d'Evegnée dans son auto, sans toutefois le prévenir de la destination.

« A 17 heures, raconte le commandant Mozin, un nouveau parlementaire se présente, cette fois par le carrefour de La Clef, et accompagné d'un officier belge, le commandant du fort d'Evegnée, prisonnier. Sans cette dernière circonstance, nous aurions fait renvoyer ce parlementaire, car il y avait, décidément, abus. Nous nous rendons sur la route, au saillant III, et entendons le même discours qu'une heure plus tôt, avec la seule différence que le bombardement est annoncé pour le lendemain matin. Nos regards se croisent avec ceux du commandant du fort d'Evegnée :

— Nous avons beaucoup souffert, nous dit-il. »

Au sujet de cette entrevue, l'historique de l'Infanterie Regiment von Lützow N^o 25 rapporte : « Le commandant de Fléron, petit et mince, déclara au commandant Hüttmann, qui lui demandait sa reddition sous menace que le fort serait bombardé avec du mortier de 42 c. : « Monsieur, je suis soldat. Ma réponse est : Non. » Malgré de plus longs pourparlers, il ne fut pas possible de le faire démorde de son point de vue de soldat, qui était le bon. »

IV.

Le mortier de 42 c. tire ses premiers obus sur Pontisse.

Journée du 12 août.

Plan d'attaque soigneusement mis au point, armée richement équipée, matériel de guerre ultra-moderne : tels apparurent, dès les premiers jours des hostilités, les facteurs de supériorité technique que l'Allemagne s'était assurés par sa préméditation du coup de 1914.

Depuis des années, l'artillerie lourde avait été l'objet d'un effort continu de perfectionnement et se trouvait de ce fait dotée d'engins secrets dont la puissance de destruction allait provoquer une véritable stupeur dans le monde entier. Ils étaient destinés à écraser les « puissantes fortifications de la frontière française » (Th. Spiess).

Leur emploi contre la place forte de Liège n'avait pas été prévu. C'est la belle tenue des garnisons des forts qui obligea l'état-major à envisager leur mise en action devant la cité wallonne, parce que seuls, comme le déclarait Bülow, ils garantissaient des résultats *absolument décisifs*.

Parmi ces engins, il en est un dont les Allemands sont particulièrement fiers d'avoir pu dissimuler l'existence avant l'ouverture des hostilités, c'est le mortier gigantesque dénommé « mortier de côte » et que, dans leur langage imagé, les feldgrauen baptisèrent « grosse Bertha ».

Cette pièce monstrueuse avait été fabriquée dans le plus grand mystère par les usines Krupp.

Le 2 août, deux de ces mortiers furent rattachés à la « Kurze Marine-Kanonen Batterie N^o 3 » et placés sous le commandement du Hauptmann Erdmann. L'état-major général ayant donné l'ordre de mettre les pièces en état d'être transportées sur un terrain d'opérations qui serait fixé ultérieurement, on travailla nuit et jour pour que tout fût au point dans le plus bref délai possible. En vue de familiariser le personnel de la batterie — environ 300 hommes — avec le mécanisme compliqué de ce nouvel engin, on procéda en outre à de nombreux exercices de montage et de démontage.

Ensuite les deux mortiers démontés furent chargés sur wagons-plates-formes d'un long train de 120 essieux et, le 10 août, à 1 h. 44, sur ordre télégraphique du commandement supérieur, l'étrange convoi quitta la gare d'Essen.

Par Duisburg, Crefeld, Rheydt, Aix-la-Chapelle, il se dirigea vers la frontière belge « salué par les habitants dont aucun », écrit le major Wesener, « ne savait quels puissants canons nous emmenions avec nous. »

A Herbesthal, il fallut faire halte, la partie du tunnel qui se trouve en territoire belge étant obstruée par plusieurs locomotives lancées les unes sur les autres.

Le lendemain matin, le général Steinmetz investi du commandement de toutes les formations d'artillerie, donna l'ordre de décharger les pièces et de les diriger le plus tôt possible vers Liège.

Le déchargement s'effectua lentement et dans

des conditions difficiles, à cause du mauvais état des rampes. Il dura six heures.

Une seule pièce démontée occupait cinq longs véhicules métalliques, d'un poids respectif de 17.000 kg. et tirés, chacun, par une locomotive routière.

C'était un bien curieux spectacle que cette longue file de locomotives et de véhicules qui avançaient dans un bruit grinçant de ferraille, cahotant sur les routes de campagne comme un train déraillé. Les fantassins en marche vers Liège et qui passaient en colonnes serrées, regardaient avec curiosité ce mystérieux équipage de siège.

Devant, derrière, trottaient les servants de la batterie, l'arme en bandoulière et tout gris de poussière. A plusieurs reprises, les locomotives restent en panne : des soldats d'infanterie, dont la colonne s'étire à proximité, sont réquisitionnés et prêtent leur aide. En certains endroits, des rues trop étroites et des virages trop courts entravent le mouvement des véhicules et nécessitent de difficiles manœuvres.

« C'est à dix heures du soir, raconte un ancien combattant allemand, que la batterie atteint le couvent des sœurs Franciscaines situé à l'ouest de Henri-Chapelle. »

Le lendemain, le trépidant convoi s'ébranla de grand matin et se dirigea vers Battice; de là, il gagna Julémont et fit halte dans la campagne de Mortier, localité de 896 habitants, située à 4 km. du fort de Barchon. C'est à 500 m. nord-est de cette petite localité que le mortier de 42 c. allait bientôt dresser sa menaçante silhouette.

Chaque pièce avait son emplacement réservé. De chaque côté, on fit avancer le premier véhicule

chargé de l'outillage nécessaire au montage et l'on dressa un énorme treuil métallique, haut de plus de 5 mètres.

Les autres véhicules portant la plate-forme, le berceau de la pièce, l'éperon, l'affût, le canon, vinrent successivement se placer sous le treuil qui, lentement, enleva chaque charge et la déposa sur la précédente.

Ces différentes manœuvres s'effectuent avec ordre et sans hâte : un seul faux mouvement retarderait le travail de plusieurs heures. Les hommes qui s'affairent autour des lourdes masses d'acier ont chacun un rôle bien défini. Aussi, nul contretemps, nul à-coup. Au demeurant, rien ne contrarie la tâche des artilleurs-techniciens; ici à Mortier, on est hors de la portée des forts et d'autre part seuls des avions allemands rôdent dans le ciel.

Après cinq heures d'efforts, les deux monstres prennent peu à peu forme; une vingtaine d'hommes agrippés à leurs flancs en fixent, vissent et boulonnent toutes les parties.

Il est environ six heures, lorsque, stabilisés sur leur plate-forme, rivés au sol par un éperon profondément enfoncé dans la terre, ils apparaissent dans toute leur impressionnante membrure.

Pendant ce temps, dans la campagne avoisinante, on a installé une double ligne de rails qui amèneront les projectiles sur wagonnets jusqu'à proximité des pièces. Ces obus ont à peu près la hauteur d'un homme et pèsent 796 kgs.

A 6 h. 15 (heure allemande) une grue élève l'un d'eux jusqu'à hauteur de la culasse de la première pièce; trois hommes le font glisser dans la gueule béante du mastodonte. Grincements, tinte-

ments métalliques : le 42 c. est chargé! L'énorme canon — long de cinq mètres — qui était en position horizontale, se redresse comme pour menacer le ciel.

Or, ce n'est pas le ciel qu'il menace, mais un fort belge perché là-bas sur les hauteurs de l'autre rive de la Meuse, un fort qui, depuis le 4 août, entrave tous les mouvements de l'envahisseur : Pontisse.

Il y a plus de deux heures déjà, les observateurs qui vont régler le tir de la pièce, sont allés s'installer à 1500 mètres de l'ouvrage. Un fil téléphonique déroulé à travers champs sur une longueur de plusieurs kilomètres les relie au personnel de la batterie.

A 6 h. 35, le Hauptmann Erdmann communique :

— Achtung! Attention, nous allons tirer...

Le vide s'est fait autour de la pièce, le personnel s'est écarté... Un ordre : Feuer!

De la gueule du monstre, un long jet de feu rouge a jailli. La terre tremble au loin. Le premier coup est parti... Une vertigineuse colonne de fumée monte dans le ciel bleu.

Quelques légères corrections de longitude et de latitude seulement furent nécessaires pour mettre dans le plein au huitième coup.

Pendant ce temps à Pontisse...

Pris à partie par l'artillerie allemande depuis le 5 août, Pontisse porte sur toute sa carapace les traces des coups reçus. Presque plus de surface lisse, partout la rocaille grise du béton a été mise à nu.

Le fort n'a connu quelque répit que pendant la

journée du 11. « Nous en profitons pour panser nos plaies », écrit le commandant Speesen.

Le 12, l'ouvrage est investi, au nord par le 90^e fusiliers, au sud par l'Infanterie-Regiment Hamburg N^o 76. Pendant toute la nuit, des patrouilles ont rôdé autour de la forteresse et ont tenté de cisailer les réseaux restés intacts sur les glacis.

C'est un jeu de s'en approcher en se glissant dans les zones non battues qui l'entourent. Il y a là d'immenses versants escarpés permettant d'accéder aux avant-glacis sans se faire écharper par les petites coupoles de 5 c. 7. Pendant la nuit, les risques sont encore moindres; le phare du fort, en effet, ne fonctionne plus; il a été mis hors de service par une rafale de mitrailleuse.

A l'aube du 12, une dizaine de fantassins allemands sont là agrippés aux contreforts de l'ouvrage. Ils essaient d'incendier les abatis et les pieux en bois des réseaux de barbelés, mais ils ont beau les asperger de pétrole, après une courte flambée, le feu s'éteint. Un officier s'est écarté de leur groupe et, en rampant, s'est approché très près du fort. Couché à plat ventre, il examine l'énorme carapace mutilée et prend des notes.

A ce moment, un piotte armé jusqu'aux dents sort du fort. C'est un grand gaillard résolu. Tous les jours, il demande au commandant la permission d'aller faire sa petite randonnée solitaire dans les environs. A son retour, il rapporte des renseignements du plus haut intérêt. Mais quelle imprudence de sortir seul! Manie de braconnier ayant le flair des bonnes pistes, sûr de lui-même et non des autres. Au demeurant, le plus audacieux et le plus intelligent des patrouilleurs.

Arrivé au bout de la rampe d'accès, l'homme regarde autour de lui, puis se dispose à faire le tour du fort. Fusil à la main, le dos courbé, il marche avec précaution, s'arrête, prête l'oreille, va de l'avant. La campagne environnante est calme. Là-bas, de l'autre côté de la Meuse, on aperçoit le versant boisé de la rive droite. Le soleil donne aux choses un air de fête.

Soudain, à l'instant même où il s'engage dans le sentier qui conduit au fond de la vallée, le piotte s'immobilise et se couche... Il a aperçu l'officier allemand... Vite il épaula son mauser, vise... Clac! Le coup part. La tempe trouée, l'Allemand se raidit, se retourne sur le dos et reste étendu dans l'herbe.

Le piotte se précipite, s'empare des papiers, des armes de sa victime et les rapporte à son commandant. Celui-ci examine le papier crayonné sur lequel l'officier ennemi était en train d'écrire des notes lorsque la mort glaça sa main. C'est un bulletin de renseignements portant, au verso, un croquis du fort (avec ses destructions) et de ses abords.

L'activité des patrouilles ennemies autour du fort fait prévoir un assaut. Le commandant Speesen prend aussitôt ses dispositions pour l'enrayer : le personnel de garde est renforcé et le lieutenant Couvreur se tient prêt à conduire ses fusiliers à leurs postes de combat sur le terre-plein.

Mais voici que le bombardement qui a recommencé à 8 heures croît en violence d'instant en instant. Les voûtes fissurées se remettent à tressauter sous le choc des projectiles. Le diapason du vacarme extérieur monte, monte... On ne s'entend

plus. Officiers et gradés sont obligés de hurler leurs ordres.

Toute l'armature cuirassée du fort est en piteux état. Dans les coupoles calées, désaxées, déchaussées, le chef du service du génie et ses hommes font des efforts surhumains pour réparer les avaries, mais le mécanisme des lourdes tourelles, constamment secouées par les explosions, est faussé et ne se prête plus à aucune manœuvre. Cependant, malgré tout, les ouvriers s'acharnent... Le maréchal des logis Salomez et ses deux hommes n'hésitent pas à monter sur le massif central pour transporter des sommiers dans une brèche de la coupole de 15 c.

Pendant tout l'après-midi, un avion survole le fort et règle le tir des batteries qui devient de plus en plus précis. Plusieurs pièces battent le front de gorge, c'est-à-dire la partie la plus vulnérable de l'ouvrage, celle qui, d'après les prévisions de Brialmont, ne devait pas être bombardée puisqu'elle est tournée du côté de la ville. C'est dans le fossé de gorge que se trouvent toutes les issues : poterne d'accès à la galerie centrale et fenêtres des locaux d'habitation. La poterne n'a pas de portes, elle est barrée par des grilles auxquelles on a attaché des sommiers de couchage pour empêcher l'infiltration des fumées et des gaz.

Sous les coups répétés des gros obus, les blindages cèdent, les sommiers se déchiquent et l'inévitable se produit : par les fissures, les brèches, par toutes les issues, le labyrinthe aspire jusque dans les locaux les plus éloignés, les nuages qui traînent dans les fossés.

Les water-closets dans l'escarpe sont devenus inutilisables, et il y a là dans les couloirs du souter-

rain 380 hommes... Chargé de gaz, de fumées, de poussière de béton, d'odeurs immondes, l'air qu'on respire picote les yeux, oppresse les poitrines, donne des nausées.

Dans les fossés, les entonnoirs creusés par les projectiles deviennent de plus en plus profonds. Tout à coup, des obus y crèvent les canalisations d'évacuation des W.C., d'infects geysers jaillissent dans les couloirs, les inondent d'immondices, répandant partout une puanteur sans nom.

Peu de temps après, les citernes sont crevées et toute la réserve d'eau qu'elles contiennent se déverse dans les locaux avoisinants. A l'infirmerie, médecins et garde-malades pataugent dans l'eau jusqu'aux mollets.

Le bombardement sévit toujours et la situation devient de plus en plus tragique... Sous la danse frénétique des obus, le béton des voûtes se disloque, s'effrite, les fils électriques s'en détachent et les ampoules se fracassent sur le sol.

Plus de lumière... Le fort est devenu une caverne ténébreuse, secouée par des souffles titanesques et empestée par des odeurs étouffantes. Ça et là, on allume des lanternes-tempête. Leur lueur qui erre dans les couloirs lèche voûtes et murs, donne aux choses un aspect sinistre.

Une atmosphère de catastrophe se crée. Assis, accroupis, couchés dans les coins pleins d'ombres, les hommes sont devenus silencieux. Ils sentent rôder la mort autour d'eux.

C'est à ce moment, vers 5 h. 30 (heure belge) que là-bas, sur l'autre rive de la Meuse, un des deux mortiers de 42 c. tira son premier obus...

Le sous-lieutenant Couvreur qui est de garde a perçu dans le vacarme du bombardement le bruit

d'une formidable déflagration. Quelques secondes après, sur le contrefort Est, il a vu monter vers le ciel, en un bouillonnement fantastique, une colonne de fumée noire.

Un quart d'heure s'écoule... Soudain, nouvelle secousse et nouvelle trombe de fumée, tout comme si le versant qui dévale vers la Meuse venait de s'entr'ouvrir sous une poussée volcanique. Une troisième et une quatrième fois, l'écran bleu du ciel est souillé par cette vertigineuse éruption de suie.

Le lieutenant en avertit le commandant Speesen.

— C'est bien simple, dit celui-ci, nous sommes attaqués à la mine. Il y a dans cette direction une ancienne houillère, ils vont en utiliser les galeries pour nous faire sauter.

L'officier d'infanterie retourne à son poste d'observation. A peine y est-il installé que l'inquiétant phénomène se reproduit. Mais cette fois, l'ébranlement est plus violent et le geyser noir qui a jailli des entrailles de la terre, semble se rapprocher.

A trois reprises encore, le fort tremble sur ses bases comme un bâtiment qui a heurté un récif et, vision hallucinante, les nuages fuligineux sont maintenant tout proches, ils déroulent leurs volutes au-dessus du glacis dominant la vallée.

Les indications communiquées par les observateurs allemands ont permis de rectifier le tir des 42 c. qui était trop court. Le lendemain, le premier obus frappa en plein l'objectif.

La nuit tombe. Le jour qui filtrait à travers les fissures des coupoles fendues, s'obscurcit. Alors, peu à peu, le bombardement s'apaise, les coups s'espacent. On dirait que les monstres d'acier qui,

depuis le matin, crachent du feu sur le fort sont à bout de souffle.

Dans le dédale ténébreux de Pontisse, les feux-follets des lampes-tempête vont et viennent. Les nouvelles qui circulent parmi les hommes ne laissent nulle place dans les cœurs au moindre espoir. Il n'est question que de coupoles calées, de brèches, de dégâts. Une certitude : le fort se délabre de façon inquiétante. Quelle surprise réserve le lendemain ?

Pour les chefs, le plus grave sujet d'angoisse c'est le manque d'eau. Le bombardement ayant crevé la canalisation et les citernes d'eau de pluie, la garnison va-t-elle connaître le supplice de la soif ? L'infirmerie regorge de blessés et de malades...

Pendant, dans ce bas-fond de cauchemar, où l'on étouffe, où l'on ne voit plus, où l'on se sent guetté par la mort, une chose imperceptible mais toute-puissante a survécu à toutes les déceptions, à tous les désespoirs, c'est l'esprit militaire de la garnison.

Pontisse frappé à mort continue à vivre moins grâce à l'épaisseur de ses voûtes et de ses cuirasses qu'à l'impavide volonté de ses 380 défenseurs.

Pendant la nuit, dans tous les coins du labyrinthe, des équipes sont au travail : on essaie de combler les brèches et de réparer les dégâts.

Mais n'est-ce pas peine perdue ? Voici que déjà l'aube va poindre, l'aube qui rendra des yeux aux deux monstres d'acier dressés là-bas dans la campagne de Mortier.

V.

Orages d'acier. Pontisse écrasé par les 42 c.

Journée du 13 août.

L'armée Einem est arrivée le 11 août à pied d'œuvre. Les trois corps qu'elle comprend encombrant de leurs masses d'hommes et de matériel tout l'hémicycle de la rive droite. Du nord au sud règne une prodigieuse animation. Pas un village, pas un hameau qui ne soit envahi par la grouillante multitude grise. Partout, les casques à pointe pullulent.

A voir ce déploiement de troupes, on croirait qu'une grande bataille est imminente. Cependant, il n'en est rien, l'infanterie allemande n'aura plus devant Liège qu'un rôle de second plan. Maintenant plus d'attaque de vive force, plus d'assaut. « Assez de sang a coulé pendant la mauvaise nuit du 5 au 6, écrit le général Kabisch. Les artilleurs doivent épargner de nouveaux sacrifices sanglants aux camarades de l'infanterie. »

Le général Einem a d'ailleurs nettement défini la mission de son armée : « Il ne s'agissait pas de recommencer une attaque systématique de la forteresse mais d'empêcher les garnisons des ouvrages de faire usage de toute observation extérieure spécialement par les clochers voisins, puis de les mettre successivement en pièces en les bombar-

dant par de la grosse et de la très grosse artillerie. » (Bieberstein).

Ce que n'ont pu ni les violents assauts du 5 et du 6, ni les démarches des parlementaires d'Emmich, la grosse et la très grosse artillerie vont le réaliser. A elles de mettre fin à la résistance des derniers défenseurs de Liège.

Pour que ce résultat soit promptement atteint, on s'est gardé cette fois de toute présomption et c'est un matériel « garantissant des résultats absolument décisifs » (Bülow) qui a été amené devant Liège.

Pendant la nuit du 11 au 12 et la journée suivante, les artilleurs sont à l'œuvre. Les obusiers lourds de 21 c., de 28 c., de 30 c. 5, tirés par des attelages de 16 et 24 chevaux, ont quitté les grand'routes. On les a conduits dans des champs, des prairies, derrière d'épais bouquets d'arbres, dans des fonds bien dissimulés où ils échapperont aux vues des forts et à leurs ripostes.

Pour éviter l'enlisement dans les terrains humides, leurs roues sont munies de larges palets. Rangés par batterie de 4 pièces, les obusiers de 21 c. sont espacés par des intervalles très courts, ce qui va faciliter les tirs par salves.

A proximité, des caissons amènent des obus allongés et pesant près de 100 kg. chacun. On les place sous bois ou dans des chemins creux, les uns à côté des autres, puis on les recouvre de sacs.

Partout le travail a été mené rondement. On n'a pas perdu une minute, aussi « le 12, toute la lourde artillerie est en position » écrit Kabisch.

Cette mise en œuvre rapide et méthodique de toute l'artillerie de Einem fait l'admiration du colonel suisse Rebold. Sans doute elle n'a pas été

contrariée par l'adversaire, mais il sied de reconnaître aussi qu'elle n'a comporté ni à-coup, ni tâtonnement et qu'elle porte le signe d'une opération bien conçue et bien exécutée.

Chaque corps d'armée a sa tâche et dispose des moyens nécessaires à son exécution : le IX^e C.A., renforcé par la 28^e brigade, s'emparera des forts de Fléron, de Pontisse et de Liers, le VII^e C.A., auquel la 43^e brigade a été adjointe, enlèvera Chaudfontaine et Embourg, le X^e C.A. protégera la gauche des troupes d'investissement de Liège et assurera la liaison avec la 9^e division de cavalerie entre l'Ourthe et la Meuse. Quant au groupement Emmich, qui se trouve à l'intérieur de la place, dès que les pièces d'artillerie lourde seront mises à sa disposition, il détruira quatre forts de la rive gauche : Lantin, Loncin, Hollogne et Flémalle.

Le IX^e C.A. (Quast) s'est vu attribuer la part la plus importante des formations spéciales d'artillerie lourde : la batterie de 42 cm., une batterie de mortiers de 21 c. et une batterie de canons lourds de 10 cm.

C'est qu'il s'agit de frayer au plus tôt passage à la 1^{re} armée (Kluck) qui se concentre à Aix-la-Chapelle et devra sous peu emprunter un itinéraire de marche qui est sous le feu des canons de Pontisse.

Si pendant la journée du 12, Pontisse a eu les honneurs d'un bombardement violent, trois autres forts : Fléron, Embourg et Chaudfontaine ont été aussi secoués par des obus de gros et de moyen calibre.

Du matin au soir, des grondements ininterrompus ont ébranlé ciel et terre annonçant aux Lié-

geois que cette fois la lutte entre les envahisseurs et les défenseurs entrainait dans sa phase décisive.

Mais le 13 le tumulte fut plus impressionnant encore. En même temps que le IX^e et le VII^e C.A., le groupement Emmich était entré en action et soumettait les forts de Lantin et de Loncin à des tirs de neutralisation.

Au nord, au sud, à l'est et l'ouest de la place, des canons tonnent sans arrêt, mêlant leurs roulements rageurs. Les échos de la vallée de la Meuse sont en délire et se renvoient les sonorités de ces démentes cacophonies.

A certains moments, le tohu-bohu semble s'apaiser, les coups se détachent, résonnent plus longuement. Avec la gravité d'un glas... Là-haut, sur la rive droite et sur la rive gauche, des hommes engagés dans une lutte sans merci meurent.

Pendant tout l'avant-midi, c'est surtout vers le nord, du côté de Pontisse que la canonnade fait rage.

Depuis la veille, Pontisse sait qu'il est condamné. Les obus ennemis vont grignoter sa carapace jusqu'à ce que toute la masse bétonnée s'effondre. A moins que des mines bien placées n'allument une explosion sous ses fondations.

Cette nuit du 12 au 13 est bien la dernière nuit d'un condamné. Résignés au pire, les hommes se taisent. Et rien n'est impressionnant comme le silence obstiné de ces rudes gaillards qui depuis dix jours ont animé la petite cité de leur gai va-et-vient.

Trois heures. Voici que, déjà, par les fissures et les brèches, les premières lueurs de l'aube filtrent. Le grand camouflage noir de la nuit qui cachait Pontisse aux yeux de ses bourreaux s'est dissipé.

Maintenant, l'accalmie nocturne touche à sa fin. On attend le signal annonciateur des mortelles avalanches de feu et d'acier.

Une heure, deux heures, trois heures passent... L'accalmie va-t-elle se prolonger? Dans les têtes dolentes de fatigue, le vol bleu des illusions tournoie doucement... L'armée belge renforcée par des troupes françaises n'est-elle pas en marche vers Liège? On sera peut-être secouru avant que ne soit consommé le sacrifice suprême.

Soudain, vers 8 heures, un craquement fait sauter les hommes qui sont de service dans les coupes. Voilà le signal redouté!

Alors, sur la carapace craquelée, fissurée, bouleversée de Pontisse s'abattirent une fois de plus les marteaux fracassants des obus. Ils frappent à grands coups saccadés sur la large enclume de béton et d'acier qui grince, se délabre, cède sous la violence des chocs. De vertigineux moulinets emplissent l'air de sifflements.

Ce n'était cependant là que le prélude. Vers 9 heures, ce fut bien pis. Un long hurlement domina un instant le tintamarre, puis une secousse « dont rien ne peut donner une idée approximative », écrit le lieutenant Van Roy, fit vaciller le fort sur sa base, projeta les hommes les uns contre les autres, culbuta les caisses de munitions empilées dans les couloirs, et renversa tout ce qui se trouvait rangé sur les étagères des différents locaux.

En même temps, un souffle titanesque s'engouffre dans toutes les galeries et éteint les lampes portatives. Du coup, le fort est devenu une cave obscure où toute vie semble avoir été anéantie. Dans les ténèbres, chacun s'attend à entendre des

cris, des appels... Rien... Atterrés, les hommes se tiennent cois, immobiles à leur poste. Cependant, peu à peu, les lampes se rallument. Des gradés passent en courant.

Le commandant Speesen est au bureau de tir. Il a l'impression que l'ouvrage vient de sauter. Le silence qui a succédé à la terrible déflagration avive ses appréhensions. Vite, il se rend dans la galerie centrale et constate que d'épais gaz bruns à reflets jaunâtres emplissent la poterne d'entrée.

Voici qu'arrivent les autres officiers. Concilia-bule. Qu'est-ce qui a provoqué cet inquiétant ébranlement de la masse bétonnée? Tandis qu'on discute, un second tremblement tout aussi violent que le premier menace de désarticuler toute la membrure du fort. On sent à présent que la protection des voûtes et des murs de béton est illusoire. Une force mystérieuse et terrifiante est entrée en action. Elle va tout broyer, tout anéantir. Mais qu'est-ce? Une telle secousse n'a certainement pas été produite par un projectile... Alors? C'est bien simple, dit le commandant, ils sont en train de nous faire sauter à la mine.

A ce moment, un gradé annonce qu'un local de l'escarpe vient d'être éventré avec une telle violence que le parquet a été soulevé jusqu'au plafond. Voilà qui semble confirmer les appréhensions du commandant.

Maintenant toute la garnison est en proie à une angoisse mortelle... On attend le troisième coup, la troisième décharge. Toutes les pensées, toutes les sensations se concentrent dans la crainte hallucinante d'être broyé vif sous les débris du fort écroulé. Car, plus de doute possible : les Allemands ont trouvé le moyen d'arracher l'ouvrage

de ses fondations et de le démolir de fond en comble.

Fiévreusement, on épie dans le vacarme des explosions, le long grincement métallique annonciateur de la déflagration redoutée. Une troisième fois le fort tangué, craque dans toutes ses jointures comme si sa carcasse fatiguée allait s'ouvrir et s'émietter.

— Mon Commandant, regardez donc ce que je viens de trouver...

Le machiniste chauffeur Burthoul accourt dans la galerie centrale en portant dans ses bras un engin qu'il a grand'peine à tenir. L'objet est brûlant. Il le dépose sur le sol et aussitôt les officiers présents l'examinent.

C'est un culot fileté d'obus. Mais quel obus! On mesure le diamètre : 38 centimètres! « En ajoutant l'épaisseur de la paroi estimée à 2 centimètres, écrit le lieutenant Van Roy, on eut la certitude d'être bombardé au moyen d'un 42 cm. »

Plus d'espoir, plus d'illusion... Une seule perspective : la mort. Cependant il n'est pas encore question de capituler. A demi-asphyxiés par les gaz et la poussière, aveuglés, abasourdis, les hommes de Pontisse tiennent bon quand même. « Les hommes avaient une frénésie d'enthousiasme et le désir de s'immoler », note le lieutenant Van Roy.

Entretemps, le bombardement avait atteint une effroyable intensité. Obus de petit, de moyen, de gros calibre accourent de tous les points de l'horizon, piquent, éraflent, ébrèchent les surfaces de béton et d'acier restées intactes.

Toutefois ce n'est pas ce tintamarre qui absorbe la pensée des chefs et des soldats, mais la hantise du choc mystérieux qui, à trois reprises déjà, leur

a donné l'angoissante sensation de la fragilité des voûtes et des murs qui les protègent.

Le tir de la « grosse Bertha » est à présent réglé. Tous les coups portent. Une quatrième fois, un projectile de 900 kg. tombant d'une hauteur de 4000 mètres, fonce dans la carapace bosselée du fort, y disparaît et en fait jaillir une gigantesque trombe de fumée et de béton pulvérisé.

L'obus s'est abattu entre les deux coupoles de 5 c. 7 de tête. L'une et l'autre sont décoiffées et leurs cuirasses, arrachées, projetées au loin tout comme si elles étaient en carton. Des pièces qu'elles abritaient, il ne reste que des débris. Quant aux malheureux servants, ils ont été tous foudroyés sur le coup. Lorsqu'on les relèvera, on s'apercevra qu'ils ont les os émiettés.

A l'intérieur du fort, le coup a été perçu avec netteté. Sur les hauts escaliers en pierre conduisant aux deux coupoles, des munitions étaient rangées. Leur explosion simultanée déchaîne des bourrasques de feu et d'acier dans la galerie en capitale où plusieurs hommes sont renversés, blessés et brûlés. Dans le couloir obscur, plein d'âcres fumées, des voix angoissées appellent à l'aide..

Officiers et gradés sont partout, donnant à la garnison l'exemple de leur sang-froid. Pendant qu'on transporte les blessés à l'infirmerie, un nouveau coup de pilon fait tressauter la ténébreuse caverne. Cette fois, le projectile est tombé dans le fossé de gorge, mettant à nu les fondations, enfonçant les blindages, soulevant les planchers des chambres d'habitation d'escarpe.

Peu de temps après la voûte du magasin à charbon est défoncée; une fine poussière de houille se

répand partout, rendant plus opaque encore le brouillard qui a envahi locaux et galeries.

Là-bas, à Mortier, les deux mortiers géants ont déjà tiré plus de 35 coups depuis la veille. La résistance de Pontisse déconcerte les officiers, ils croyaient que quelques obus suffiraient pour contraindre les défenseurs à hisser le drapeau blanc...

Pontisse ne résiste plus que par un effort de volonté surhumain. Ce n'est plus un fort, ce n'est plus qu'un antre infernal où l'on est, à tout instant, menacé d'asphyxie et d'écrasement. Plus de lumière, plus d'eau, plus d'air... Secoués par les déplacements de la masse bétonnée, suffoqués par les gaz, les hommes souffrent en silence. A l'infirmierie, le spectacle est tragique. Envahi par les eaux des citernes crevées, le local est un cloaque. Dans l'obscurité, on entend les gémissements des blessés.

Et les redoutables mortiers tiraient toujours... « Un nouveau coup produisit un tel vacarme dans la galerie centrale, raconte le lieutenant Van Roy, que j'eus l'impression que tout s'effondrait. C'est alors que le commandant du fort jugea toute résistance superflue. Il réunit le conseil de défense qui fut du même avis. Dans la discussion, le malencontreux dossier de mobilisation fut évoqué : rien n'avait été prévu si ce n'est la mise hors de service des pièces lorsque toute résistance devenait impossible. Or les pièces étaient hors de service par le fait de l'ennemi : à fortiori, il n'était plus question de lutter plus longtemps.

« Si le dossier de mobilisation avait prévu de mourir plutôt que de se rendre, j'ai la conviction que pas un homme de Pontisse n'eût hésité devant la mort. »

Lorsque Pontisse capitula, un des deux mortiers venait de tirer le 43^e obus. Le fort était « kurz und klein gehauen » (réduit en pièces) rapporte « Das Ehrenbuch der Deutschen Schweren Artillerie ».

Dès que l'ouvrage fut devenu inoffensif, des vagues d'infanterie ennemie surgirent de toutes parts et s'en approchèrent. Grande est la stupeur des premiers officiers allemands qui contemplent les ravages de leur artillerie lourde. Les abords de Pontisse sont criblés de cratères à travers lesquels il est difficile de se frayer un passage. Quant au fort, il offre l'image d'un effroyable bouleversement. Tout est sens dessus dessous, au point qu'on a peine à reconnaître le tracé trapézoïdal de l'ouvrage. Des coupoles déchaussées ont basculé sur le côté; d'autres sont décalottées et, sous des débris de béton, on aperçoit les cadavres de leurs défenseurs. Les points de chute des 42 c. sont marqués par des entonnoirs de plus de 10 mètres de profondeur.

La poterne d'entrée n'est plus qu'une cavité noire presque entièrement obstruée par des décombres. Des hommes en sortent en titubant. La plupart sont sans tunique et sans coiffure. La figure souillée de suie, ils ressemblent à des houilleurs sortant d'un bas-fond de mine sinistrée. Ne pouvant soutenir l'éclat de la lumière solaire, plusieurs se cachent les yeux des deux mains et marchent comme des somnambules.

Bientôt d'autres officiers supérieurs ennemis arrivent en auto; ils ont hâte de venir constater les effets des 42 c. Ils annoncent que la garnison recevra les honneurs de la guerre et que les officiers pourront conserver leur sabre.

VI.

Chaufontaine mis hors combat. Embourg, son voisin, contraint à la capitulation.

Juché au sommet du versant nord de la vallée de la Vesdre, à une altitude de 210 mètres, le fort de Chaufontaine semble placé dans d'excellentes conditions topographiques pour interdire à l'ennemi l'accès de son rayon d'action. Cependant il n'en est rien. Au contraire, l'observation est ici rendue particulièrement difficile par les nombreuses dépressions — constituant autant de zones non battues — qui entourent l'ouvrage au sud, à l'est et à l'ouest, ainsi que par le bois de la Rochette qui lui coupe la vue du côté du nord.

« Pour observer avantageusement le terrain, écrit un ancien soldat du fort, il aurait fallu un soldat derrière chaque buisson ou... une escadrille d'avions. »

Chaufontaine est un petit fort. Effectif de la garnison : 380 hommes. Officiers : capitaine-commandant Namèche, commandant du fort; lieutenant Duquesne, commandant de l'artillerie; sous-lieutenant Nicolet, adjoint; lieutenant Rousseau, commandant de l'infanterie.

Dès la mobilisation, chefs et soldats font preuve d'entrain, de dévouement et de cran. On prévoit une résistance implacable.

Dans l'après-midi du 4 août, le fort tire ses premiers coups sur les patrouilles de cavalerie enne-

mie qui viennent de faire leur apparition dans la région. Le lendemain, ses observateurs ont la bonne fortune de repérer la 11^e brigade allemande au moment où elle atteint le village de Forêt.

Le 7 août, la même brigade retombe sous le feu de Chaudfontaine à l'entrée de Romsée et son artillerie est rudement malmenée : 1 mort, 14 blessés, 30 chevaux tués et une pièce démolie restent sur le terrain. C'est ce jour-là également que le fort reçoit le baptême du feu. Les premiers dégâts sont insignifiants. Toutefois, un coup de plein-fouet au renfort d'embrasure de la coupole de 15 c., blesse trois hommes et avarie la pièce.

Pendant les journées qui suivirent, Chaudfontaine ne connut par la démoralisante torpeur de l'inaction. En liaison suivie avec le fort d'Embourg, qui domine le versant opposé, entouré à l'est de troupes allemandes et à l'ouest de deux bataillons belges n'ayant pas battu en retraite, il participe aux alertes et à l'animation dont l'intervalle Chaudfontaine-Embourg sera le théâtre jusqu'au 13 août. Ses interventions tiennent l'ennemi à distance et assurent la protection des unités belges qui n'ont pas été touchées par les ordres du général Leman et sont restées dans leur secteur.

Le 11 août, Chaudfontaine subit un bombardement à revers d'environ une heure. « Un sifflement dans l'air puis « boum », l'orage éclata à nouveau, écrit, sous le pseudonyme de « Spectator », un ancien sous-officier du fort. Ça ne devait plus être du 105 ! Ce premier coup tomba fortement sur notre droite, vers le mamelon 183... Puis le tonnerre gronda ; insensiblement le tir devenait plus précis. Nous étions bombardés par

du 210 c. Ma foi, ce n'était plus pour rire; mais où diable cette sacrée batterie était-elle installée? »

Le commandant Namêche réussit à la découvrir : elle est installée en plein dans l'agglomération de Chênée, à environ 2800 m. du fort, malheureusement il est difficile de la contrebattre sans massacrer des civils. Les dégâts qu'elle occasionne ne sont d'ailleurs pas bien graves.

C'est le lendemain, 12 août, que l'affaire se gâte. Quatorze obusiers de 21 c. du Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie-Regiment N^o 9, installés à Trooz, deux obusiers de 28 c., postés à Fraipont, et d'autres batteries de calibre moyen, le prennent comme cible et s'acharnent à défoncer sa carapace de béton.

D'heure en heure, les hurlements de l'ouragan qui s'est déchaîné sur le fort, s'enflent, s'exaspèrent et remplissent le cœur des hommes de sinistres pressentiments. Impression décevante : on sent que jamais on ne parviendra à museler toutes ces batteries qui viennent de révéler leur présence autour de l'ouvrage. Il va donc falloir encaisser des coups sans riposter?

L'ennemi frappe fort et juste. Sur les murs, sur les voûtes, sur les coupoles, les bolides d'acier cognent avec fureur.

Premières atteintes : une coupole de 5 c. 7 du saillant II est hors de service; la grille du tambour est arrachée et déchiquetée; les blindages des locaux d'habitation sont défoncés.

Tout à coup, les lampes s'éteignent dans tous les locaux. Panne de lumière. Des débris de béton ont obstrué la cheminée de la salle des machines. Cet incident révèle aux hommes la précision et

l'efficacité du martèlement qui fait vibrer l'ouvrage jusque dans ses fondements.

Mais voici un autre indice d'insécurité : la pénétration des fumées et des gaz jusqu'au cœur du vaste souterrain où l'on se croyait si bien à l'abri...

La garnison cependant ne donne nul signe d'inquiétude. Pour dissiper l'impression d'impuissance qui pourrait gagner ses hommes, le commandant Namêche fait tirer avec les grosses pièces sur des emplacements probables.

L'historique du Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie Regiment N^o 9 signale que le 1^{er} bataillon qui bombardait Chaudfontaine « subit le 12 août le premier feu ennemi. »

Lorsque vint le soir, les Allemands interrompirent leurs tirs. Aussitôt, des dispositions sont prises pour enrayer un assaut éventuel. Comme la coupole de 5 c. 7 du saillant II ne fonctionne plus, on la remplace par deux mitrailleuses que le commandant a fait demander au bataillon de l'intervalle.

Pendant que les fantassins attendent l'ennemi sur le terre-plein, à l'intérieur, des équipes de travailleurs remettent en état les organes de défense que le bombardement a atteints. A deux heures du matin, la lumière réapparaît dans le fort, le surveillant du service du génie et ses hommes ont réussi, au prix d'efforts surhumains, à désobstruer la cheminée de la salle des machines.

A l'aube du 13, Chaudfontaine ayant pansé ses plaies est de nouveau paré pour la bataille. Quels qu'en soient les imprévus, la garnison est prête à tout supporter pour être à la hauteur de sa tâche. Conscients de leurs responsabilités, chefs et sol-

ats attendent, avec fermeté, que s'élève de nouveau le chant de mort des obusiers allemands.

Il ne tarde guère. A 4 heures, les premiers sifflements des 21 c. déchirent l'air. Zûûûm... Ping... Boum... Comme si un invisible chef d'orchestre avait donné le signal, aussitôt toutes les voix démentes qui s'étaient tues pendant la nuit, montèrent du fond des combes et des vallées lointaines, faisant trembler ciel et terre.

Au sommet de son promontoire, Chaudfontaine disparaît sous de lourds tourbillons de fumée grise zébrée d'éclairs. Les soldats des deux bataillons restés dans l'intervalle, regardent avec curiosité ces nuages qui s'effilochent, se dissipent, se reforment. N'était le crépitement des explosions, on croirait que le fort a pris feu. Ce qui les étonne c'est la précision des tirs ennemis; car aucun Allemand n'est en vue et les pièces qui participent au bombardement semblent tirer de très loin.

Au fort, la confiance règne. Malgré quelques fissures, voûtes et murs tiennent. Quant aux coupes, elles n'ont pas trop souffert. Vers 8 heures cependant, on s'aperçoit que les segments des cuirasses se disjoignent.

Mais ce qui inquiète surtout les officiers, c'est le danger d'asphyxie, A mesure que les heures passent, il se précise, s'aggrave. L'aération des locaux est presque nulle et l'on ne dispose d'aucun moyen pour refouler les gaz qui, par toutes les fissures et surtout par la poterne d'entrée, s'infiltrent dans les galeries souterraines.

Cependant, peu à peu, la carcasse du fort se délabrait. Sous les coups répétés des 21 c. et des 28 c., le béton des superstructures volait en éclats;

des entonnoirs de plus de 1 m. 50 de profondeur s'y creusaient.

Après quatre heures de martèlement ininterrompu, l'oreille des hommes s'est familiarisée avec la cadence du tintamarre qui gronde sur leur tête. Mais, tout à coup, qu'est-ce? Le rythme du bombardement se brise... un coup sourd... et une terrifiante déflagration emplit le fort de feu et de fumée.

Une catastrophe... Que s'est-il passé? Un obus de 28 c. a-t-il défoncé la poterne en capitale conduisant au front de tête ou la flamme d'une explosion extérieure a-t-elle pénétré à l'intérieur de la coupole de 21 c. enflammant les charges de poudre qui s'y trouvaient?

Quoi qu'il en soit, charges de poudre, obus et autres munitions placés dans cette coupole et dans le magasin adjacent, éclatent dans un épouvantable éparpillement de feu et de mitraille. Sous cette poussée volcanique, la cuirasse de la tourelle est arrachée et déplacée de plus d'un mètre. Tout ce qui est à l'intérieur est détruit et pulvérisé. Les hommes qui étaient assis, accroupis ou debout à proximité, sont foudroyés.

Même dans les locaux les plus éloignés de l'explosion, on en a ressenti le contre-coup. Tous les carreaux des bâtiments d'entrée sont émiettés. Le commandant Namêche, qui se trouvait dans la poterne d'accès au massif central, est renversé et blessé. La force du déplacement d'air est telle que les soldats de service dans les coffres flanquants sont projetés contre les parois de leur réduit. Quant au personnel des coupoles de 5 c. 7, il a la retraite coupée par les caisses de munitions, éta-

gées sur les escaliers et qui ont dégringolé les unes sur les autres.

Le centre de l'ouvrage est devenu un brasier horrifiant. La première flamme qui a jailli en a allumé d'autres qui illuminent les longs couloirs plongés dans l'obscurité par l'extinction de toutes les lumières. Immédiatement après, plusieurs explosions alternent leurs craquements. Des munitions rangées et entassées dans les galeries sautent les unes après les autres.

Vision d'enfer! Tout craque, tout flambe, tout s'abîme dans le feu, la fumée, les débris d'acier et de béton. Les lueurs rouges des déflagrations courent jusqu'aux extrémités du labyrinthe, soulèvent les hommes de terre, les renversent, les culbutent pêle-mêle et les brûlent atrocement.

Bientôt le fort s'emplit d'une fumée suffocante. On ne voit plus. Affolés, les survivants de la catastrophe se ruent vers les issues, mais les ténèbres qui règnent partout les aveuglent et les désorientent. Dans les couloirs enfumés, des ombres se traînent, errent, tâtonnent.

Des cris s'élèvent : « Au secours! A l'aide! ». Perdus dans les tourbillons fuligineux, des blessés poussent des clameurs déchirantes. Leur voix se perd dans le vacarme du bombardement et le fracas des explosions.

Chaufontaine avait dans ses magasins à munitions environ 2000 obus pour grosses coupoles, 13000 projectiles pour canons de 5 c. 7, 400 grenades à main et 200.000 cartouches pour fusil. Une grande partie de ces munitions ayant été amenées à pied d'œuvre à proximité des coupoles, leur éclatement durera plus d'une demi-heure.

C'est l'incendie maintenant qui fait rage dans

les locaux et les couloirs bouleversés par les détonations. Le feu gagne les boiseries des étagères, les caisses remplies de projectiles, les literies, les effets d'habillement. Une chaleur atroce se dégage de ce brasier.

Postés dans le parc du château de Rochette, les observateurs allemands ont bien aperçu une colonne de fumée noire au-dessus du fort, mais ils ne se doutent pas de la catastrophe dont Chaudfontaine vient d'être victime. Aussi, sur l'ouvrage rempli de cadavres et d'agonisants, les obusiers lourds continuent à frapper à coups redoublés.

Rien ne saurait rendre l'horreur des scènes qui se déroulent sous la carapace crevée de la forteresse souterraine. De toutes ses fissures et de toutes ses brèches, la fumée s'échappe comme d'une mine en feu. Voici qu'apparaissent, échevelés, le regard fou, gesticulant comme des déments, les premiers rescapés. Les uns se trouvaient à l'entrée de la galerie centrale; d'autres sont sortis par les portes de retraite des coffres flanquants. « Quant à ceux du bureau de tir, raconte un témoin oculaire, ensevelis sous les tapis du local, enchevêtrés dans les tables et les bancs renversés, ils parvinrent, après bien des efforts, à ouvrir les portes et, à tâtons, enjambant tués et blessés, arrivèrent tant bien que mal à l'escalier du massif central pour rouler, suffoqués, vers le bas. »

Comme le bombardement continuait, au dehors on courait le risque de se faire écharper par les obus allemands. Il fallait au plus vite organiser les secours et arracher à la mort les blessés restés dans la fournaise. Mais comment pénétrer dans ce brasier? On entendait toujours le crépitement des

munitions qui explosaient, étouffant les appels des blessés.

Environ deux cents hommes, tués, blessés et quelques-uns indemnes mais presque asphyxiés par la fumée, gisaient dans le vaste souterrain rongé par les flammes.

« Une bourrasque brûlante et terrible nous terrassa, raconte le brigadier Ch. L... Des débris de béton et de ferraille tombaient sur les blessés, des cris d'angoisse et de douleur se faisaient entendre de tous côtés, tandis que des obus et des caisses de cartouches continuaient à exploser !

« Quant à moi, j'étais gravement atteint ; mes mains surtout me faisaient beaucoup souffrir ; elles étaient presque entièrement déchiquetées. Je parvins cependant à me relever et, croisant mes bras sur mon visage pour le protéger, je pus traverser le brasier pour me diriger vers la sortie.

» Sur ce parcours, je trébuchai sur les corps de camarades. Quelques-uns vivaient encore et poussaient des gémissements de douleur, mais je ne pouvais les secourir.

» Quand je parvins à l'infirmerie, tous les lits étaient déjà occupés et sur les draps blancs, on voyait les figures noircies par la poudre et tuméfiées par d'atroces brûlures ; tous ces visages étaient méconnaissables !

» Ceux des nôtres qui étaient encore valides s'efforçaient de secourir les blessés et de les amener à notre médecin militaire et au docteur Boden qui le secondait avec ses infirmiers. Tous firent preuve d'un merveilleux dévouement.

» Malgré nos souffrances, nous étions fiers d'avoir accompli notre devoir jusqu'au bout, et c'est avec joie que nous apprîmes que la ville de

Liège avait été décorée de la Légion d'honneur pour l'héroïque défense à laquelle nous avons participé. »

C'est une patrouille allemande rôdant non loin du fort qui, la première, s'aperçut du désastre et fit signe aux observateurs d'artillerie de cesser les tirs. Alors seulement, les deux régiments qui encerclaient l'ouvrage : l'Infanterie-Regiment Herwarth von Bittenfeld N^o 13 et le Paderborner Infanterie-Regiment N^o 158, s'approchèrent et le sauvetage commença.

« Sans se soucier des explosions continuelles de charges de poudre et de munition, rapporte l'historique du Paderborner I.R. N^o 158, la 4^e compagnie retira des casemates et des galeries du fort de nombreux blessés qui, la plupart, portaient d'affreuses brûlures. Dans ces travaux de sauvetage, le commandant de la compagnie, le lieutenant Loewen, qui tombera plus tard au fort Brimont, se distingua par son extraordinaire sang-froid. »

Pendant plusieurs heures, dans les couloirs où achevaient de se consumer des restes informes, on releva des corps inertes, roussis, tuméfiés. Les gaz et les fumées rendant certains locaux inaccessibles, quelques blessés durent être retirés par la brèche de la coupole de 21 c. qui était décoiffée.

Soixante tués et plus de cent blessés tel fut le tribut que Chaudfontaine paya à la cause sacrée pour laquelle la Belgique allait consentir tant de sacrifices.

Les Allemands eux-mêmes furent impressionnés par l'aspect désolé du fort après la catastrophe. L'un d'eux, Dechant Christ, écrit : « Avec une très grande prévenance, le Hauptmann nous

autorisa à entrer dans le fort. Lui-même marchait devant, une lanterne allumée à la main. Une suffocante odeur de brûlé nous prit aux narines. A peine pouvions-nous respirer. Ici se consumaient des poutres carbonisées et des lambeaux de vêtements. Nous gravîmes un grand escalier en pierre qui était couvert de débris brûlés.

» Tout à coup un rayon de lumière glisse sur une masse noire, boursoufflée, couchée sur le sol. Une face de mort affreusement défigurée, brûlée et comme couverte de sang caillé, nous regarde en grimaçant La première victime. Les bras étendus au loin, comme pour appeler à l'aide, elle gît là. Un cadavre carbonisé; les vêtements pendent en lambeaux tout autour de lui.

» Les cartouches, en bandes, ont été déchargées par la chaleur et elles sont répandues sur le sol. Ça et là, une balle éclate encore. Derrière ce premier cadavre qui avait été projeté le plus loin par l'explosion, étaient étendus des corps et des corps, la figure couverte de sang, les cheveux brûlés, le buste carbonisé. Ça et là une alliance brillait encore à une main brûlée et ensanglantée... »

Environ deux cents hommes hors combat, la plus grande partie des munitions détruites, les coupes inutilisables, comment le fort aurait-il pu continuer à résister dans ces conditions? C'était une impossibilité absolue, d'autant plus que pour dégager les blessés et leur prodiguer les premiers soins, il avait fallu — l'infirmerie étant bondée — ouvrir les grilles.

Pour ne pas être capturés, plusieurs hommes, légèrement blessés à la figure et aux mains, s'étaient enfuis avant l'arrivée de l'ennemi. Ils rejoindront l'armée belge quelques jours plus tard.

Dans son ouvrage « La Guerre de Forteresse 1914-1918 », le colonel suisse Rebold prend prétexte de ce fait pour écrire : « Après l'explosion, la garnison a carrément abandonné le fort. » Voilà comment on écrit l'histoire!

* * *

Pour les artilleurs allemands, ce début de campagne présente les agréments d'un jeu passionnant. Non seulement d'excellentes conditions météorologiques — absence de brume et de vent — facilitent l'observation et le réglage des tirs, mais la puissance de leur matériel et sa supériorité, en portée et en efficacité, sur celui de l'adversaire, leur permettent de se placer hors d'atteinte.

Aucun risque. Et quel plaisir d'éprouver sur des objectifs ennemis, fixes, immuables, la force destructive de ces pièces lourdes dont l'Allemagne est si abondamment pourvue!

Un vrai jeu de massacre... Les observateurs se postent à quelques centaines de mètres du fort à bombarder et règlent les coups tout comme au polygone.

Ceux qui observent et dirigent la destruction du fort d'Embourg sont particulièrement bien placés. Ils se sont hissés sous la toiture d'un immeuble très élevé situé à la lisière nord de Beaufays, non loin de l'ouvrage. De là-haut, on découvre les superstructures de l'invisible forteresse. Voici, recouvert d'une couche de goudron, le dôme du massif central. A la jumelle, on y distingue nettement le dos arrondi des grosses coupoles. Le tracé du fort est trapézoïdal : dans chaque angle, se démarque, par un léger relief, la calotte des coupoles de 5 c. 7.

Les quatre batteries de 21 c. dont les observateurs règlent le tir sont en position près de Thier des Forges à plusieurs kilomètres de Beaufays. Séparés par des espacements assez courts, les seize obusiers sont bien dissimulés à l'orée d'un bois, loin de tous les regards indiscrets. Un long fil téléphonique, déroulé à travers bois et champs, et gardé par des sentinelles, maintient en contact observateurs et artilleurs.

Chargé d'enlever les forts de Chaudfontaine et d'Embourg, le général von dem Borne, commandant le VII^e corps, a hâte de mettre fin à la résistance de ce dernier ouvrage qui barre une des principales entrées de la ville. S'il ne capitule pas à la fin de la journée du 13, on tentera de s'en emparer de vive force.

Le tir des obusiers est réglé en vue de cette attaque. Il s'agit de bombarder le fort jusqu'à ce qu'il soit « sturmreif » c'est-à-dire « mûr pour l'assaut ». C'est donc sur les organes destinés à la défense rapprochée que s'acharnent les pièces de gros calibre. Les petites coupoles des saillants I et II sont particulièrement visées.

Les obus mènent autour d'elles une infernale sarabande, arrachant, émiettant peu à peu l'anneau de béton qui les entoure et les protège. Après chaque coup, les observateurs ennemis aperçoivent la nouvelle morsure du projectile dans la carapace de l'ouvrage.

Il est 3 h. 30. Depuis une demi-heure, Embourg ne donne plus le moindre signe de vie. Ses canons semblent muselés. Mauvais présage que ce silence.

Du 5 au 13, pendant huit jours, le fort a été en alerte de bataille éparpillant obus et shrapnels sur les routes de son rayon d'action. Comme il était



Le Commandant A. BOVIER
(C^t du fort d'Embourg)
† 27 mars 1933.

en communication téléphonique avec Chaudfontaine, les deux ouvrages se sont renseignés mutuellement et se sont prêtés une aide efficace.

Le 5 août, Embourg arrête les premières patrouilles ennemies qui se sont aventurées dans le bois d'Oblusteine. Pendant la soirée, il coopère avec Flémalle au dégagement du fort de Boncelles et, au cours de la nuit, contribue par ses interventions au refoulement de la division Hülsen qui attaque dans l'intervalle Ourthe-Meuse.

En douze heures, il avait tiré environ 1000 shrapnels de gros calibre. Or l'approvisionnement de projectiles est de 500 coups par pièce! Un tel début promettait. Par ses initiatives opportunes, le commandant Bovier venait de se révéler chef de grande classe.

Les jours suivants, la garnison eut la réconfortante impression d'imposer sa loi à l'ennemi. A toute heure, les rugissements des grosses pièces résonnaient sous les épaisses voûtes de béton. De toutes parts, affluaient des renseignements sur les mouvements des envahisseurs. Chaudfontaine téléphonait, des patrouilleurs rentraient, les observateurs intérieurs et extérieurs transmettaient leurs messages :

— Rassemblement d'infanterie au nord-est du carrefour de Beaufays...

— Batterie ennemie dans le bois de St-André...

— Troupe de cavalerie en stationnement au carrefour de Haie des Chênes

Et le fort tire, tire... Ses obus sillonnent le grand ciel bleu de leurs crissantes trajectoires et vont rappeler aux Allemands qu'ils ne sont pas encore maîtres de la terre qu'ils foulent.

A l'intérieur, atmosphère d'activité trépidante.

L'installation des téléphones haut-parleurs n'étant pas achevée et les téléphones Siemens et Haske n'ayant pas assez de résonance pour dominer les bruits de la canonnade, ce sont des messagers qui portent les ordres du bureau de tir aux différentes coupoles. A leur passage, les hommes en repos les interpellent, les questionnent :

— Sur quoi va-t-on tirer?

— Approchent-ils? Les verra-t-on bientôt de près?

Nul ne doute d'une résistance prolongée. On sait d'ailleurs que le commandant Bovier n'est pas homme à faillir. Il a, de son côté, la même opinion de ses collaborateurs et de ses soldats.

Cependant, peu à peu, l'ennemi s'enhardit et se montre aux abords mêmes d'Embourg. Il se dissimule dans les fonds et les zones non battues. Le 10 août, à l'aube, une colonne de transports venant de Beaufays, s'avance tout droit vers le fort. Les observateurs aux aguets ont peine à en croire leurs yeux : le convoi est en plein dans le champ de tir des petites et des grosses coupoles. Les artilleurs prévenus le laissent encore approcher un peu... puis brusquement du feu jaillit de l'embrasement des coupoles, des craquements troublent la quiétude matinale, la mort se dresse devant les Allemands égarés dans cette zone interdite.

Des souffles d'une violence inouïe ont culbuté hommes, chevaux, voitures. Sur la paisible route, tout a été balayé par la tornade. De nombreux soldats restent étendus parmi les débris de toute nature, d'autres fuient, quelques-uns accourent, les bras levés, vers le fort.

Le commandant Bovier envoie ses infirmiers

relever les blessés. Huit allemands, grièvement atteints, sont aussitôt transportés à l'infirmerie. Les tués, au nombre de six, sont déposés sur l'accotement. Une dizaine de chevaux morts et blessés, plusieurs véhicules renversés encombrant la route.

Les journées du 11 et du 12 août sont marquées par une action non moins efficace contre des détachements ou des rassemblements ennemis. Les bois de St-André, de la Rochette, le Comte, d'Oblusteine, la vallée de la Vesdre, le fond des Cris et de multiples emplacements probables de batteries, sont tour à tour battus par les grosses pièces. Toute cette activité entretient parmi la garnison les illusions des premiers jours.

Le 12, cependant, on sent que le jeu de la guerre va prendre une autre tournure. L'ennemi à présent frappe aussi. Il frappe à grands coups sur les cuirasses métalliques, sur les voûtes, sur toute la carapace du fort. Et ses coups se suivent, précis, réguliers, implacables.

Les heures succèdent aux heures, l'obsédant martèlement ne cesse pas. Où sont les batteries qui font si grande débauche de munitions? Comment les découvrir? Le fort est investi et les patrouilles ne passent plus. Mauvaise affaire. Objectif immuable, Embourg ne peut se déplacer pour se mettre à l'abri des coups de l'assaillant qui, lui, change rapidement d'emplacement ses batteries repérées.

Après dix heures de bombardement, des fissures apparaissent dans les voûtes. Quant aux coupes, elles n'offrent plus aucune sécurité, aussi leur personnel ne les occupe que pour les tirs à exécuter.

Pendant la nuit, les coups de tonnerre dont les hommes ont les oreilles rebattues, s'espacent.

A l'aube de la journée du 13, le vacarme recommence de plus belle. Ici, on ne perçoit pas le crépitement des canons de campagne mais le halètement des obusiers de 21 c.

De leur poste de Beaufays, les observateurs allemands continuent à régler le tir de façon à démolir les coupoles de 5 c. 7 servant à la défense rapprochée, surtout celles des saillants I et II. Les obus les encerclent de leurs jets de feu et de mitraille, rongent leur anneau de béton et les dénudent.

A 9 heures, le lieutenant Raupach du « Schleswig-Holsteinisches Fussartillerie-Regiment N° 9 », accompagné d'un sous-officier et d'un trompette, se présente comme parlementaire au fort, mais le commandant Bovier refuse de le recevoir.

Dès que Chaudfontaine fut tombé, les obusiers qui le bombardaient concentrèrent leurs feux sur Embourg.

Le fort ne donne plus signe de vie. Tous ses moyens d'action sont-ils paralysés? Non. A 3 heures, en effet, il se réveille et tire une vingtaine de shrapnels sur la route de Ninane à Beaufays qui est encombrée de charroi ennemi. Ce fut son dernier sursaut avant d'entrer en agonie.

La cadence du bombardement ne cesse de s'accélérer. A 3 h. 30, les observateurs ennemis poussent un cri de triomphe : sous les coups répétés des gros projectiles, la calotte d'une coupole de 5 c. 7 du saillant I a sauté de son alvéole comme le couvercle d'une gigantesque marmite et s'est retournée sur le massif. Peu de temps après, la

coupoles du saillant Il subit le même sort : cuirasse, canon, affût sont projetés en l'air comme sous une violente poussée interne.

Voilà qui va permettre à l'ennemi de tenter l'assaut de l'ouvrage.

Cependant à l'intérieur, la situation s'aggrave d'heure en heure. Le personnel a définitivement abandonné les grosses coupoles. Par suite du déplacement des avant-cuirasses, celles-ci sont calées et, de ce fait, inutilisables.

Tous les locaux de la périphérie sont également évacués. Les obus y font d'impressionnants ravages. Réduite à l'impuissance, la garnison s'est massée dans la galerie centrale qui paraît être l'endroit le mieux protégé; en effet une voûte de plus de trois mètres d'épaisseur la recouvre. Mais sous les coups de pilon qui l'ébranlent voici qu'elle se lézarde en tous sens.

Un autre grave sujet de préoccupation pour les officiers, c'est le manque d'eau. Le fort recevait l'eau alimentaire par une conduite venant de Beaufays, or la conduite est coupée et les citernes crevassées sont à sec.

Vers 6 heures, des débris de béton commencent à tomber de la voûte étoilée de la galerie centrale. Le danger d'effondrement de la masse bétonnée devient obsédant comme un mauvais rêve.

Tandis que toute la garnison, officiers, gradés et soldats, se rendent compte que la fin de leur résistance n'est plus qu'une question d'heure, les Allemands prennent leurs dispositions pour s'emparer de l'ouvrage de vive force.

C'est l'« Infanterie-Regiment Herzog Ferdinand von Braunschweig N° 57 », renforcé par une bat-

terie du 43^e régiment d'artillerie de campagne, par une compagnie de pionniers et un escadron du 16^e uhlands, qui a reçu l'ordre de prendre Embourg d'assaut. Depuis que les observateurs ont signalé la destruction des petites coupoles des saillants I et II, ces unités ont été rassemblées dans le bois des Dames à l'est du fort.

« Le colonel Henrichs donna ses dernières instructions pour l'assaut, raconte Bieberstein. L'artillerie fit une dernière décharge de toutes ses pièces et au moment même où le général se préparait à donner le signal de l'assaut, le drapeau blanc fut hissé sur le fort; il était 7 h. 30 du soir... L'intérieur du fort était rempli de fumée, de gaz et de poussière lorsque nous y pénétrâmes et l'on ne pouvait avancer que péniblement parmi les débris et les murs écroulés. »

VII.

La résistance acharnée de Fléron. Liers s'affale.

Journée du 14 août.

Le vacarme des ouragans d'acier fait trembler ciel et terre. L'ennemi veut en finir le plus tôt possible. Toutes ses grosses pièces sont en action et pilonnent sans répit les derniers refuges bétonnés où quelque 3000 défenseurs s'obstinent à prolonger leur résistance.

Sur la rive droite, seuls Fléron et Bonnelles n'ont pas encore battu la chamade. Le premier est harcelé depuis la matinée du 12. Sa présence à proximité de la grand'route Aix-la-Chapelle-Liège contrarie le haut commandement allemand qui veut disposer au plus vite de toutes les voies de communication pour assurer l'écoulement régulier vers l'ouest des masses d'hommes qui affluent d'Allemagne nuit et jour.

C'est sur Fléron qu'en ces journées des 12, 13 et 14 s'acharnent une partie des canons et des obusiers du IX^e corps (Quast). « Le 12 août, écrit le général Kabisch, le 4^e régiment de mortiers ouvrit le feu avec un bataillon sur le fort de Pontisse, avec l'autre sur Fléron. Sur Fléron frappent aussi de leur feu roulant les pièces du I^{er} bataillon du 20^e régiment d'artillerie à pied, les obusiers du IX^e corps. »

Officiers, gradés et soldats savent qu'ils sont

engagés dans une lutte sans merci. Ils sont résolus à faire face à tous ses imprévus.

La garnison n'a plus qu'une volonté, celle de son chef : le commandant Mozin. Entre ce dernier et la collectivité qu'il a sous ses ordres l'entente est parfaite. Identité absolue de volonté et d'aspirations. Comment ne pas donner toute sa confiance à cet homme dont la tête reste lucide au milieu du désarroi des événements et dont la figure impassible exprime une extraordinaire maîtrise de soi.

Nuit et jour, il est sur pied, veillant à tout, animant de son énergie et ordonnant de sa claire intelligence l'activité de sa grande famille.

Pendant des heures entières, enfermé dans la coupole phare, il épie toutes les sonorités du vacarme extérieur. Si le fort n'a plus d'yeux, il a encore des oreilles : cela suffit pour continuer efficacement la lutte.

Coup de départ... coup d'arrivée... L'intervalle entre les deux permet au commandant Mozin de déterminer la distance à laquelle se trouve la batterie ennemie. Autre élément de repérage : la direction des trajectoires. L'oreille exercée de l'artilleur perçoit ainsi dans le tintamarre du bombardement les données du problème à résoudre : où est installée la batterie de canons ou d'obusiers dont les projectiles accourant de telle direction, touchent l'objectif au terme d'une trajectoire de cinq ou dix secondes? Connaissant à fond toutes les particularités de son rayon d'action, le commandant sait quels sont, dans les différentes directions, les emplacements se prêtant à l'installation de batteries. Il les fait battre de ses grosses pièces

et, par les réactions de l'ennemi, ne tarde pas à être fixé sur l'exactitude de ses supputations.

Grâce à la sûreté de ses déductions, il émerveille les artilleurs allemands par la précision de ses ripostes.

Pendant toute la journée du 12, la bagarre bat son plein. Fléron est assailli par plusieurs batteries à la fois qui bouleversent ses superstructures sans toutefois mettre à mal ses principaux organes de défense.

Certaines d'entre elles sont découvertes à la bure Théodore et à Retinne. Le fort les contraint l'une et l'autre à cesser le feu et à changer d'emplacement. Différents nœuds de communication sont arrosés de shrapnels, ce qui contrarie les mouvements de l'ennemi.

Dans la salle voûtée qui occupe le centre de l'ouvrage, les hommes en repos écoutent le tintamarre des explosions. Chacune d'elles communique un choc, une vibration aux murs et aux voûtes. Instinctivement on lève la tête pour voir si aucune lézarde n'apparaît dans la blancheur de la grande voûte du massif.

Artilleurs et fantassins sont mêlés. Les premiers en légère tunique de toile bleue, les autres, équipés pour monter immédiatement sur le terreplein en cas d'alerte. Ils ont leur fusil à portée de la main. Assis, accroupis, couchés, ils doivent crier pour se faire comprendre de leurs voisins tant le fracas des explosions extérieures domine tous les bruits.

Sous la lumière crue de la grosse ampoule placée au centre de la voûte, les figures non rasées, ont une expression de mâle énergie.

La galerie centrale est comme le carrefour de

la petite cité souterraine. Des officiers, des gradés, des soldats la traversent d'un pas rapide. On interpelle ces derniers au passage :

— Rien de neuf? Sur quoi vient-on de tirer?

Soudain vers 11 heures, des hommes passent en courant. On entend :

— C'est dans la coupole 12 gauche...

Quelques minutes après, on les voit repasser transportant deux camarades inanimés et couverts de sang. C'est le brigadier chef de pièce et l'adjudant chef de coupole de 12 gauche. Un coup d'embrasure a refoulé vers l'intérieur un des deux canons jumelés, projetant des éclaboussures de feu et de mitraille dans toutes les directions.

Vite l'équipe du matériel se porte sur les lieux et examine les dégâts. La pièce est inutilisable. mais la coupole tourne encore. On pourra donc se servir de l'autre canon. Les blessés sont remplacés et tout rentre dans l'ordre.

A midi, le commandant profite d'une accalmie pour aller constater les dégâts du bombardement. Terrassements bouleversés, terres ébouloées, béton arraché et éparpillé ont changé l'aspect extérieur de l'ouvrage et brouillé les lignes de ses contours.

C'est le front de gorge qui a été surtout malmené; le côté droit où se trouve le magasin à poudres porte de nombreuses traces de coups bien ajustés. Le commandant donne aussitôt des ordres pour faire transporter les blessés et les malades du lazaret du saillant III, qui est trop menacé, dans un local du saillant I.

Pendant tout l'après-midi, le fort se défend avec vigueur, ripostant à tous les coups qu'il reçoit. Son activité étonne et exaspère l'ennemi qui le croit aveuglé et hors de combat. Sans doute, l'ouvrage

n'est pas totalement dépourvu d'observatoires, il lui reste les trous d'homme des coupoles et la tourelle du phare, qui lui servent à explorer ses abords immédiats. Pour l'empêcher d'avoir la moindre vue sur le dehors, à 19 h. 15 les grosses pièces se taisent et de petits canons à tir rapide cinglent de leur mitraille les casques des trous d'hommes et la tourelle du phare, obligeant tous les observateurs à se mettre à l'abri.

« L'obscurité vient, écrit le commandant Mozin. Un bon millier de projectiles de tous calibres se sont abattus sur le fort. Et pendant la nuit, sans arrêt, le bombardement continue avec une intensité variable, empêchant tout repos dans les logements de gorge, comme dans la galerie centrale. »

Au cours de la nuit, grande animation dans les environs. L'ennemi profite de l'obscurité pour terminer ses manœuvres d'investissement et mettre de nouvelles pièces en batterie.

Trois régiments vont cerner Fléron : le « Fusilier-Regiment General Ludendorff N^o 39 », qui s'est déployé au sud de la route Fléron-Soumagne, le 56^e R.I. placé au nord et le « Fusilier-Regiment Königin N^o 86 » qui pendant la journée du 13 recevra l'ordre de « se porter vers le fort pour couvrir les mortiers de 21 c. nouvellement arrivés... et se glisser entre Fléron et Liège pour couper la retraite à la garnison ».

A environ quatre cents mètres du front de gorge s'effectuent les travaux d'installation de quatre lance-mines (Minenwerfers). « Ces armes, écrit le major Spiess, appartenaient aux armes secrètes de l'armée allemande qu'on avait préservées avec inquiétude contre l'espionnage. Cette nouvelle arme pouvait lancer à une distance de

800 mètres un projectile monstrueux de 100 kg. Là où ces projectiles explosent, le défenseur, s'il est encore en vie, est pris de panique. »

(Minenwerfer im Grosskampf).

Ces mystérieux engins trapus ont été amenés à proximité du fort. On les place dans une tranchée profonde de façon qu'ils restent hors des atteintes des petits et des gros canons de l'adversaire. A l'aube, ils sont prêts à ouvrir le feu.

Dès que parurent les premières lueurs du jour, un infernal sabbat s'éleva autour de Fléron. Ce furent les lance-mines qui, en guise de prélude, troublèrent la paix matinale de leurs mugissements. Leurs obus à parois minces et à forte charge explosive, éclatent avec un fracas assourdissant et dégagent une fantastique trombe de fumée. « Celui qui entend son explosion mugissante qui fait trembler le sol, écrit le général Kabisch, celui qui perçoit la terrible détonation, croit reconnaître la « Grosse Bertha ».

A ce signal, les autres batteries lourdes se mirent de la partie et bientôt le fort fut comme un volcan en éruption, crachant sans arrêt du feu, de la fumée, des pierres, des débris de béton, de la terre. Et quel vacarme! Sifflements, halètements, mugissements, craquements se confondent en une invraisemblable cacophonie.

La terre tremble. Dans les villages environnants, les habitants apeurés se sont réfugiés dans les caves. De violentes vibrations courent au loin dans les hameaux et les bourgs, faisant tinter les vitres et communiquant d'inquiétantes secousses aux immeubles.

Cette fois, Fléron semble bien terrassé. Comment pourrait-il encore riposter à une telle avalan-

che de coups? Aveuglé, abasourdi, il est comme le lutteur que les rudes surprises du combat ont mis à mal.

Tout à coup parmi les nuages qui enrobent l'ouvrage un souffle de feu jaillit. Le fort vient de tirer... Deux fois, trois fois sa grosse voix se fait entendre dans le tohu-bohu du bombardement. Puis voici qu'il s'acharne, ses coupoles pivotent, leurs embrasures sont braquées successivement vers le nord, l'est et le sud; ses coups se suivent maintenant à une cadence accélérée.

Les Allemands ont peine à en croire leurs yeux, ainsi donc le fort voit encore! Sous ces coupoles battues sans arrêt par l'infernal pilon des gros obus, il y a encore des observateurs! On va les forcer à déguerpir...

Depuis la veille, une batterie de campagne du « Feldartillerie-Regiment Generalfeldmarschall Graf Waldersee N° 9 » s'est installée à 300 mètres du fort. Elle a comme mission de balayer les superstructures de quelques rafales chaque fois que le moindre mouvement, le moindre signe de vie se manifeste au dehors.

« Notre artillerie à pied bombardait l'ouvrage, écrit l'historiographe de cette unité, mais pendant les accalmies les Belges montaient sur le massif et réparaient les dégâts. C'est ce que la I/9 devait précisément empêcher. »

Le 13, vers 11 heures, les grosses pièces ennemies se taisent l'une après l'autre et, tandis que les nuages de fumée se dissipent, le silence succède au tintamarre du bombardement. Voici le moment pour les canons de campagne d'entrer en action...

Du haut d'un « terril » voisin, les observateurs de la batterie du 9^e régiment d'artillerie redou-

blent d'attention. Les Belges oseront-ils encore sortir? Oui, deux silhouettes noires émergent des débris de béton. Les jumelles révèlent tous leurs mouvements. On les voit contourner les passages obstrués par des éboulis, grimper sur la carcasse ébréchée du massif, puis s'arrêter devant les grosses coupoles. On va leur faire payer cher leur témérité...

Un des observateurs a saisi le téléphone... Quelques mots brefs... et déjà, là-bas, sur la crête dévastée du fort, quatre petits obus éclatent avec des craquements rageurs.

« Deux Belges intrépides montèrent sur le rempart pour dégager les lourdes tourelles de l'extérieur, lit-on dans l'historique du Regt-Graf Waldersee. C'était le moment pour I/9 qui, comme un vent de tempête, balaya le dessus de l'ouvrage. Les deux Belges jetèrent les bras en l'air et, touchés, disparurent dans les fossés. »

Heureusement, aucun des deux hommes n'était blessé. Ils avaient seulement eu « la cuisante sensation d'atteinte par éclats d'obus. » C'étaient le commandant Mozin et son premier maréchal des logis chef. L'un et l'autre l'avaient échappé belle.

En même temps que les canons de campagne, des mitrailleuses cinglent de leurs tirs rasants les calottes des coupoles et les font tinter comme des cloches. L'heure de l'assaut a-t-elle sonné? Vaut-on enfin voir les assaillants accourir en vagues impétueuses vers le fort?

Dans les petites coupoles, les hommes attendent. Le commandant fait balayer les glacis par deux canons de 5 c. 7 et la pièce de 12 c. droite; l'ennemi n'ose plus se montrer. « L'attaque a des hauts et des bas dans la violence, écrit le général

Mozin; elle s'éteint sans avoir eu le moindre résultat et, à 12 h. 50, le bombardement par l'artillerie lourde reprend. »

Sur la carcasse mutilée de Fléron, c'est à présent une averse ininterrompue de projectiles, une sarabande d'éclairs et de fumées. Tous les coups sont d'une extrême précision. Lambeau par lambeau, les masses de béton se désagrègent.

Vers 2 h. 30, un avion ennemi apparaît au-dessus du fort; il tournoie plusieurs fois autour du grand triangle ravagé par les obus, puis lance une fusée indicatrice à nuage de fumée blanche.

Il a probablement donné la direction à de nouvelles batteries, car après son passage le diapason du vacarme monte encore et, de son observatoire, le commandant Mozin se rend compte du renforcement des feux de l'ennemi.

Maintenant les obus tombent à une cadence frénétique. Les salves de quinze, vingt et même de vingt-quatre coups se suivent en cascades de feu. Sous ce tonnerre roulant, le fort semble s'enfoncer peu à peu dans le sol, s'effacer, disparaître dans les profondeurs de la terre. Les observateurs allemands qui règlent le mouvement de cet épouvantable concert, ont peine à discerner les points de chute car tout est masqué par les fumées qui nouent et dénouent leurs volutes au-dessus de l'ouvrage.

Aux alentours, juchés sur les « terrils », dissimulés derrière des haies ou cachés dans des habitations, de nombreux officiers d'infanterie et d'artillerie assistent avec un intérêt passionné à la lutte désespérée de Fléron. Autant que la puissance de leur matériel d'artillerie, ce qui les émerveille c'est la résistance acharnée du fort. Le com-

mandant doit cependant savoir, pensent-ils, que la partie est perdue...

Pourquoi alors s'obstiner à ne pas hisser le drapeau blanc et s'exposer à périr d'une mort atroce sous les éboulis du fort écroulé?

Mais voici mieux... Au moment où l'on croit que l'insigne de la reddition va surgir parmi les tourbillons de fumée, le fort qui ne donnait plus signe de vie, se réveille et, coup sur coup, lâche plusieurs bordées.

Une fois de plus, vers 5 heures, des mitrailleuses bien pointées font pleuvoir des balles sur les coupoles afin d'en chasser les observateurs. L'une d'elles s'abrite dans un wagon à marchandises amené de la station de Fléron. Dès qu'il l'a repérée, le commandant Mozin lui donne la riposte avec un des rares canons restés intacts et la démolit.

Pendant ce temps que se passe-t-il à l'intérieur de l'ouvrage? Envahi par les fumées et les gaz, le souterrain est en proie à d'inquiétantes convulsions. Les hurlements de l'ouragan l'assaillent de toutes parts et confondent leurs résonances en un vacarme qui fait mal au corps et à l'âme.

Cependant dans cette atmosphère de cauchemar, chacun est à son poste. Ni énervement, ni alarme, ni découragement. La consigne étant de lutter jusqu'à l'épuisement complet des moyens de défense, on lutte silencieusement, sans jactance mais avec une incoercible volonté de ne pas faiblir. Arrive que pourra! Dans tous les coins de la forteresse menacée d'écrasement par les avalanches de feu et d'acier, une émouvante émulation conjugue les efforts des corps et des âmes.

Observateurs, artilleurs, hommes du génie

s'acharment non seulement à prolonger la vie du fort, mais à lui assurer la possibilité de continuer la lutte. Le commandant Mozin est au centre de cette activité et la règle avec son calme habituel. Il est en communication, soit par téléphone, soit par courrier, avec tous ses sous-ordres : chefs de coupole, chefs de pièce, chef du service du génie, etc... Il n'ignore rien de ce qui se passe dans les moindres recoins de l'ouvrage.

Hélas! depuis le matin, les nouvelles qui lui parviennent marquent une aggravation progressive de la situation. A 4 heures déjà, une mine a projeté des éclats jusque dans la galerie centrale, blessant plusieurs hommes.

A 8 heures, le chef de coupole de 12 gauche communique :

— Mon Commandant, les freins hydrauliques du canon de droite viennent de sauter. La pièce est hors de service.

Peu de temps après, un coureur annonce qu'un gros projectile vient d'éclater dans le lazaret. Le commandant se rend sur les lieux. Un spectacle impressionnant s'offre à ses yeux : l'obus a percé les doubles blindages de poutrelles obstruant les fenêtres et a fait explosion au milieu de la pièce. Tout ce qui s'y trouvait est détruit. Médicaments, instruments de chirurgie, literies sont éparpillés dans tous les coins et se consomment dans d'âcres remous de fumée. Heureusement que le commandant a prévu le coup et a donné l'ordre de transporter les blessés dans un autre local.

Vers 9 heures, alerte dans la contrescarpe : la cuisine s'écroule. Les cuisiniers s'en tirent avec quelques légères blessures. Après la cuisine, la

boulangerie est à son tour défoncée : tout y est réduit en miettes. Les pains sont carbonisés.

Dans le courant de l'après-midi, les dégâts s'étendent peu à peu à toutes les œuvres vives. Les messages que le commandant reçoit confirment l'un après l'autre le fatal délabrement de l'ouvrage.

A 15 heures :

— Mon Commandant, la coupole de 5 c. 7 gauche du saillant II est partiellement détruite. Sa calotte vient d'être arrachée.

A 16 heures :

— Les quatre pièces de 12 c. sont hors de service...

Puis peu après :

— Coupole de 5 c. 7 du saillant III complètement enterrée. Impossible de la remettre en action...

A 17 heures, un autre chef de coupole communique :

— Les deux canons de la coupole de 15 c. sont hors d'état d'agir. L'un a sa volée calée dans l'embrasure et l'autre a ses freins brisés par suite des coups directs reçus.

Ce n'est pas encore tout. Voici une nouvelle alarmante encore : les affûts des deux obusiers de 21 c. sont légèrement déversés.

Vite le commandant se rend dans les deux coupoles et constate que les pièces ne se meuvent qu'entre les inclinaisons de 11 et 16 degrés.

Ainsi donc presque tous les organes vitaux du fort ont été atteints. La plupart des grosses pièces sont inutilisables et seules deux petites coupoles de 5 c. 7 sont encore en état d'agir. Bientôt il ne

restera plus à la garnison que fusils et carabines pour se défendre.

Encore faut-il pouvoir lui ménager la possibilité d'accéder aux banquettes d'infanterie, car le bouleversement des superstructures est tel que des blocs de béton se sont accumulés aux abords de la porte blindée débouchant sur le terre-plein et laissent à peine passage pour un homme. « Tous les moments favorables seront utilisés par les travailleurs pour en dégager les abords et frayer un chemin vers les fronts », écrit le général Mozin.

La pénétration des fumées et des gaz dans tous les locaux alourdit l'air de plus en plus et le rend irrespirable. Des hommes sont pris de violents malaises. Certains locaux sont enfumés au point que l'obscurité y est presque complète.

Malgré cela, le personnel valide est sur pied et tout le monde est au travail. Ici des hommes actionnent les ventilateurs, plus loin, dans un réduit obscur et humide, d'autres, au moyen d'une pompe à bras, alimentent les citernes de réserve.

Haletants, le torse nu, des gars robustes restent dans les coupoles secouées par les détonations et s'acharnent à remettre en état les pièces faussées et dérégées par le bombardement.

Mais tandis que l'on s'efforce de réparer les dégâts, l'artillerie ennemie ne cesse pas d'en produire d'autres et lorsque vient la nuit, la vaste termitière, sous laquelle bat le rythme d'une vie fiévreuse, n'a plus de forme extérieure. Le feu et l'acier l'ont si profondément corrodée qu'elle ressemble à une épave inerte sur laquelle les ombres du crépuscule s'étendent comme une menace de catastrophe et de mort.

Dès qu'il fit sombre, les craquements s'espacè-

rent et on eut l'impression que plusieurs batteries s'étaient tuées. N'allait-on pas enfin jouir d'une accalmie après cet abrutissant fracas ?

Le commandant a pu se rendre compte de l'état extérieur du fort. Celui-ci est propre à faciliter désormais une tentative d'assaut : en effet deux petites coupoles servant à la défense rapprochée sont hors de service et de larges brèches dans la contrescarpe permettent de descendre dans les fossés sans l'aide d'échelles. D'autre part des éboulis masquent partiellement le champ de tir des caponnières.

L'ennemi va-t-il se décider enfin à tenter l'abordage du grand bâtiment échoué ? Tout le monde s'attend à cet assaut et se prépare à y faire face. Tandis que les observateurs redoublent d'attention, des hommes s'affairent à dégager le débouché sur le terre-plein, afin que la sortie s'effectue le plus rapidement possible.

Peu après minuit, le commandant est alerté de plusieurs côtés à la fois. Observateurs et sentinelles qui sont partout aux aguets lui signalent des bruits et des mouvements suspects aux abords de l'ouvrage. « Peu à peu, ces bruits se précisent, écrit le général Mozin : coups de pioche et de pelle, cisaillement de fils de fer, grincements de machines, bruits assourdis de troupes assemblées. Il doit s'agir là de préparatifs d'assaut ou de travaux de mine. »

Alors, sous les voûtes branlantes de l'immense caverne de fumée, se déroula une scène d'une grandeur épique. A l'appel des sonneries d'alarme, tous les hommes valides, artilleurs et fantassins, se massent dans la galerie centrale. Ils accourent,

mousqueton au poing, et s'alignent conformément aux instructions.

Sous la lumière voilée par l'âtre brouillard qui empeste le local, ils forment bientôt plusieurs rangées immobiles. Maculées de suie, les figures les plus débonnaires ont pris une expression sinistre. Voici donc arrivé le moment décisif. Cette fois c'est de près qu'on va affronter l'adversaire. Des ordres résonnent dans l'impressionnant silence de l'heure :

— Chargez vos armes!

— Mettez le cran de sûreté!

Officiers et chefs de groupes donnent leurs dernières instructions. Il s'agira de suivre les chefs et de bien se répartir sur les différents fronts. Là-haut, tout est bouleversé, les banquettes d'infanterie n'existent plus : le bombardement les a nivelées. Il faudra éviter les trous d'obus dont le terre-plein est criblé et contourner les blocs de béton épars sur le terrain.

Tout à coup le vacarme du dehors s'apaise, la canonnade ennemie prend fin. C'est le moment de sortir...

— En avant, marche!

Sur l'escalier de pierre qu'éclaire la lumière vacillante d'un phare à acétylène, piottes et artilleurs se suivent en groupes silencieux. Leurs silhouettes massives se doublent d'ombres gigantesques.

Là-haut, la lourde porte blindée est calée par des débris de béton; elle est toutefois entre-bâillée de façon à livrer passage à un homme à la fois. La sortie s'effectue lentement mais dans un ordre parfait. L'un après l'autre, les fusiliers passent et débouchent sur le terre-plein. Quelle

volupté de humer à pleins poumons l'air frais du dehors! Pour tous ces hommes enfermés depuis plus de dix jours dans leur souterrain fétide, c'est une délicieuse sensation.

Bientôt sur le terre-plein bouleversé, des ombres errent, tâtonnent... Il est difficile de s'orienter sur ce terrain dont les obus ont modifié l'aspect. Peu à peu cependant, les yeux se familiarisent avec l'obscurité et, à travers les éboulis de béton, en se faufilant entre les entonnoirs, les fusiliers réussissent à occuper leurs postes de combat.

Couchés parmi les décombres, le fusil braqué dans la direction des glacis, ils épient les moindres bruits. On perçoit des grincements métalliques dans les barbelés... Pendant ce temps, dans les deux petites coupoles qui sont encore en état de tirer, les canonnières ont pointé les pièces sur les glacis. Ils attendent que le bureau de tir leur communique par une sonnerie, l'ordre d'ouvrir le feu.

Soudain, au signal convenu, la nuit se remplit d'éclairs. Canons de 5 c. 7 et fusils font passer de sifflantes volées de mitraille sur les glacis, rejetant dans les ténèbres les assaillants qui se préparaient à monter à l'assaut du fort.

Le clignotement éperdu de la mousqueterie reconstitue vaguement les contours brouillés de l'ouvrage : des lueurs de feux-follets courent autour de la crête occupée par les défenseurs et montrent des silhouettes fuyantes sur les fonds enténébrés.

Maintenant, au crépitement de la fusillade et aux abois des petits canons dont le grinçant tinta-marre emplît la nuit, s'ajoutent des cris, des clameurs et mille bruits confus. Croyant la garnison abruti par les quelque cinquante heures de bom-

bardement qu'elle a subi, les Allemands espéraient la surprendre et la mettre promptement hors combat; or voici, contre toute attente, qu'elle se dressait dans la nuit, prête à se sacrifier dans une ultime empoignade pour défendre les ruines de l'ouvrage

Surpris, les assaillants se dispersent dans les ténèbres. Leurs officiers se rendent compte de l'impossibilité de prendre le fort d'assaut, la vigoureuse réaction des défenseurs ne laissant subsister aucun doute sur leur valeur combative. C'est à l'artillerie lourde qu'on va confier la mission de mettre fin à la résistance de cet irréductible adversaire. Pour arriver promptement à un résultat décisif, on la renforcera encore.

Il est 1 h. 30. Non loin du fort, des fusées montent dans le ciel noir et y épanouissent d'éclatantes gerbes de feu rouge, faisant surgir le décor des amas d'ombres qui le camouflent.

Aussitôt le bombardement recommence. Sur les superstructures garnies de fusiliers, les obus explosent avec un bruit infernal. Des hommes courent, trébuchent sur les éboulis, tombent dans les entonnoirs, se relèvent et se dirigent à tâtons vers l'unique ouverture donnant accès au fort. Tandis que les projectiles ennemis éparpillent des jets de feu et de mitraille dans tous les sens, les fusiliers disparaissent l'un après l'autre dans l'entre-bâillement de la grosse porte blindée et rentrent dans l'atmosphère empestée du souterrain. « Par miracle, nous n'avons que neuf blessés, peu graves, dont deux restés sur le terrain parviennent à rejoindre au petit jour », écrit le lieutenant général Mozin,

Lorsque le terre-plein est évacué, le comman-

dant fait charger le seul canon de 15 c. qui n'est pas complètement hors de service. Cette pièce est calée vers l'horizontale, ce qui permet de la pointer encore sur la route de Micheroux. Boîtes à balles et shrapnels réglés courts enfilent la chaussée et en chassent les assaillants du fort qui s'y sont attardés. Malheureusement, après quelques coups bien réglés, force est de cesser le feu : toutes munitions de 15 c. sont épuisées.

Après cette diversion qui a ranimé certains espoirs dans les cœurs, on se retrouve inactifs, impuissants sous les voûtes branlantes que les obus continuent à marteler avec rage. Le fort n'est plus à présent qu'un vaisseau désarmé que l'ennemi tient à sa merci et qui n'a même plus la ressource de se défendre. Condamné à périr corps et biens, il ne peut cependant se résoudre à s'avouer vaincu.

Peu à peu, l'aube déblaie les champs d'ombres et dévoile aux observateurs ennemis la carcasse démolie de l'ouvrage. L'une après l'autre, les batteries qui avaient cessé le feu pendant la nuit se réveillent et de toutes parts leurs grondements s'élèvent.

Assis, couchés, étendus pêle-mêle dans la galerie centrale et dans les couloirs, les défenseurs écoutent cette grinçante cacophonie. Tout à coup ils dressent l'oreille : un long sifflement déchire l'air, s'enfle en un hurlement de sirène puis se tait... Au même moment le fort tout entier est comme arraché de ses fondations, les hommes sont projetés les uns sur les autres et tout dégringole des étagères. Qu'est-ce ?

C'est un projectile de 38 c. (Cfr. « Reischsarchiv I », pp. 119-120). Il est tombé dans les glacis. Malheur à la garnison si l'un de ces bolides

pique sa terrible pointe de feu dans le béton fissuré du massif central! Tout va s'anéantir dans un épouvantable effondrement.

Les fissures s'élargissent, des brèches s'ouvrent dans les voûtes, le fort est ballotté comme s'il s'était détaché de ses assises et semble soulevé par des poussées titanesques. On suffoque. Ce n'est plus de l'air qu'on respire mais un âcre mélange de fumée et de gaz qui oppresse les poitrines. Les hommes se protègent le nez et la bouche au moyen de draps mouillés. Certains, pris de violents malaises, s'affaissent. Partout des blessés, des malades....

Que faire? Tous les moyens de défense sont hors de service, presque toutes les munitions sont épuisées, le fort est à la merci d'un coup malheureux qui anéantira tous ces gars dont l'héroïsme n'a cessé de faire l'admiration de leurs chefs. Avec acharnement, ils ont rempli la dure mission que le pays leur avait confiée. Peines, fatigues, dangers, ils ont tout affronté, tout accepté. A présent, ils savent ce qui les attend : une mort atroce sous les débris de leur fort écroulé. Cependant personne ne murmure, personne ne récrimine. Le 8 août, ils ont promis à leur chef de lutter jusqu'au bout : ils tiennent parole.

Le commandant a-t-il le droit de leur demander le sacrifice suprême? Il réunit ses collaborateurs qui l'ont secondé pendant toute la durée de la résistance, les lieutenants d'artillerie Baudot et Brasseur, le sous-lieutenant Roulin, le lieutenant d'infanterie Marchand et l'adjoint du génie Coune. Tous sont d'avis que le sacrifice de la garnison ne changera en rien le cours des événe-

ments et qu'il ne sera d'aucune utilité pour le pays.

Au moment même où le tir des 38 c. menaçait la voûte fissurée de la galerie centrale, qui abritait la majeure partie de la garnison, le Conseil de défense estima que la tâche du fort était terminée. « Des ordres sont donnés pour procéder à la destruction du peu qui pourrait encore être utile à l'adversaire, écrit le général Mozin. Puis un clairon monte au débouché d'infanterie et, de là, lance ses dernières notes vers l'Allemand tapi non loin de là. L'appel est entendu. Le bombardement diminue d'intensité, puis s'arrête. C'est la fin...

« Et, à 10 h. 15, l'âme triste, mais la tête haute, les défenseurs quittent le fort pour céder la place aux fantassins allemands qui, subitement, ont surgi de partout aux alentours.

« Là-haut, au-dessus de ce qui fut le beau fort de Fléron, un lambeau de drapeau belge flotte encore au bout de sa hampe brisée émergeant de quelques blocs de béton. »

En cette journée du 14, d'interminables colonnes grises continuaient à s'étirer vers Liège. Leur cheminement cadencé à travers les villages détruits évoquait l'image de monstrueux tentacules menaçant la cité belge de leur enlacement. L'une d'elles ayant franchi la Meuse à Lixhe contournait la place et se répandait sur la rive gauche.

La ville elle-même grouillait d'uniformes gris. C'était plus qu'un investissement, c'était un étouffement, une submersion totale. Toutes les communications avec l'armée belge étaient rompues. La tragique partie semblait définitivement perdue

cette fois. Les plus sublimes sacrifices ne pouvaient plus rien changer aux événements.

Pendant pour l'honneur des armes belges, cette lutte sans issue, on la prolonge avec un acharnement passionné. Jusqu'à ce que s'éteigne l'ultime lueur d'espoir....

Sur la rive gauche, cinq forts continuent à résister. Tous sont aveuglés. Le plus mal en point est Liers qui, investi par la 36^e brigade d'infanterie, est bombardé depuis la veille à 9 heures du matin par deux batteries de mortiers et un bataillon de canons de 13 c.

Placé au milieu d'une plaine, l'ouvrage est un magnifique objectif pour l'artillerie ennemie. « Un capitaine allemand appartenant à l'état-major général, qui commandait les troupes placées devant le fort, écrit le lieutenant Colette, m'a affirmé que l'artillerie allemande avait fait sur le fort de Liers du tir par pointage direct en prenant comme points de visée les cheminées des locaux d'escarpe du fort. »

Certaines pièces sont blotties dans les fonds de Rhées, d'autres aux abords de Milmort, d'autres encore, beaucoup plus loin sur les hauteurs de la rive droite dans les environs de Cheratte. Elles sont toutes bien camouflées et aucune fumée ne trahit leur présence. Sans interruption, elle font grêler les obus sur la carapace de l'ouvrage.

Avec Pontisse, dans la nuit du 5 au 6, Liers avait réussi à accrocher la 34^e brigade allemande et à disperser ses réserves, les 7^e et 9^e bataillons de chasseurs. Il avait ainsi contribué au succès des armes belges dans le secteur dont il avait la surveillance.

« Les jours suivants, relate le lieutenant Colette,



Le Commandant W. DEMANY
(Ct du fort de Liers
† 13 février 1932.

notre activité se borna à effectuer des tirs sans observation dans la vallée du Geer où des troupes allemandes passaient sans relâche et sur d'autres points où des travaux s'exécutaient ou bien où des rassemblements s'effectuaient et qui nous étaient renseignés par notre service d'espionnage. »

Le bombardement s'effectue au rythme de 250 coups à l'heure. Tous ces coups portent. La moindre déviation du tir est aussitôt rectifiée par les observateurs postés non loin de l'ouvrage. Les effets de ce pilonnage violent et régulier ne tardent pas à apparaître à l'intérieur même du fort.

« Le fort de Liers fut bombardé avec une telle efficacité que son artillerie put à peine riposter », écrit Bieberstein.

Murs, voûtes, cuirasses, blindages, tout craque, tout se fissure et se désagrège. La cuisine, la boulangerie, la plupart des locaux d'habitation sont tour à tour démolis. Les latrines sont inutilisables.

Gravement atteints aussi les organes de défense : la bouche de l'obusier de 21 c. est arrachée, le canon de 12 de la coupole droite ne peut plus être mis en batterie; quant à la coupole de 5 c. 7 du saillant III les projectiles l'ont complètement déterrée.

Les citernes se crevassent, les canalisations électriques se rompent. De nombreux locaux sont plongés dans l'obscurité; on les éclaire au moyen de lampes à pétrole qui ne résistent pas aux souffles des explosions.

Ici comme dans les autres forts, l'insuffisance des moyens d'aération devait avoir des conséquences désastreuses. Des nappes de gaz et de fumées pénètrent dans tous les locaux sans qu'on

puisse les refouler. Dans les coupoles, il fait intenable. Des artilleurs restés à leur poste sont là, le torse nu, haletants, la figure couverte de linges mouillés.

Plus d'un s'évanouit et tombant dans la trappe ouverte, vient s'abattre sur les organes de l'étage inférieur.

Cependant malgré tout la garnison ne donne pas le moindre signe de crainte ou de défaillance. « Le personnel a montré beaucoup de calme et de sang-froid pendant le bombardement, raconte un officier du fort. Une discipline parfaite a pu être maintenue jusqu'au dernier moment grâce à un cadre de sous-officiers et de brigadiers dévoués et profondément pénétrés du sentiment du devoir et de l'honneur. Seule l'asphyxie a pu leur faire abandonner le service de leurs pièces. Je n'ai jamais entendu la moindre plainte ni pu constater la moindre défaillance. Un cas m'a particulièrement frappé et je crois utile de le relater. Un téléphoniste placé le 14 août à 5 h. 1/2 du matin en un endroit relativement dangereux et qu'on avait oublié de relever, s'y trouvait encore à 11 heures quand le fort est tombé. Il était resté impassible sous le bombardement et n'avait rien fait pour être relevé. Bien mieux les communications ne fonctionnant plus depuis 6 heures du matin et s'en rendant parfaitement compte, il n'avait néanmoins pas abandonné son poste. »

Lorsque, vers 11 heures, le fort capitula, ce n'était plus qu'un antre obscur, infect, menacé d'effondrement et dans lequel il était impossible de maintenir plus longtemps près de 400 hommes. Les principaux organes de défense étaient d'ailleurs hors de service.

Au moment où le conseil de défense décidait à l'unanimité de cesser la résistance, sur la rive droite, aux abords de Barchon, les Allemands avaient changé d'emplacement les deux mortiers de 42 c. et se disposaient à les mettre en batterie contre Liers. « Juste avant le montage des deux pièces, écrit l'oberleutnant a.D.R. Schindler, arriva en même temps que la nouvelle que Liers s'était rendu, l'ordre de bombarder Loncin sur le front de l'ouest. »

Les officiers de Liers, le commandant Demany, les sous-lieutenants Colette et Mommens, furent autorisés à conserver leur sabre.

VIII.

Réduite à quelques bastions, la place forte tente en vain de prolonger sa lutte désespérée.

Journée du 15 août.

Des six forts constituant l'hémicycle de la rive droite, seul Bonnelles n'a pas encore battu la chamade. Surmontés du drapeau allemand et gardés par des détachements d'infanterie, les cinq autres étalent sous le grand ciel bleu d'août leur carcasse crevée, mutilée, parsemée de débris de béton et criblée d'entonnoirs. Les coupoles désaxées, déchaussées, décalottées émergent des décombres.

Une grande partie de la digue construite par le clairvoyant Brialmont étant démolie, les torrents gris de l'invasion continuent à déferler à pleins flots sur toutes les routes de l'Est. Et c'est bien la plus déprimante des visions que ce déroulement infini de masses armées que rien désormais ne semblait pouvoir contenir

Bonnelles n'était plus, en cette matinée du 15 août, un adversaire bien redoutable. « La 38^e brigade d'infanterie, écrit Bieberstein, avait coupé les communications du fort de Bonnelles au sud et à l'ouest, pendant que la 14^e division d'infanterie renforcée par la 43^e brigade se rapprochait de l'ouvrage au sud-est, à l'est et au nord. »

Investi, isolé, aveuglé, Bonnelles se trouvait dans l'impossibilité absolue de riposter aux tirs extrêmement violents qui consumaient sa ruine.

Il les subit passivement, accusant tous les coups et se délabrant insensiblement.

Son chef, le commandant Lefert, ayant été blessé dans la matinée du 6 et son état s'étant aggravé, on a dû le transporter à Liège. C'est le lieutenant Montois, commandant l'infanterie du fort, qui le remplace.

Bonnelles avait fait un brillant début de campagne. Dans la soirée du 5, les compagnies allemandes qui avaient tenté de le masquer avaient été dispersées et mises en fuite par les tirs de toutes ses pièces et le feu nourri des fusiliers occupant les banquettes d'infanterie. Flémalle, le fort voisin le plus proche, avait même prêté l'appui de sa grosse artillerie.

Hélas! ce succès, quinze hommes l'avaient payé de leur vie et le lendemain à 200 mètres en arrière du fort, il fallut creuser une large fosse pour y déposer les quinze cadavres enveloppés, chacun, dans un drap de lit.

Puis ce furent les longs jours vides et monotones au cours desquels la garnison apprit qu'elle était sacrifiée. Pas de nouvelles, pas de renseignements, ni sur les troupes amies, ni sur l'ennemi. Ah! la morne et décevante attente!

Ici plus qu'ailleurs l'impression d'isolement se fait sentir parce que l'ouvrage est, en grande partie, entouré de bois. Tous les jours cependant des patrouilleurs de bonne volonté se mettent en campagne en vue de découvrir les emplacements des batteries ennemies, mais ou ils tombent entre les mains des Allemands ou ils rentrent sans avoir rien découvert.

Le bombardement du fort commença le 14. Il fut très violent et ne laissa guère d'illusions à la

garnison sur le sort qui lui était réservé. « A partir de ce moment, écrit le capitaine Vanloo, les locaux de contrescarpe, où se trouvent les latrines, ne sont plus accessibles. On est obligé de placer dans les galeries du fort des bacs en fer dénommés « bacs inodores » et tenant lieu de latrines. Ce n'est que grâce à la grande quantité de formol que nous possédions au fort qu'on a pu éviter des épidémies. L'aération du fort laisse beaucoup à désirer. Dès le début du bombardement, on est obligé de blinder et de matelasser les fenêtres. La fumée produite par l'explosion des projectiles ennemis pénètre à l'intérieur du fort malgré les précautions prises. On ne parvient pas à dissiper cette fumée et on a constaté un commencement d'asphyxie parmi les hommes de service dans les coupoles. »

Pendant la nuit du 14 au 15, le tonnerre déchaîné au cours de la journée continua à secouer tous les échos de Boncelles et, sous ses craquements, la carcasse du fort grinça, vibra, se disloqua. A l'aube, l'inferral sabbat devint plus violent encore et ses effets, plus alarmants. Le maréchal des logis Henquin est tué par un éboulement et une quinzaine d'hommes sont blessés.

Lorsque toutes les coupoles furent calées et les installations électriques détruites, il apparut aux plus optimistes que la résistance ne pourrait plus être prolongée longtemps. On ne respirait plus en effet qu'un air fétide et l'infirmierie était bondée de malades. Une catastrophe était à craindre et, puisque le fort ne contrariait plus en rien les mouvements de l'ennemi, les officiers réunis en conseil de défense décidèrent de capituler. Il était 7 h. 30.

La chute de Boncelles assurait aux Allemands la complète disposition des voies de communication de la rive droite. Mais sur la rive gauche, quatre forts tenaient encore les routes sous le feu de leurs canons : Lantin, Loncin, Hollogne et Flémalle.

Or le temps pressait. Des colonnes compactes continuaient à affluer sans arrêt de l'Est. Les voies d'écoulement vers l'ouest étant encore barrées, ces masses humaines engorgeaient Liège et ses faubourgs. Il fallait au plus tôt leur frayer des passages vers la moyenne Belgique qu'elles devaient traverser pour prendre à revers l'aile gauche française.

C'est pourquoi la grosse et très grosse artillerie est mise à la disposition du groupement Emmich qui, de l'intérieur même de la ville entreprend aussitôt la démolition des ouvrages résistant encore. Battus à revers, ceux-ci sont voués à un même et inéluctable destin.

C'est Lantin qui est tout d'abord soumis à de violents tirs de destruction. Ce petit fort croise ses feux avec Loncin et Liers. Sa mise en état de défense a été laborieuse du fait qu'au moment de la mobilisation d'importants travaux y étaient en cours. Réfection des voûtes du magasin à poudre, installation du téléphone haut-parleur, et d'autres améliorations prévues depuis longtemps avaient transformé l'ouvrage en un vaste chantier.

Le dessus du fort était encombré par les terres des fouilles qui s'étaient peu à peu tassées et recouvraient presque certaines coupoles de 5 c. 7. A l'intérieur, c'est bien pis encore : locaux et couloirs sont remplis de matériaux de toute espèce : carton bitumé, paille, gravier, sable, ciment, plan-

ches, madriers, cordages, rondins, et d'outils de terrassiers, de brouettes, d'échelles, etc... Tout cela est dispersé pêle-mêle et gêne la circulation.

Même désordre et même encombrement dans les fossés. De nombreux caissons chargés de munitions de 7 c. 5 (donc inutilisables pour le fort) sont alignés dans les fossés I-II et II-III.

Le matériel lui-même n'est pas en ordre : les freins hydrauliques des coupoles de 15 c. et de 12 c. droite, ainsi que certaines pièces de l'obusier de 21 c. et les plateaux obturateurs des deux canons de 15 c. sont en réparation.

Devant pareille situation, on devine les inquiétudes du commandant Fabry qui prit le commandement du fort le 31 juillet 1914. Heureusement le nouveau chef avait toutes les qualités requises pour parer aux risques d'une telle désorganisation. Sous son impulsion, les travaux de mise en état de défense sont menés rondement. En quelques jours, l'ouvrage reprit son aspect normal et fut remis en possession de tous ses moyens de défense.

Il ne devait pas tarder d'en faire un usage dont les Allemands allaient apprécier, à leurs dépens, l'à-propos et l'efficacité. A Lantin, pas plus que dans les autres forts, on n'avait prévu que la lutte prendrait une tournure qui d'emblée assurerait à l'ennemi des avantages définitifs.

Une communication de l'état-major, en date du 6 août : « Tenez ferme, l'armée française vient à notre secours », avait fait naître des espoirs qui furent bientôt déçus.

Toute la garnison, chefs et soldats, fit son devoir. Aussi longtemps qu'il eut des pièces intactes et qu'il put épier les mouvements de l'ennemi,

le fort canonna les objectifs qui lui furent signalés par observateurs et ses espions. Tout comme Loncin, son voisin, il fit une chasse sans répit aux partis allemands qui s'aventuraient dans son rayon d'action et imposa silence à plusieurs batteries ennemies, entre autres à une batterie de 21 c. installée à proximité du champ d'aviation d'Ans.

Le bombardement de Lantin commença le 13. Il se poursuivit jusqu'au 15 à midi et ne fut entrecoupé que de courtes accalmies. Canons de 10 c. 5, obusiers de 21 c. et de 28 c. déversèrent des milliers de projectiles sur sa carapace, désaxèrent ses coupoles, ébréchèrent ses murs et enfumèrent tous les locaux.

Lorsque le fort se rendit, « l'état sanitaire était à toute extrémité, écrit le commandant Fabry; le nombre de malades augmentait sans cesse et l'asphyxie menaçait de devenir générale. L'atmosphère était à ce point viciée que l'on pouvait voir à certains endroits baisser les flammes des lampes à pétrole ».

A 12 h. 30, un bataillon de pionniers qui, avec d'autres troupes encerclaient l'ouvrage, prit possession de celui-ci.

Sachant que le général Leman s'était réfugié à Loncin, les Allemands réservèrent à ce fort l'honneur d'un bombardement d'une violence extrême. La fameuse batterie de 42 c. fut amenée au Champ des manœuvres de Bressoux. C'est de là, que furent tirés les bolides défonceurs de voûtes et de cuirasses qui devaient avoir raison de la résistance surhumaine des défenseurs.

L'ouvrage sauta à 5 h. 45 ensevelissant la majeure partie de la garnison sous les décombres. (Cfr. « L'Épopée de Loncin »).

* * *

Journée du 16 août.

Dernier jour de la résistance... Jour triste, heures d'indicible détresse. L'invasion des masses grises est devenue une obsession. Un incessant bruit de bottes s'épand sur tout le pays liégeois.

Pendant dix longs jours, on a vécu d'espoir. A présent tout semble perdu. Où sont les Français et les Anglais dont on attend l'arrivée depuis le 6 août? Pourquoi tardent-ils si longtemps à nous secourir? L'appui militaire des puissances garantes de notre neutralité nous avait cependant été assuré. Après l'écoeurement provoqué par la déloyauté allemande, voici qu'on se prend à douter, sinon de la fidélité, de la puissance des alliés. L'Angleterre n'a pas d'armée, dit-on. Quant à la France, elle n'est pas prête...

Plus encore que le saisissant holocauste de Loncin, ce qui dramatisa l'agonie de la place forte de Liège, ce fut cette déception. Devant les interminables colonnes grises qui déferlaient nuit et jour sur nos routes de l'est, on se sentait isolés, abandonnés.

Aussi longtemps que les forts avaient tonné, une lueur d'espoir était restée dans les cœurs. Leur voix résonnait au loin comme un défi aux envahisseurs. A présent, elle s'était tue... Les mortiers de l'ennemi l'avaient étouffée. Quant aux deux seuls ouvrages qui n'avaient pas encore succombé, comment auraient-ils pu continuer cette lutte inégale? D'ailleurs s'ils ne se décidaient pas à capituler, ils allaient bientôt subir le sort de Loncin.

Dans la journée du 15, les Allemands ont pris leurs dispositions pour installer deux mortiers de

42 c. dans le Square d'Avroy, en plein centre de la ville Liège. La mise en batterie des deux pièces n'a pas traîné. Leurs différentes parties ont été amenées sur wagonnets par voies Decauville depuis la gare des Guillemins.

« Pendant la nuit, écrivent MM. de Thier et O. Gilbert, environ 300 soldats, éclairés par de puissantes lampes à incandescence, achevèrent dans le Square d'Avroy, l'installation des deux mortiers de 42 c. qui y avaient été amenés. Ils furent placés sur des soubassements de poutres de bois croisées et superposées. Ces soubassements se trouvaient à environ 30 mètres l'un de l'autre, le long du chemin central du parc, dans la pelouse qui s'étend vers l'avenue Rogier, en face de la rue Paul Devaux. Vers 7 heures du matin, les pièces furent prêtes à tirer. La mise en place avait donc demandé une vingtaine d'heures de travail.

« Dans un rayon de plusieurs centaines de mètres, les fenêtres des habitations avaient été ouvertes pour éviter le bris des vitres et, dès 6 heures, les curieux étaient à ces fenêtres pour suivre le passage des gigantesques obus qui allaient être dirigés sur les deux forts qui tenaient encore : Flémalle et Hollogne.

« A 7 h. 10, la première détonation retentit, formidable, provoquant un déplacement d'air très violent. Nous nous trouvions à 400 mètres environ de la pièce, sur un balcon, et nous ressentîmes l'effet d'un courant d'air semblable à celui que l'on crée en ouvrant une fenêtre un jour de bourrasque...

« Le second coup fut tiré à 7 h. 25. Sans doute les observateurs, placés en vue du fort visé, avaient-ils dû faire rectifier le tir.

« Une ligne téléphonique de campagne, partant du parc d'Avroy et passant par les rues Sainte-Véronique et de Joie, avait été installée et se prolongeait vers les hauteurs de Saint-Gilles.

« Un quart d'heure s'écoula encore entre le second coup et le troisième, tiré à 7 h. 40, mais le quatrième suivit plus près, à 7 h. 47, et le cinquième, quatre minutes plus tard, à 7 h. 51. »

Le fort de Flémalle capitula à 8 h. 30. Les causes de la reddition furent les mêmes que dans les autres ouvrages : mise hors de service des principaux organes de défense, insuffisance des moyens d'aération, impossibilité d'entraver les mouvements de l'ennemi, risques d'effondrement de la masse bétonnée.

Depuis le 4 août, Flémalle est dans la bataille. Nulle troupe ennemie aventurée dans son rayon d'action n'a échappé à sa vigilance. Ses patrouilles, ses espions, ses observateurs ont dépisté les Allemands dans leurs repaires les mieux camouflés. Ses grosses pièces n'ont cessé de tonner.

Le 9 août, un individu suspect est arrêté par des patrouilleurs du fort à Flémalle-Grande. L'homme parle le français avec un accent étranger. Il a le crâne complètement rasé et il est porteur de jumelles et d'une boussole.

Ramené au fort, il déclare d'abord aux officiers qui l'interrogent, qu'il est soldat à la légion étrangère et qu'il essaye de regagner la France. Pressé de questions, il finit par reconnaître qu'il est soldat allemand et qu'il est chargé de recueillir des renseignements sur les voies de communication entre Liège et Charleroi.

— On m'avait promis une récompense de 250 marks, dit-il.

Reconnu coupable d'espionnage, le soldat Schuster dit « Selk » est jugé par les officiers du fort réunis en conseil de guerre qui le condamnent à la peine de mort.

Lorsqu'il a reçu les secours de la religion, le condamné est conduit à une centaine de mètres du fort, dans une route encaissée. On le lie à une chaise, on lui bande les yeux... Sans plainte, sans cri, l'homme s'apprête à mourir très dignement. Une salve déchire l'air et il s'écroule. Ce fut le seul espion allemand fusillé à Liège.

Après avoir pris l'ennemi à partie et lui avoir asséné de rudes coups, Flémalle fut lui-même secoué par les feux concentrés de plusieurs batteries lourdes. Commencé le 14 août, dans la matinée, le bombardement se poursuivit avec de courtes accalmies jusqu'au 16 à 8 heures. Il fit des ravages impressionnants.

Fendu dans son axe, démuné de ses principaux moyens de défense, bouleversé, ébrèché, envahi par des fumées et des gaz délétères, le fort au moment de sa reddition était touché à mort. Le béton paraissait très peu résistant. « Des blocs de béton de 30 à 40 centimètres de diamètre, note le commandant Falise, se détachent des murs. Parmi les débris se trouvent des bois provenant d'un échafaudage. Il y avait de plus une grande quantité de sable non aggloméré et semblant avoir été versé librement. On constate en général dans les débris de béton une proportion exagérée de sable non réuni au restant de la masse. »

Tous les rapports des commandants de forts signalent d'ailleurs la mauvaise qualité du béton de leurs ouvrages. Outre la vulnérabilité des coupes, l'absence d'un système de ventilation effi-

cace, voilà donc une des principales causes de la « faiblesse » des forts : la caducité des voûtes et des murs bétonnés.

On sait que les forts de Verdun, particulièrement Douaumont et Vaux, ont été soumis à des bombardements cent fois plus terribles que les forts de Liège et cependant leurs voûtes bétonnées ont résisté aux plus effroyables avalanches de projectiles de très gros calibres. Que conclure de ce fait sinon que le béton français était de loin supérieur au nôtre ?

Il faut ajouter que les forts de Verdun étaient d'une conception différente des ouvrages de Brialmont. Les voûtes n'étaient pas d'un seul bloc, une couche intermédiaire d'un mètre de sable séparant la cuirasse extérieure proprement dite de la partie inférieure leur assurait une certaine élasticité. Le système d'aération s'est en outre avéré excellent et — chose très importante — comme ces forts français comportaient plusieurs étages, certaines de leurs galeries situées à une grande profondeur donnaient aux hommes une impression de sécurité.

Autant de conditions propres à faciliter une résistance prolongée et qui firent totalement défaut aux forts de Liège. Au demeurant, il y avait d'autres causes d'infériorité encore du côté belge.

A Verdun, les forts étaient insérés dans une ligne de bataille continue, à Liège ils étaient isolés, abandonnés à eux-mêmes, encerclés, privés d'observatoires extérieurs, aveuglés, réduits à une résistance passive.

On a cité le cas du fort de Moulainville qui a reçu 330 obus de 42 c. et ne s'est jamais rendu.

Mais il y a lieu de remarquer que les Allemands n'ont jamais tenté de s'emparer de Moulainville. Cet ouvrage n'a été l'objet d'aucun assaut. Placé dans une ligne de bataille continue, il n'a jamais été ni isolé ni encerclé. D'où possibilité de renforcer ou de renouveler sa garnison, de compléter ses approvisionnements, de réparer les dégâts du bombardement, d'évacuer les blessés, de mettre les défenseurs à l'abri.

A Liège, l'écrasement de Loncin devait démontrer devant le monde entier l'impuissance des derniers défenseurs de la Cité ardente qui furent trahis par le matériel que le pays avait mis à leur disposition.

Un seul fort tenait encore : Hollogne. C'était le dernier anneau de la chaîne circulaire forgée par Brialmont et dont les débris gisaient épars tout autour de la vieille cité wallonne. Le drame tirait à sa fin.

Placé sous les ordres du commandant Cuisinier, Hollogne croise ses feux avec Loncin et Flémalle. Son histoire mérite d'être contée parce qu'elle montre ce qu'il y eut de cruel dans le destin des derniers défenseurs de Liège.

Mal approprié au terrain, ce petit fort émergeait de la plaine comme un « teruil » de charbonnage. Il n'était pas pourvu d'un réseau téléphonique intérieur et, dès la mobilisation son commandant put se rendre compte que sa tâche serait ardue. En effet, non seulement il n'obtint presque rien comme complément de matériel et d'approvisionnement mais un seul lieutenant d'artillerie lui fut adjoint, le lieutenant d'infanterie ne fut désigné que le 4 août et le surveillant du génie lui fut enlevé pendant plusieurs jours.

Les travaux de mise en état de défense furent cependant rapidement exécutés; le commandant et ses deux jeunes collaborateurs sont sur pied nuit et jour.

Ensuite eurent lieu différents incidents qui auraient pu énerver les hommes si leur moral n'avait été à l'abri de toute défaillance. Le 3 août, l'état-major de la position communique : « Les Allemands ont traversé le Limbourg hollandais et se dirigent vers Liège en contournant la position. Alarmel »

A Hollogne, la consigne d'alarme diffère selon que l'ennemi se trouve sur la rive droite ou sur la rive gauche de la Meuse. Comme on le signale sur la rive gauche, c'est donc l'alarme complète avec occupation de tous les postes de combat. Pendant huit heures, les travaux de défense sont interrompus et l'on attend en vain... les Allemands. Lorsque le commandant se décide à demander des renseignements à l'état-major, un de ses collègues, officier du même grade, lui répond :

— Comment? Tu ne sais rien? On ne t'a pas prévenu? Il n'y a rien de vrai dans tout cela et tu peux continuer tes travaux. C'est une nouvelle qui nous avait été transmise par l'état-major général de l'armée avant de l'avoir contrôlée. Nous avons vérifié et il n'y a rien de vrai.

On avait oublié de prévenir le fort. Par suite de cet oubli, les travaux étaient restés en suspens pendant huit heures.

Le même jour, les patrouilleurs du fort capturèrent un espion. Le commandant est obligé de l'envoyer à l'état-major parce qu'on a omis de lui faire connaître les mesures prises par le général-gouverneur pour combattre l'espionnage.

Le lendemain, le commandant supérieur communique : « Tâchez de tenir encore 48 heures. Les Français et les Anglais marchent à notre secours. » Cette « bonne nouvelle » va bientôt être suivie de la plus amère des déceptions.

Mais c'est dans la matinée du 6 août que fut offert à la garnison le plus démoralisant des spectacles : des officiers de la 3^e division — dont un général — repassent par le fort pour s'y déguiser en soldats et se diriger en toute hâte vers Waremme. La garnison assiste avec consternation à cette retraite qui ressemble à une fuite. Peu à peu, s'ancre dans les esprits la pénible certitude : on est sacrifiés. Il va falloir lutter sans espoir de secours avec la perspective de mourir ou de tomber entre les mains de l'ennemi.

Pendant tout est mis en œuvre pour assurer au fort une action continue et efficace. Nuit et jours, des patrouilles, des espions rôdent dans les environs tandis que les observateurs surveillent la plaine hesbignonne. Du côté de la ville, les agglomérations permettent aux Allemands de dissimuler leurs mouvements. Il faut toute l'audace des patrouilleurs pour les découvrir. Au cours d'une de ces incursions dans les lignes ennemies, le caporal Pirson est tué.

Sous la conduite du sous-lieutenant Jacques, des détachements d'infanterie en reconnaissance se heurtent à plusieurs reprises à des forces supérieures ennemies et n'hésitent pas à accepter le combat. Les piottes rapportent divers trophées au fort.

Pendant ce temps, les artilleurs sont aussi à toute heure sur le qui-vive. Leur chef, le sous-lieutenant Neuville, est un jeune officier calme,

maître de lui-même et qui excelle à régler un tir avec promptitude et précision. Tout comme celle de Loncin, l'artillerie cuirassée de Hollogne fait la vie dure aux partis ennemis qui s'exposent à ses coups.

Un objectif tente le lieutenant Neuville c'est la voie ferrée Liège-Bruxelles qui s'étire entre Hollogne et Loncin. Le commandant Cuisinier est également d'avis qu'il y a lieu de détruire cette ligne de même que les gares d'Ans et des Guillemins.

Avant d'en commencer la démolition, il prévient le général Leman qui lui communique la défense formelle de donner suite à son projet. « Les ouvrages d'art et surtout la gare d'Ans doivent rester intacts en vue d'un retour offensif de nos troupes », tel est le message que les courriers du gouverneur lui transmettent.

Le 14 août, alors que le fort a pris sous son feu une batterie ennemie repérée par ses observateurs à la lisière de Fooz, le général envoie un messenger au commandant Cuisinier pour lui ordonner de cesser ses tirs. Il craint que le fort ne tire sur les bataillons Cleirens et Gillain!

Déconcertés, les officiers de Hollogne vérifient une seconde fois les renseignements de leurs observateurs; pas de doute possible : toutes les lisières de Fooz sont occupées par les Allemands. Le fort continue à harceler ceux-ci.

Jusqu'au 15 août, Hollogne tout entier à sa garde vigilante connaît des alternatives d'espoir et de déception. Tous les jours, de mauvaises nouvelles affluent. On apprend successivement la chute de tous les forts de la rive droite. Quant aux renforts français et anglais, il n'en est plus

question. Les prévisions les plus pessimistes se réalisent les unes après les autres...

Le 15 août, les observateurs assistent à un spectacle de nature à impressionner les plus braves : le bombardement de Loncin. Les obus enveloppent le fort de tourbillons de fumée noire. La terre est en proie à de violentes secousses.

Vers 5 h. 45, l'ouvrage s'ouvre comme un volcan en éruption et le ciel s'emplit d'un immense nuage opaque. Chacun a l'impression qu'une catastrophe vient de se produire. Voici maintenant qu'on aperçoit distinctement à la jumelle des rescapés qui s'enfuient.

La tragique nouvelle se répand parmi toute la garnison de Hollogne : Loncin vient de sauter, Loncin est détruit. Pour calmer l'émoi de ses hommes, le commandant Cuisinier les reconforte par quelques paroles chaleureuses, puis donne au « messier » l'ordre de faire jouer la célèbre marche « Sambre et Meuse » par le phonographe qui se trouve dans la galerie centrale.

Sur ces entrefaites, des parlementaires ennemis se présentent au fort :

— Nous venons vous prévenir, disent-ils au commandant Cuisinier, que votre résistance est tout à fait inutile. Tous les forts de la place ont capitulé. Seuls Flémalle et Hollogne résistent encore, mais leur bombardement commencera demain matin à 4 heures. Quant à Loncin, il est détruit de fond en comble. Le général Lemans est prisonnier et la garnison est en majeure partie ensevelie sous les décombres de l'ouvrage.

Le commandant Cuisinier qui connaissait déjà ces nouvelles, réplique aussitôt :

— Messieurs, je ne m'explique pas bien le but

de votre démarche. Vous pouvez bombarder le fort, nous résisterons. Veuillez vous retirer.

Il avait ainsi éconduit d'autres parlementaires, mais ceux-ci insistent.

— Nous sommes venus, déclarent-ils, surtout pour éviter une effusion de sang tout à fait inutile. Nous avons des mortiers d'un calibre inconnu à ce jour et qui défoncent les voûtes les plus épaisses. Si vous voulez vous rendre compte personnellement de l'efficacité de nos tirs de destruction, nous vous conduirons à Loncin. Vous verrez alors si notre démarche est inspirée par un autre souci que d'éviter un massacre inutile.

Afin de gagner du temps et de recueillir des renseignements sur la situation, le commandant Cuisinier, qui ignore ce qu'il est advenu des forts de Liers et de Lantin, décide d'envoyer le lieutenant Neuville en parlementaire-éclairé à Loncin, à Lantin et à Liers. Il sera ainsi à même d'obtenir des renseignements qu'on ne peut plus recueillir par le service des patrouilles.

Quelques instants plus tard, le lieutenant Neuville à qui le médecin Cuypers a été adjoint comme interprète, arrive à Loncin avec les deux parlementaires allemands. Tout autour de l'ouvrage sinistré se pressent des soldats ennemis, des brancardiers, des civils portant le brassard de la croix-rouge.

Les abords sont tellement bouleversés qu'on a peine à se frayer un passage dans ce chaos de trous d'obus, de débris de béton, de barbelés. Les secours sont organisés et les blessés qu'on retire des décombres sont aussitôt dirigés vers les ambulances de Loncin et d'Ans. Les plus grièvement atteints sont conduits à Liège.

Du haut des glacis, on découvre un spectacle affreux. Tout le massif central a disparu. Ce n'est plus qu'un immense cratère fumant dans lequel se consomment des débris informes. La carcasse du fort s'est fendue en blocs cyclopéens qui obstruent le fossé de gorge.

Le lieutenant Neuville s'informe du sort de la garnison.

— Presque toute la garnison est ensevelie sous les décombres, déclarent les parlementaires.

— Et le général Leman ?

— Il est prisonnier.

— Blessé ?

— Légèrement. Voulez-vous le voir ?

— Bien volontiers.

Une demi-heure après, le lieutenant Neuville est introduit auprès du général-gouverneur au Palais provincial de Liège.

La version allemande laisse entendre qu'il aurait demandé conseil au général. « C'est inexact, déclare le lieutenant (aujourd'hui major) Neuville. Je n'ai pas demandé conseil au général. Je suis allé à lui spontanément, heureux de le retrouver vivant. Je l'ai abordé en ces termes : « Mon Général, je suis le sous-lieutenant Neuville du fort de Hollogne. Je viens vous présenter mes respects, m'enquérir de votre état de santé et voir s'il y a quelque chose à vos ordres. » A aucun moment, soit de la part du commandant soit en mon nom personnel, je n'ai demandé à pouvoir rendre le fort sans combat, comme l'insinue la version allemande. Mais le général et son adjoint ont cru que c'était là le but de ma démarche. Et c'est ainsi qu'en me disant, à la fin de l'entretien, qu'un fort ne peut pas se rendre sans avoir été

bombardé, le général semble répondre à une question posée par moi. Je n'ai, je le répète, rien demandé. Ceci est d'ailleurs accessoire. Ce qui importe, c'est de rappeler ici les dernières paroles du général : « Etant prisonnier, je n'ai plus d'ordres à donner. Dites au commandant que je le laisse juge de la situation, mais qu'un fort ne peut pas se rendre sans avoir été bombardé. »

Il faisait obscur lorsque le lieutenant Neuville rentra à Hollogne. Il mit aussitôt le commandant Cuisinier au courant de la situation. Les parlementaires allemands avaient dit vrai : le fort de Loncin n'était plus qu'un monceau de ruines et la majeure partie de la garnison était anéantie. Les Allemands disposaient d'un mortier d'une puissance infernale. Deux de ces pièces gigantesques étaient déjà mises en batterie au centre de la ville et devaient ouvrir le feu le lendemain à 4 heures. Tous les forts, à l'exception de Flémalle et de Hollogne, étaient tombés. Il avait, au surplus, vu le général Leman.

Lorsque son collaborateur lui rapporta les paroles du gouverneur, le commandant Cuisinier se déclara du même avis que son chef. Il n'en restait pas moins que la situation était désespérée...

Puisque le fort n'offrait plus aucune sécurité, puisqu'il était réduit à l'impuissance, fallait-il laisser anéantir la garnison comme à Loncin? Le commandant de Loncin ignorait la terrible puissance des nouveaux mortiers ennemis, lui Cuisinier, commandant de Hollogne, sait que le bombardement qui commencera à 4 heures du matin expose les 300 hommes de la garnison à une mort épouvantable. Sans qu'il résulte de ce sacri-

fice la moindre utilité pour la défense de la place et le salut du pays. Le général lui-même lui a défendu de détruire les ouvrages d'art qui sont à portée de ses canons... C'était cependant là le seul service que le fort pouvait encore rendre à la position. Encerclé et aveuglé, il se trouvait dans l'impossibilité absolue de riposter aux nombreuses batteries qui allaient le détruire; la plupart de celles-ci étaient d'ailleurs hors de la portée de ses canons.

Que faire? Sans doute se laisser bombarder... Mais pendant combien de temps? Un seul des terribles projectiles de 42 c. peut provoquer la même catastrophe qu'à Loncin... Dououreux cas de conscience.

Si le personnel d'artillerie et d'infanterie des forts n'était pas trop nombreux pour assurer le service pendant la résistance active, il n'en était plus de même lorsque les ouvrages étaient paralysés. La présence de ces trois ou quatre cents hommes dans les forts condamnés rendait impossible cette solution qui paraissait tout indiquée : la défense à outrance avec une poignée de volontaires sous les ordres des officiers.

Ne voulant pas sacrifier inutilement sa garnison, le commandant Cuisinier se décide à faire sauter le fort après l'avoir fait évacuer. Il charge l'adjudant de matériel Papeux de placer quelques tonneaux de pétrole dans le magasin à poudre et d'ouvrir les boîtes des charges. Disposant encore de deux bouts de mèche Bickford, il y mettra lui-même le feu à la dernière minute.

Le lieutenant Neuville s'offre à faire sauter l'ouvrage :

— Vous êtes marié et père de famille, dit-il au

commandant. Je suis célibataire. Partez avec les hommes, moi je resterai et ferai sauter le fort.

— Mon devoir est de rester, Neuville. Je resterai.

Mais sera-t-il possible d'évacuer la garnison? Deux sous-officiers, Georges et Debettencourt, sont sortis du fort avec mission de se rendre compte des possibilités de suivre le même itinéraire que les bataillons Cleirens et Gillain. Pendant ce temps, le lieutenant Jacques a fait pratiquer des brèches dans les défenses accessoires. Des échelles ont également été placées dans les fossés pour l'escalade de la contrescarpe.

On attend avec impatience le retour des deux hommes chargés d'explorer les environs du fort... Il est 3 heures lorsque le premier rentre. Il annonce une mauvaise nouvelle : les Allemands entourent l'ouvrage. Impossible donc d'évacuer celui-ci.

Il fallut se résigner à rester sous les voûtes que les 42 c. allaient bientôt défoncer... L'aube parut... et le bombardement commença. Contrarié par la brume, le tir manqua d'abord de précision. Les premiers projectiles foncèrent dans les glacis puis le pointage ayant été rectifié, ils frappèrent en plein l'objectif.

Peu à peu le tonnerre s'amplifia. Le fort s'enveloppa de lourdes fumées grises, des gaz s'infiltrèrent dans les locaux et l'on eut l'impression que la catastrophe redoutée allait se produire. C'est alors que le commandant ne voulant pas assumer la responsabilité de sacrifier sa garnison, décida de capituler. « Ma décision, déclare-t-il, m'a été dictée par une raison d'humanité et de conscience. Mes hommes avaient magnifique-

ment fait leur devoir et étaient restés à leur poste depuis le 4, il eût été inhumain de les laisser écraser par l'artillerie ennemie puisque nous étions impuissants à entraver les mouvements de l'adversaire qui à ce moment disposait de toutes les voies de communication nécessaires à sa progression vers l'ouest. »

* * *

Lorsque, le 16 août à midi, la place forte de Liège fut aux mains des Allemands, le 16 août c'est-à-dire dix jours après l'attaque brusquée menée par Ludendorff, des 5000 défenseurs de la position environ cinq cents sont morts et mille, blessés, brûlés ou mis hors combat par l'asphyxie. Quant à leur chef il est relevé, blessé, sous les ruines d'un fort détruit, sans avoir capitulé.

Pendant que Liège barrait ainsi les voies d'accès de la moyenne Belgique, l'armée belge s'était mobilisée et avait opéré sa concentration derrière la Gette à l'abri de toute surprise. D'autre part l'effort que les Allemands ont dû fournir devant la place les a contraints à divulguer leur plan.

Si les critiques militaires ne sont pas d'accord sur les conséquences tactiques de la résistance de Liège et diffèrent dans l'évaluation des jours de retard qu'elle a valus aux I^{re} et II^e armées allemandes, il est un point qui restera toujours hors de contestation, à savoir que la place forte a rempli d'une manière complète et parfaite les missions de couverture, d'arrêt et de reconnaissance qu'on attendait d'elle.

Un petit peuple neutre non préparé à la guerre,

surpris en plein effort de réorganisation militaire, mal armé, insuffisamment équipé, pouvait-il espérer plus et mieux que de bloquer pendant dix jours aux portes du pays les masses compactes de l'invasion la plus redoutable qu'il ait connue au cours de son histoire?

FIN.

TABLE DES MATIERES.

I. Après la retraite de la 3 ^e Division. La bataille continue	13
II. Pontisse, Evegnée, Fléron en action . .	33
III. L'armée Einem marche sur Liège. Evegnée succombe	58
IV. Le mortier de 42 c. tire ses premiers obus sur Pontisse	71
V. Orages d'acier. Pontisse écrasé par les 42 c.	82
VI. Chaudfontaine mis hors combat. Embourg, son voisin, contraint à la capitulation .	92
VII. La résistance acharnée de Fléron. Liers s'affale	112
VIII. Réduite à quelques bastions, la place forte tente en vain de prolonger sa lutte désespérée	137

